This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

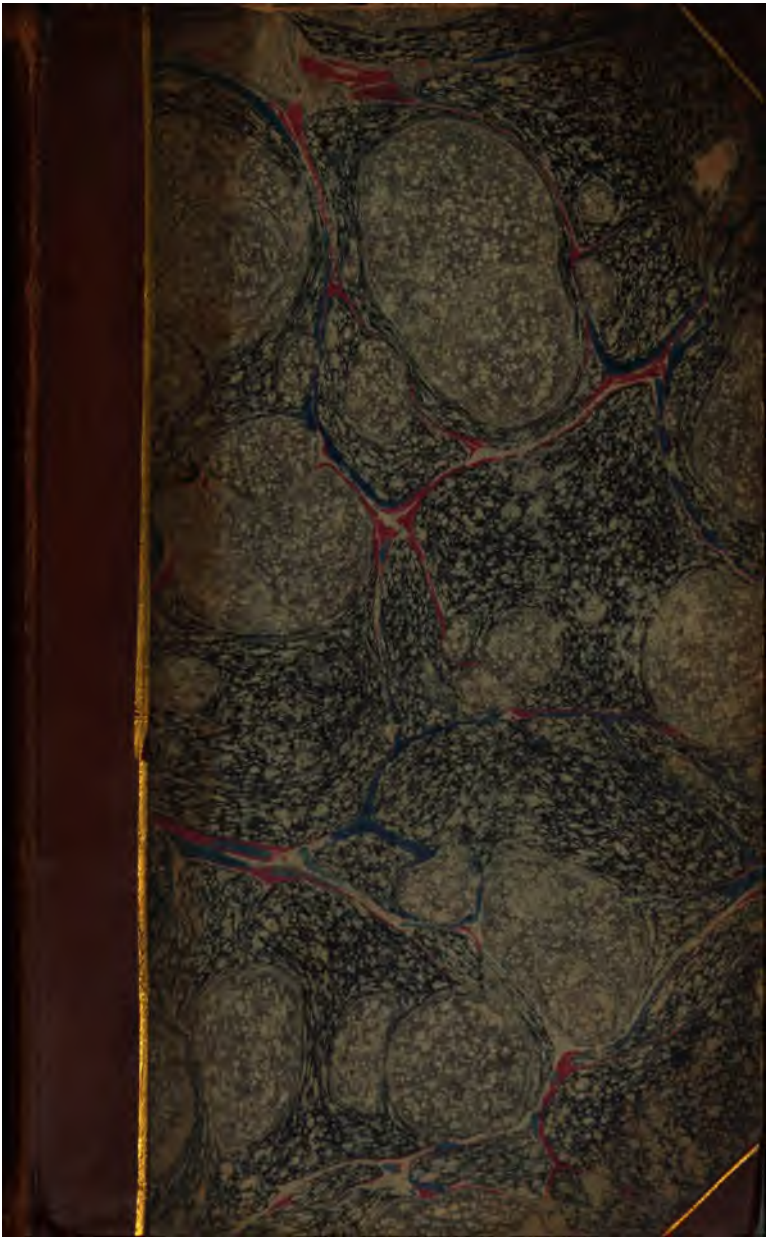
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



B
79

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-SEPTIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

848
V94
1791
V.57
Buhr.

GL
Estate of Prof. K.T. Rowe
fren
2-15-89

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.
E.
ÉGLISE.

Du pouvoir de chaſſer les diables donné à l'Egliſe.

Ce qui diſtinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré juſqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chaſſer les diables avec le ſigne de la croix. *Origène* dans ſon traité contre *Celſe*, avoue au nombre 133 qu'*Antinoüs* diviniſé par l'empereur *Adrien*, feſait des miracles en Egypte par la force des charmes & des preſtiges; mais il dit que les diables ſortent du corps des poſſédés à la prononciation du ſeul nom de JESUS.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans ſon apologétique, au chap. XXIII : *Si vos dieux ne conſeſſent pas qu'ils ſont des diables à la préſence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le ſang de ce chrétien. Y a-t-il une démonſtration plus claire?*

En effet, JESUS-CHRIST envoya ſes apôtres pour chaſſer les démons. Les Juifs avaient auſſi de ſon temps le don de les chaſſer; car lorſque JESUS eut délivré des poſſédés, &

eût envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de deux mille cochons, & qu'il eut opéré d'autres guériſons pareilles, les phariſiens dirent : Il chaſſe les démons par la puiſſance de *Belzébuth. Si c'eſt par Belzébuth que je les chaſſe*, répondit JESUS, *par qui vos fils les chaſſent-ils ?* Il eſt inconteſtable que les Juifs ſe vantaient de ce pouvoir : ils avaient des exorciſtes & des exorciſmes. On invoquait le nom de DIEU, de *Jacob* & d'*Abraham*. On mettait des herbes conſacrées dans le nez des démoniaques. (*Joſephe* rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir ſur les diables, que les Juifs ont perdu, fut tranſmis aux chrétiens, qui ſemblent auſſi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chaſſer les démons était compris celui de détruire les opérations de la magie ; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'Egliſe rendent témoignage à la magie. *Saint Juſtin* avoue dans ſon apologétique au livre III, qu'on évoque ſouvent les ames des morts, & il en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. *Lactance*, au livre VII de ſes inſtitutions divines, dit *que ſi on oſait nier l'exiſtence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bientôt en les feſant paraître. Irénée, Clément Alexandrin, Tertullien*, l'évêque *Cyprien*, tous affirment la même choſe. Il eſt vrai qu'aujourd'hui tout eſt changé, & qu'il n'y a pas plus de magicien que de démoniaques. Mais DIEU eſt le maître d'avertir les hommes par des prodiges dans certains temps, & de les faire ceſſer dans d'autres.

Des martyrs de l'Égliſe.

Quand les ſociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuſes, & que pluſieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire romain, les magiſtrats ſévirent contre elles, & les peuples ſur-tout les perſécutèrent. On ne perſécutait point les juifs qui avaient des priviléges particuliers, & qui ſe renfermaient dans leurs ſynagogues ; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome ; on ſouffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire ; quoique le ſénat ne les adoptât pas.

Mais les chrétiens ſe déclarant ennemis de tous ces cultes, & ſur-tout de celui de l'empire, furent expoſés pluſieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers & des plus célèbres martyrs, fut *Ignace*, évêque d'Antioche, condamné par l'empereur *Trajan* lui-même, alors en Aſie, & envoyé par ſes ordres à Rome, pour être expoſé aux bêtes, dans un temps où l'on ne maſſacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne ſait point préciſément de quoi il était accuſé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour ſa clémence ; il fallait que *St Ignace* eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en ſoit, l'hiſtoire de ſon martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de JESUS-CHRIST gravé ſur le cœur, en caractères d'or & c'eſt de là que les chrétiens prirent, en quelques endroits, le nom de *Théophores*, qu'*Ignace* s'était donné à lui-même.

d'un proconsul d'Egypte, sous l'empe-
r *Valérien*; le voici.

Denys, *Fauste*, *Maxime*, *Marcel* & *Ché-
mon* ayant été introduits à l'audience, le
Emilien leur a dit : Vous avez pu
itre par les entretiens que j'ai eus avec
, & par tout ce que je vous ai écrit,
en nos princes ont témoigné de bonté
e égard ; je veux bien encore vous
re : ils font dépendre votre conser-
& votre salut de vous-mêmes, &
tre destinée est entre vos mains. Ils ne
mandent de vous qu'une seule chose, que
on exige de toute personne raisonnable,
e vous adoriez les Dieux protecteurs
empire, & que vous abandonniez
tre culte si contraire à la nature &
sens. »

a répondu : « Chacun n'a pas les
Dieux, & chacun adore ceux qu'il
re véritablement. »

Emilien a repris : « Je vois bien
vous êtes des ingrats, qui abusez des
que les empereurs ont pour vous. Hé
vous ne demeurerez pas davantage
tte ville, & je vous envoie à Cephro
fond de la Lybie ; ce sera là le lieu
re banniſſement, selon l'ordre que j'en
de nos empereurs : au reste, ne pensez
tenir vos assemblées, ni aller faire
ières dans ces lieux que vous nommez
metières, cela vous est absolument dé-
, je ne le permettrai à personne. »
ne porte plus les caractères de vérité
procès verbal. On voit par-là qu'il y

On nous a conſervé une lettre de lui, (*d*) par laquelle il prie les évêques & les chrétiens de ne point s'oppoſer à ſon martyre ; ſoit que dès-lors les chrétiens fuſſent aſſez puiſſans pour le délivrer ; ſoit que parmi eux quelques-uns euſſent aſſez de crédit pour obtenir ſa grâce. Ce qui eſt encore très-remarquable, c'eſt qu'on ſouffrit que les chrétiens de Rome vinſſent au-devant de lui, quand il fut amené dans cette capitale ; ce qui prouverait évidemment qu'on puniſſait en lui la perſonne, & non pas la ſecte.

Les perſécutions ne furent pas continuées. *Origène*, dans ſon livre III conte *Celſe*, dit : *On ne peut compter facilement les chrétiens qui ſont morts pour leur religion, parce qu'il en eſt mort peu, & ſeulement de temps en temps, & par intervalle.*

DIEU eut un ſi grand ſoin de ſon Egliſe, que malgré ſes ennemis il fit en ſorte qu'elle tint cinq conciles dans le premier ſiècle, ſeize dans le ſecond, & trente dans le troiſième ; c'eſt-à-dire, des aſſemblées ſecrètes & tolérées. Ces aſſemblées furent quelquefois défendues, quand la fauſſe prudence des magiſtrats craignit qu'elles ne devinſſent tumultueuſes. Il nous eſt reſté peu de procès verbaux des proconſuls & des préteurs qui condamnèrent les chrétiens à mort. Ce ſerait les ſeuls actes ſur leſquels on pût conſtater les accuſations portées contre eux & leurs ſupplices.

Nous avons un fragment de *Denys* d'Alexandrie, dans lequel il rapporte l'extrait du

(*d*) *Dupin* dans ſa *bibliothèque eccléſiaſtique*, prouve que cette lettre eſt authentique.

greffe d'un proconſul d'Egypte, ſous l'empereur *Valérien*; le voici.

« *Denys*, *Fauſte*, *Maxime*, *Marcel* & *Chéremon* ayant été introduits à l'audience, le » préfet *Émilien* leur a dit : Vous avez pu » connaître par les entretiens que j'ai eus avec » vous, & par tout ce que je vous ai écrit, » combien nos princes ont témoigné de bonté » à votre égard ; je veux bien encore vous » le redire : ils font dépendre votre conſervation & votre ſalut de vous-mêmes, & » votre deſtinée eſt entre vos mains. Ils ne » demandent de vous qu'une ſeule choſe, que » la raiſon exige de toute perſonne raiſonnable, » c'eſt que vous adoriez les Dieux protecteurs » de leur empire, & que vous abandonniez » cet autre culte ſi contraire à la nature & » au bon ſens. »

Denys a répondu : « Chacun n'a pas les » mêmes Dieux, & chacun adore ceux qu'il » croit l'être véritablement. »

Le préfet *Emilien* a repris : « Je vois bien » que vous êtes des ingrats, qui abuſez des » bontés que les empereurs ont pour vous. Hé » bien, vous ne demeurerez pas davantage » dans cette ville, & je vous envoie à Cephro » dans le fond de la Lybie ; ce ſera là le lieu » de votre banniſſement, ſelon l'ordre que j'en » ai reçu de nos empereurs : au reſte, ne penſez » pas y tenir vos aſſemblées, ni aller faire » vos prières dans ces lieux que vous nommez » des cimetières, cela vous eſt abſolument dé- » fendu, je ne le permettrai à perſonne. »

Rien ne porte plus les caractères de vérité que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y

avait des temps où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi qu'en France il est défendu aux calvinistes de s'assembler; on a même quelquefois fait pendre & rouer des ministres ou prédicans, qui tenaient des assemblées malgré les lois; & depuis 1745, il y en a eu six de pendus. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les assemblées sont défendues aux catholiques romains; & il y a eu des occasions où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les lois romaines, DIEU inspira à plusieurs empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. *Dioclétien* même, qui passe chez les ignorans pour un persécuteur, *Dioclétien* dont la première année de règne est encore l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du christianisme, au point que plusieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de sa personne. Il épousa même une chrétienne, il souffrit que dans Nicomédie sa résidence, il y eût une superbe église élevée vis-à-vis son palais.

Le césar *Galérius* ayant malheureusement été prévenu contre les chrétiens, dont il croyait avoir à se plaindre, engagea *Dioclétien* à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que sage, mit en pièces l'édit de l'empereur, & de-là vint cette persécution si fameuse, dans laquelle il y eut plus de deux cents personnes exécutées à mort dans l'empire romain, sans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, fit périr, contre les formes juridiques.

Il y eut, en divers temps, un si grand nombre de martyrs, qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'histoire de ces véritables confesseurs de notre sainte religion, par un mélange dangereux de fables & de faux martyrs.

Le bénédictin *Dom Ruinart*, par exemple, homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé, aurait dû choisir avec plus de discrétion ses actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'abbaye de St Benoît-sur-Loire, ou d'un couvent de célestins de Paris, conforme à un manuscrit des feuillans, pour que cet acte soit authentique; il faut que cet acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu se passer de rapporter l'aventure du jeune *Romanus*, arrivée en 303. Ce jeune romain avait obtenu son pardon de *Dioclétien* dans Antioche. Cependant il dit que le juge *Asclépiade* le condamna à être brûlé. Des Juifs présens à ce spectacle se moquèrent du jeune *St Romanus*, & reprochèrent aux chrétiens que leur Dieu les laissait brûler, lui qui avait délivré *Sidrac*, *Misac* & *Abdenago* de la fournaise; qu'aussitôt il s'éleva, dans le temps le plus serein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune *Romanus*; que le premier médecin de l'empereur se trouvant là, fit officieusement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'aussitôt le jeune homme, qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'empereur fut étonné que l'on

parlât ſi bien ſans langue ; que le médecin ; pour réitérer cette expérience, coupa ſur le champ la langue à un paſſant, lequel en mourut ſubitement.

Euſèbe, dont le bénédictin *Ruinart* a tiré ce conte, devait reſpecter aſſez les vrais miracles opérés dans l'ancien & dans le nouveau teſtament (deſquels perſonne ne doutera jamais) pour ne pas leur aſſocier des hiſtoires ſi ſuſpectes, leſquelles pourraient ſcandaliſer les faibles.

Cette dernière perſécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque chriſtianiſme, qui s'éclipſa bientôt pour reparaître enſuite ſous les rois ſaxons. Les gaules méridionales & l'Eſpagne étaient remplis de chrétiens. Le céſar *Conſtance-Chlore* les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne, c'eſt la mère de *Conſtantin*, connue ſous le nom de *Ste Hélène ;* car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 92, quand il épouſa la fille de *Maximien-Hercule ;* mais elle avait conſervé ſur lui beaucoup d'aſcendant, & lui avait inſpiré une grande affection pour notre ſainte religion.

De l'établiſſement de l'Egliſe ſous Conſtantin.

La divine Providence préparait ainſi, par des voies qui ſemblent humaines, le triomphe de ſon Egliſe.

Conſtance-Chlore mourut en 306 à Yorck en Angleterre, dans un temps où les enfans

qu'il avaif de la fille d'un céſar étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. *Conſtantin* eut la confiance de ſe faire élire à Yorck par cinq ou ſix mille ſoldats allemands, gaulois & anglais pour la plupart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite ſans le conſentement de Rome, du ſénat & des armées, pût prévaloir ; mais DIEU lui donna la victoire ſur *Maxentius* élu à Rome, & le délivra enfin de tous ſes collègues. On ne peut diſſimuler qu'il ne ſe rendît d'abord indigne des faveurs du ciel, par le meurtre de tous ſes proches, & enfin de ſa femme & de ſon fils.

On peut douter de ce que *Zoſime* rapporte à ce ſujet. Il dit que *Conſtantin* agité de remords, après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire s'il y avait quelque expiation pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaiſſaient pas. Il eſt bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour *Néron*, & qu'il n'avait oſé aſſiſter aux ſacrés myſtères en Grèce. Cependant les tauroboles étaient en uſage ; & il eſt bien difficile de croire qu'un empereur tout puiſſant n'ait pu trouver un prêtre qui voulût lui accorder des ſacrifices expiatoires. Peut-être même eſt-il moins croyable que *Conſtantin*, occupé de la guerre, de ſon ambition, de ſes projets, & environné de flatteurs, ait eu le temps d'avoir des remords. *Zoſime* ajoute qu'un prêtre égyptien arrivé d'Eſpagne, qui avait accès à ſa porte, lui promit l'expiation de tous ſes crimes dans la religion chrétienne. On a ſoupçonné que ce prêtre était *Oſius*, évêque de Cordoue.

Quoi qu'il en ſoit, DIEU réſerva *Conſtantin*

pour l'éclairer & pour en faire le protecteur de l'Eglise. Ce prince fit bâtir sa ville de Constantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste. Et il est à croire que lavé par son baptême, & repentant à sa mort, il obtint miséricorde, quoiqu'il soit mort arien. Il serait bien dur que tous les partisans des deux évêques *Eusèbe* eussent été damnés.

Dès l'an 314, avant que *Constantin* résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avaient persécuté les chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrétiens jetèrent la femme de *Maximien* dans l'Oronte; ils égorgèrent tous ses parens; ils massacrèrent dans l'Egypte & dans la Palestine les magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le christianisme. La veuve & la fille de *Dioclétien* s'étant cachées à Thessalonique furent reconnues, & leurs corps jetés dans la mer. Il eût été à souhaiter que les chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance; mais DIEU, qui punit selon sa justice, voulut que les mains des chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier concile œcuménique, auquel préfida *Osius*. On y décida la grande question qui agitait l'Eglise, touchant la divinité de JESUS-CHRIST. (*)

On sait assez comment l'Eglise ayant combattu trois cents ans contre les rites de l'empire

(*) Voyez *Arianisme*. *Christianisme*, SECTION II & *Conciles*.

romain, combattit enſuite contre elle-même, & fut toujours militante & triomphante.

Dans la ſuite des temps l'Egliſe grecque preſque toute entière, & toute l'Egliſe d'Afrique devinrent eſclaves ſous les Arabes, & enſuite ſous les Turcs, qui élevèrent la religion mahométane ſur les ruines de la chrétienne. L'Egliſe romaine ſubſiſta, mais toujours ſouillée de ſang par plus de ſix cents ans de diſcorde entre l'empire d'Occident & le ſacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puiſſante. Les évêques, les abbés en Allemagne ſe firent tous princes, & les papes acquirent peu à peu la domination abſolue dans Rome & dans un pays conſidérable. Ainſi DIEU éprouva ſon Egliſe par les humiliations, par les troubles, par les crimes, & par la ſplendeur.

Cette Egliſe latine perdit au ſeizième ſiècle la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suède, l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande, la meilleure partie de la Suiſſe, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Eſpagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de ſujets.

La Providence divine ſemblait deſtiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à ſe ranger ſous l'obéiſſance du pape, pour le récompenſer de l'Aſie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Ruſſie & des autres états perdus, dont nous avons parlé. *St François Xavier* qui porta le ſaint évangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandiſes, fit un très-grand nombre de miracles, tous

atteſtés par les RR. PP. jéſuites ; quelques-uns diſent qu'il reſſuſcita neuf morts ; mais le R. P. *Ribadeneira*, dans ſa *fleur des ſaints*, ſe borne à dire qu'il n'en reſſuſcita que quatre ; c'eſt bien aſſez. La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques romains dans les îles du Japon. Mais le diable ſema ſon ivraie au milieu du bon grain. Les jéſuites, à ce qu'on croit, formèrent une conjuration ſuivie d'une guerre civile, dans laquelle tous les chrétiens furent exterminés en 1638. Alors la nation ferma ſes ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher ſur la croix pour obtenir la permiſſion de vendre leurs denrées dans la priſon où on les renferme lorſqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apoſtolique & romaine fut proſcrite à la Chine dans nos derniers temps, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. jéſuites n'avaient pas à la vérité reſſuſcité des morts à la cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enſeigner l'aſtronomie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuſes diſputes avec des dominicains & & d'autres ſcandaliſèrent à tel point le grand empereur *Yontchin*, que ce prince qui était la juſtice & la bonté même fut aſſez aveugle pour ne plus permettre qu'on enſeignât notre ſainte religion, dans laquelle nos miſſionnaires ne s'accordaient pas. Il les chaſſa avec une bonté paternelle, leur fourniſſant des ſubſiſtances & des voitures juſqu'aux confins de ſon empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes américaines non domptées, toutes les terres australes, qui sont une cinquième partie du globe, sont demeurées la proie du démon, pour vérifier cette sainte parole : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

De la signification du mot Eglise. Portrait de l'église primitive. Dégénération. Examen des sociétés qui ont voulu rétablir l'église primitive, & particulièrement des primitifs appelés Quakers.

Ce mot grec signifiait chez les Grecs *assemblée du peuple.* Quand on traduisit les livres hébreux en grec, on rendit synagogue par église, & on se servit du même nom pour exprimer la *société juive*, la *congrégation politique*, l'*assemblée juive*, le *peuple Juif.* Ainsi il est dit dans les Nombres : (*e*) *Pourquoi avez-vous mené l'église dans le désert ?* & dans le Deutéronome : (*f*) *L'eunuque, le Moabite, l'Ammonite n'entreront pas dans l'église ; les Iduméens, les Egyptiens n'entreront dans l'église qu'à la troisième génération.*

Jesus-Christ dit dans *St Matthieu* : (*g*) « Si votre frère a péché contre vous, (vous

(*e*) Chap. XX, v. 4.
(*f*) Chap. XXIII, v. 1, 2, 3.
(*g*) Chap. XXXVIII.

» a offensé) reprenez-le entre vous & lui. » Prenez, amenez avec vous un ou deux » témoins, afin que tout s'éclaircisse par la » bouche de deux ou trois témoins ; & s'il ne » les écoute pas, plaignez-vous à l'assemblée » du peuple, à l'Eglise : & s'il n'écoute pas » l'Eglise, qu'il soit comme un gentil, ou un » receveur des deniers publics. Je vous dis, » ainsi soit-il, en vérité, tout ce que vous » aurez lié sur terre sera lié au ciel ; & ce » que vous aurez délié sur terre sera délié au » ciel. » (Allusion aux clefs des portes dont on liait & déliait la courroie.)

Il s'agit ici de deux hommes dont l'un a offensé l'autre & persiste. On ne pouvait le faire comparaître dans l'assemblée, dans l'Eglise chrétienne, il n'y en avait point encore ; on ne pouvait faire juger cet homme dont son compagnon se plaignait par un évêque & par les prêtres qui n'existaient pas encore ; de plus, ni les prêtres juifs, ni les prêtres chrétiens ne furent jamais juges des querelles entre particuliers ; c'était une affaire de police. Les évêques ne devinrent juges que vers le temps de *Valentinien III.*

Les commentateurs ont donc conclu que l'écrivain sacré de cet évangile fait parler ici notre Seigneur par anticipation, que c'est une allégorie, une prédiction de ce qui arrivera quand l'Eglise chrétienne sera formée & établie.

Selden fait une remarque importante sur ce passage ; (*h*) c'est qu'on n'excommuniait point chez les Juifs les publicains les receveurs des

(*h*) *In Synedriis hebræorum*, lib. II.

derniers

deniers royaux. Le petit peuple pouvait les déteſter ; mais étant des officiers néceſſaires nommés par le prince, il n'était jamais tombé dans la tête de perſonne de vouloir les ſéparer de l'*aſſemblée*. Les Juifs étaient alors ſous la domination du proconſul de Syrie, qui étendait ſa juridiction juſqu'aux confins de la Galilée & juſque dans l'île de Chypre, où il avait des vice-gérens. Il aurait été très-imprudent de marquer publiquement ſon horreur pour les officiers légaux du proconſul. L'injuſtice même eût été jointe à l'imprudence : car les chevaliers romains fermiers du domaine public, les receveurs de l'argent de *Céſar* étaient autoriſés par les lois.

St Auguſtin dans ſon ſermon LXXXI, peut fournir des réflexions pour l'intelligence de ce paſſage. Il parle de ceux qui gardent leur haine, qui ne veulent point pardonner. *Cœpiſti habere fratrem tuum tanquam publicanum. Ligas illum in terrâ ; ſed ut juſtè alliges, vide : nam injuſtæ vincula diſrumpit juſtitia. Cum autem correxeris & concordaveris cum fratre tuo, ſolviſti eum in terrâ.*

« Vous regardez votre frère comme un » publicain. C'eſt l'avoir lié ſur la terre. Mais » voyez ſi vous le liez juſtement : car la juſtice » rompt les liens injuſtes. Mais ſi vous avez » corrigé votre frère ; ſi vous vous êtes » accordé avec lui, vous l'avez délié ſur la » terre. »

Il ſemble par la manière dont *St Auguſtin* s'explique, que l'offenſé ait fait mettre l'offenſeur en priſon, & qu'on doive entendre que s'il eſt jeté dans les liens ſur la terre, il eſt

auſſi dans les liens céleſtes ; mais que ſi l'offenſé eſt inexorable, il devient lié lui-même. Il n'eſt point queſtion de l'Egliſe dans l'explication de *St Auguſtin* ; il ne s'agit que de pardonner ou de ne pardonner pas une injure. *St Auguſtin* ne parle point ici du droit ſacerdotal de remettre les péchés de la part de DIEU. C'eſt un droit reconnu ailleurs, un droit dérivé du ſacrement de la confeſſion. *St Auguſtin* tout profond qu'il eſt dans les types & dans les allégories, ne regarde pas ce fameux paſſage comme une alluſion à l'abſolution donnée ou refuſée par les miniſtres de l'Egliſe catholique romaine dans le ſacrement de pénitence.

Du nom d'Égliſe dans les ſociétés chrétiennes.

ON ne reconnaît dans pluſieurs Etats chrétiens que quatre égliſes, la grecque, la romaine, la luthérienne, la réformée ou calviniſte. Il en eſt ainſi en Allemagne ; les primitifs ou quakers, les anabaptiſtes, les ſociniens, les memnoniſtes, les piétiſtes, les moraves, les juifs & autres ne forment point d'égliſe. La religion juive a conſervé le titre de ſynagogue. Les ſectes chrétiennes qui ſont tolérées, n'ont que des aſſemblées ſecrètes, des *conventicles*, il en eſt de même à Londres.

On ne reconnaît l'Egliſe catholique ni en Suède, ni en Danemarck, ni dans les parties ſeptentrionales de l'Allemagne, ni en Hollande, ni dans les trois quarts de la Suiſſe, ni dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne.

De la primitive égliſe, & de ceux qui ont cru la rétablir.

LES Juifs ainſi que tous les peuples de Syrie, furent diviſés en pluſieurs petites congrégations religieuſes, comme nous l'avons vu : toutes tendaient à une perfection myſtique.

Un rayon plus pur de lumière anima les diſciples de *St Jean* qui ſubſiſtent encore vers Moſul. Enfin, vint ſur la terre le fils de DIEU annoncé par *St Jean*. Ses diſciples furent conſtamment tous égaux. JESUS leur avait dit expreſſément : (*i*) *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.... Je ſuis venu pour ſervir & non pour être ſervi.... Celui qui voudra être le maître des autres les ſervira.*

Une preuve d'égalité c'eſt que les chrétiens, dans les commencemens, ne prirent d'autre nom que celui de *frères*. Il s'aſſemblaient & attendaient l'eſprit ; ils prophétiſaient quand ils étaient inſpirés. *St Paul* dans ſa première lettre aux Corinthiens, leur dit: (*k*) *Si dans votre aſſemblée chacun de vous a le don du cantique, celui de la doctrine, celui de l'apocalypſe, celui des langues, celui d'interpréter, que tout ſoit à l'édification. Si quelqu'un parle de la langue comme deux ou trois, & par parties, qu'il y en ait un qui interprète.*

Que deux ou trois prophètes parlent, que les autres jugent ; & que ſi quelque choſe eſt révélée à un autre, que le premier ſe taiſe : car vous

(*i*) *Matth.* chap. XX, & *Marc*, chap. IX & X.
(*k*) Chap. XIV.

pouvez tous prophétiſer chacun à part, afin que tous apprennent & que tous exhortent ; l'eſprit de prophétie eſt ſoumis aux prophètes : car le Seigneur eſt un Dieu de paix.... Ainſi donc, mes frères, ayez tous l'émulation de prophétiſer, & n'empêchez point de parler des langues.

J'ai traduit mot à mot, par reſpect pour le texte, & pour ne point entrer dans des diſputes de mots.

St Paul, dans la même épître, convient (*l*) que les femmes peuvent prophétiſer, quoiqu'il leur défende au chapitre XIV de parler dans les aſſemblées. *Toute femme*, dit-il, *priant ou prophétiſant ſans avoir un voile ſur la tête, ſouille ſa tête : car c'eſt comme ſi elle était chauve.*

Il eſt clair par tous ces paſſages, & par beaucoup d'autres, que les premiers chrétiens étaient tous égaux, non-ſeulement comme frères en JESUS-CHRIST, mais comme également partagés. L'eſprit ſe communiquait également à eux ; ils parlaient également diverſes langues ; ils avaient également le don de prophétiſer, ſans diſtinction de rang, ni d'âge, ni de ſexe.

Les apôtres qui enſeignaient les néophytes, avaient ſans doute ſur eux cette prééminence naturelle que le précepteur a ſur l'écolier ; mais de juridiction, de puiſſance temporelle, de ce qu'on appelle *honneurs* dans le monde ; de diſtinction dans l'habillement, de marque de ſupériorité, ils n'en avaient aſſurément aucune, ni ceux qui leur ſuccédèrent. Ils poſ-

(*l*) Chap. XI, v. 5.

cédaient une autre grandeur bien différente, celle de la perſuaſion.

Les frères mettaient leur argent en commun. (*m*) Ce furent eux-mêmes qui choiſirent ſept d'entre'eux pour avoir ſoin des tables & de pourvoir aux néceſſités communes. Ils élurent dans Jéruſalem même ceux que nous nommons *Etienne*, *Philippe*, *Procore*, *Nicanor*, *Timon*, *Parmenas* & *Nicolas*. Ce qu'on peut remarquer, c'eſt que parmi ces ſept élus par la communauté juive, il y a ſix grecs.

Après les apôtres on ne trouve aucun exemple d'un chrétiens qui ait eu ſur les autres d'autre pouvoir que celui d'enſeigner, d'exhorter, de chaſſer les démons du corps des énergumènes, de faire des miracles. Tout eſt ſpirituel; rien ne ſe reſſent des pompes du monde. Ce n'eſt guère que dans le troiſième ſiècle que l'eſprit d'orgueil, de vanité, d'intérêt, ſe manifeſta de tous côtés chez les fidelles.

Les agapes étaient déjà de grands feſtins, on leur reprochait le luxe & la bonne chère. *Tertullien* l'avoue. (*n*) « Oui, dit-il, nous » feſons grande chère; mais dans les myſtères » d'Athènes & d'Egypte ne fait-on pas bonne » chère auſſi? Quelque dépenſe que nous faſ- » ſions, elle eſt utile & pieuſe, puiſque les pau- » vres en profitent. » *Quantiſcumque ſumptibus conſtet, lucrum eſt pietatis, ſiquidem inopes refrigerio iſto juvamus.*

Dans ce temps-là même des ſociétés de chrétiens qui oſaient ſe dire plus parfaites que

(*m*) Act. des apôtres, ch. VI.

(*n*) *Tertullien*, ch. XXIX.

les autres, les montaniſtes, par exemple, qui ſe vantaient de tant de prophéties & d'une morale ſi auſtère, qui regardaient les ſecondes noces comme des adultères, & la fuite de la perſécution comme une apoſtaſie, qui avaient ſi publiquement des convulſions ſacrées & des extaſes, qui prétendaient parler à DIEU face à face, furent convaincus, à ce qu'on prétend, de mêler le ſang d'un enfant d'un an au pain de l'euchariſtie. Ils attirèrent ſur les véritables chrétiens ce cruel reproche qui les expoſa aux perſécutions.

Voici comme ils s'y prenaient: ſelon *St Auguſtin*; (*o*) ils piquaient avec des épingles tout le corps de l'enfant, ils pétriſſaient la farine avec ce ſang & en feſaient un pain; s'il en mourait, ils l'honoraient comme un martyr.

Les mœurs étaient ſi corrompues, que les ſaints pères ne ceſſaient de s'en plaindre. Ecoutez *St Cyprien* dans ſon livre des *Tombés*: (*p*) « Chaque prêtre, dit-il, court après le » biens & les honneurs avec une fureur inſa» tiable. Les évêques ſont ſans religion; les » femmes ſans pudeur, la friponnerie règne; » on jure, on ſe parjure: les animoſités divi» ſent les chrétiens; les évêques abandonnent » les chaires pour courir aux foires, & pour » s'enrichir par le négoce; enfin, nous nous » plaiſons à nous ſeuls & nous déplaiſons à » tout le monde.

(*o*) *Auguſtin. de hæreſibus. Hæreſi* XXVI.

(*p*) Voyez les œuvres de *ſaint Cyprien* & l'*hiſtoire eccléſiaſt. de Fleuri*, tom. II, pag. 168, édition *in*-12, 1725.

Avant ces ſcandales, le prêtre *Novatien* en avait donné un bien funeſte aux fidelles de Rome: il fut le premier antipape. L'épiſcopat de Rome, quoique ſecret & expoſé à la perſécution, était un objet d'ambition & d'avarice par les grandes contributions des chrétiens; par l'autorité de la place.

Ne répétons point ici ce qui eſt dépoſé dans tant d'archives, ce qu'on entend tous les jours dans la bouche des perſonnes inſtruites; ce nombre prodigieux de ſchiſmes & de guerres; ſix cents années de querelles ſanglantes entre l'empire & le ſacerdoce; l'argent des nations coulant par mille canaux, tantôt à Rome, tantôt dans Avignon lorſque les papes y fixèrent leur ſéjour pendant ſoixante & douze ans; & le ſang coulant dans toute l'Europe ſoit pour l'intérêt d'une tiare ſi inconnue à JESUS-CHRIST, ſoit pour des queſtions inintelligibles dont il n'a jamais parlé. Notre religion n'en eſt pas moins vraie, moins ſacrée, moins divine, pour avoir été ſouillée ſi long-temps dans le crime, & plongée dans le carnage.

Quand la fureur de dominer, cette terrible paſſion du cœur humain, fut parvenue à ſon dernier excès, lorſque le moine *Hildebrand*, élu contre les lois évêque de Rome, arracha cette capitale aux empereurs, & défendit à tous les évêques d'Occident de porter l'ancien nom de pape pour ſe l'attribuer à lui ſeul, lorſque les évêques d'Allemagne à ſon exemple ſe rendirent ſouverains, que tous ceux de France & d'Angleterre tâchèrent d'en faire autant, il s'éleva depuis ces temps affreux juſqu'à nos

jours, des sociétés chrétiennes, qui sous cent noms différens voulurent rétablir l'égalité primitive dans le christianisme.

Mais ce qui avait été praticable dans une petite société cachée au monde, ne l'était plus dans de grands royaumes. L'Eglise militante & triomphante ne pouvait plus être l'Eglise ignorée & humble. Les évêques, les grandes communautés monastiques riches & puissantes se réuniſſant sous les étendards du pontife de la Rome nouvelle, combattirent alors *pro aris & pro focis*, pour leurs autels & pour leurs foyers. Croisades, armées, siéges, batailles, rapines, tortures, assassinats par la main des bourreaux, assassinats par la main des prêtres des deux partis, poisons, dévastations par le fer & par la flamme, tout fut employé pour soutenir ou pour humilier la nouvelle administration ecclésiastique, & le berceau de la primitive Eglise fut tellement caché sous les flots de sang & sous les ossemens des morts, qu'on put à peine le retrouver.

Des primitifs appelés quakers.

Les guerres religieuses & civiles de la Grande-Bretagne, ayant désolé l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande dans le règne infortuné de *Charles I; Guillaume Penn*, fils d'un vice-amiral, résolut d'aller rétablir ce qu'il appelait la *primitive Eglise*, sur les rivages de l'Amérique septentrionale, dans un climat doux, qui lui parut fait pour ses mœurs. Sa secte était nommée celle des *trembleurs;* dénomination ridicule, mais qu'ils méritaient par les trem-

blemens

blemens de corps qu'ils affectaient en prêchant, & par un nazillonnement qui ne fut dans l'Eglise romaine que le partage d'une espèce de moines appelés *capucins*. Mais on peut en parlant du nez & en se secouant, être doux, frugal, modeste, juste, charitable. Personne ne nie que cette société de primitifs ne donnât l'exemple de toutes ces vertus.

Penn voyait que les évêques anglicans & les presbytériens avaient été la cause d'une guerre affreuse pour un surplis, des manches de linon & une liturgie ; il ne voulut ni liturgie, ni linon, ni surplis. Les apôtres n'en avaient point. JESUS-CHRIST n'avait baptisé personne ; les associés de *Penn* ne voulurent point être baptisés.

Les premiers fidelles étaient égaux ; ces nouveaux venus prétendirent l'être autant qu'il est possible. Les premiers disciples reçurent l'esprit & parlaient dans l'assemblée ; ils n'avaient ni autels, ni temples, ni ornemens, ni cierges, ni encens, ni cérémonies ; *Penn* & les siens se flattèrent de recevoir l'esprit, & renoncèrent à toute cérémonie, à tout appareil. La charité était précieuse aux disciples du Sauveur ; ceux de *Penn*, firent une bourse commune pour secourir les pauvres. Ainsi ces imitateurs des esséniens & des premiers chrétiens, quoiqu'errans dans les dogmes & dans les rites, étaient pour toutes les autres sociétés chrétiennes un modèle étonnant de morale & de police.

Enfin, cet homme singulier alla s'établir avec cinq cents des siens dans le canton alors le plus sauvage de l'Amérique. La reine *Christine* de Suède avait voulu y fonder une colonie qui

n'avait pas réuſſi ; les primitifs de *Penn* eurent plus de ſuccès.

C'était ſur les bords de la rivière Laware, vers le quarantième degré. Cette contrée n'appartenait au roi d'Angleterre que parce qu'elle n'était réclamée alors par perſonne, & que les peuples nommés par nous *ſauvages*, qui auraient pu la cultiver, avaient toujours demeuré aſſez loin dans l'épaiſſeur des forêts. Si l'Angleterre n'avait eu ce pays que par droit de conquête, *Penn* & ſes primitifs auraient eu en horreur un tel aſile. Ils ne regardaient ce prétendu droit de conquête que comme une violation du droit de la nature, & comme une rapine.

Le roi *Charles II* déclara *Penn* ſouverain de tout ce pays déſert, par l'acte le plus authentique du 4 mars 1681. *Penn*, dès l'année ſuivante y promulgua ſes lois. La première fut la liberté civile entière, de ſorte que chaque colon poſſédant cinquante acres de terre était membre de la légiſlation ; la ſeconde une défenſe expreſſe aux avocats & aux procureurs de prendre jamais d'argent ; la troiſième l'admiſſion de toutes les religions, & la permiſſion même à chaque habitant d'adorer DIEU dans ſa maiſon, ſans aſſiſter jamais à aucun culte public.

Voici cette loi telle qu'elle eſt portée.

« La liberté de conſcience étant un droit que » tous les hommes ont reçu de la nature avec » l'exiſtence, & que tous les gens paiſibles » doivent maintenir ; il eſt fermement établi » que perſonne ne ſera forcé d'aſſiſter à aucun » exercice public de religion.

» Mais il eſt expreſſément donné plein pou-
» voir à chacun de faire librement l'exercice
» public ou privé de ſa religion, ſans qu'on
» puiſſe y apporter aucun trouble ni empêche-
» ment ſous aucun prétexte; pourvu qu'il
» faſſe profeſſion de croire en un ſeul DIEU éter-
» nel, tout-puiſſant créateur, conſerva-
» teur, gouverneur de l'univers, & qu'il rem-
» pliſſe tous les devoirs de la ſociété civile,
» auxquels on eſt obligé envers ſes compa-
» triotes. »

Cette loi eſt encore plus indulgente, plus humaine que celle qui fut donnée aux peuples de la Caroline par *Locke* le *Platon* de l'Angleterre, ſi ſupérieur au *Platon* de la Grèce. *Locke* n'a permis d'autres religions publiques que celles qui ſeraient approuvées par ſept pères de famille. C'eſt une autre ſorte de ſageſſe que celle de *Penn*.

Mais ce qui eſt pour jamais honorable pour ces deux légiſlateurs, & ce qui doit ſervir d'exemple éternel au genre-humain, c'eſt que cette liberté de conſcience n'a pas cauſé le moindre trouble. On dirait au contraire que DIEU a répandu ſes bénédictions les plus ſenſibles ſur la colonie de la Penſilvanie. Elle était de cinq cents perſonnes en 1682; & en moins d'un ſiècle elle s'eſt accrue juſqu'à près de trois cents mille: c'eſt la proportion de cent cinquante à un. La moitié des colons eſt de la religion primitive; vingt autres religions compoſent l'autre moitié. Il y a douze beaux temples dans Philadelphie, & d'ailleurs chaque maiſon eſt un temple. Cette ville a mérité ſon nom d'*amitié fraternelle*. Sept autres

villes & mille bourgades fleuriſſent ſous cette loi de concorde. Trois cents vaiſſeaux partent du port tous les ans.

Cet établiſſement, qui ſemble mériter une durée éternelle, fut ſur le point de périr dans la funeſte guerre de 1755, quand d'un côté les Français avec leurs alliés ſauvages, & les Anglais avec les leurs commencèrent par ſe diſputer quelques glaçons de l'Acadie.

Les primitifs, fidelles à leur chriſtianiſme pacifique, ne voulurent point prendre les armes. Des ſauvages tuèrent quelques-uns de leurs colons ſur la frontière. Les primitifs n'usèrent point de repréſailles; ils refusèrent même long-temps de payer des troupes; ils dirent au général anglois ces propres paroles: *Les hommes ſont des morceaux d'argile qui ſe briſent les uns contre les autres, pourquoi les aiderons-nous à ſe briſer?*

Enfin, dans l'aſſemblée générale par qui tout ſe règle, les autres religions l'emportèrent; on leva des milices; les primitifs contribuèrent, mais ils ne s'armèrent point. Ils obtinrent ce qu'ils s'étaient propoſé, la paix avec leurs voiſins. Ces prétendus ſauvages leur dirent: *Envoyez-nous quelque deſcendant du grand Penn qui ne nous trompa jamais, nous traiterons avec lui.* On leur députa un petit-fils de ce grand-homme, & la paix fut conclue.

Pluſieurs primitifs avaient des eſclaves nègres pour cultiver leurs terres; mais ils ont été honteux d'avoir en cela imité les autres chrétiens; ils ont donné la liberté à leurs eſclaves en 1769.

Toutes les autres colonies les imitent aujourd'hui dans la liberté de conſcience ; & quoiqu'il y ait des presbytériens & des gens de la haute Egliſe, perſonne n'eſt gêné dans ſa croyance. C'eſt ce qui a égalé le pouvoir des Anglais en Amérique à la puiſſance eſpagnole qui poſsède l'or & l'argent. Il y aurait un moyen sûr d'énerver toutes les colonies anglaiſes, ce ſerait d'y établir l'inquiſition.

N. B. L'exemple des primitifs nommés *quakers* a produit dans la Penſilvanie une ſociété nouvelle dans un canton qu'elle appelle *Eufrate ;* c'eſt la ſecte des dunkards, ou des dumplers, beaucoup plus détachée du monde que celle de *Penn*, eſpèce de religieux hoſpitaliers, tous vêtus uniformément : elle ne permet pas aux mariés d'habiter la ville d'Eufrate ; ils vivent à la campagne qu'ils cultivent. Le tréſor public fournit à tous leurs beſoins dans les diſettes. Cette ſociété n'adminiſtre le baptême qu'aux adultes ; elle rejette le péché originel comme une impiété, & l'éternité des peines comme une barbarie. Leur vie pure ne leur laiſſe pas imaginer que DIEU puiſſe tourmenter ſes créatures cruellement & éternellement. Egarés dans un coin du nouveau monde, loin du troupeau de l'Egliſe catholique, ils ſont juſqu'à préſent, malgré cette malheureuſe erreur, les plus juſtes & les plus inimitables des hommes.

Querelle entre l'Egliſe grecque & la latine, dans l'Aſie & dans l'Europe.

Les gens de bien gémiſſent depuis environ quatorze ſiècles que les deux Egliſes grecque

& latine aient été toujours rivales, & que la robe de JESUS-CHRIST qui était ſans couture ait été toujours déchirée. Cette diviſion eſt bien naturelle. Rome & Conſtantinople ſe haïſſaient; quand les maîtres ſe déteſtent, leurs aumôniers ne s'aiment pas. Les deux communions ſe diſputaient la ſupériorité de la langue, l'antiquité des ſiéges, la ſcience, l'éloquence, le pouvoir.

Il eſt vrai que les grecs eurent long-temps tout l'avantage; ils ſe vantaient d'avoir été les maîtres des Latins, & de leur avoir tout enſeigné. Les évangiles furent écrits en grec. Il n'y avait pas un dogme, un rite, un myſtère, un uſage qui ne fût grec; depuis le mot de *baptême* juſqu'au mot d'*euchariſtie*, tout était grec. On ne connut de pères de l'Egliſe que parmi les Grecs juſqu'à *St Jérôme* qui même n'était pas romain, puiſqu'il était de Dalmatie. *St Auguſtin* qui ſuivit de près *St Jérôme* était africain. Les ſept grands conciles œcuméniques furent tenus dans des villes grecques; les évêques de Rome n'y parurent jamais, parce qu'ils ne ſavaient que leur latin, qui même était déjà très-corrompu.

L'inimitié entre Rome & Conſtantinople éclata dès l'an 452 au concile de Chalcédoine, aſſemblé pour décider ſi JESUS-CHRIST avait eu deux natures & une perſonne, ou deux perſonnes avec une nature. On y décida que l'Egliſe de Conſtantinople était en tout égale à celle de Rome pour les honneurs, & le patriarche de l'une égal en tout au patriarche de l'autre. Le pape *St Léon* ſouſcrivit aux deux natures; mais ni lui ni ſes ſucceſſeurs ne ſouſcrivirent

à l'égalité. On peut dire que dans cette dispute de rang & de prééminence on allait directement contre les paroles de JESUS-CHRIST rapportées dans l'Evangile: *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* Les saints sont saints, mais l'orgueil se glisse par-tout: le même esprit qui fait écumer de colère le fils d'un maçon devenu évêque d'un village, quand on ne l'appelle pas *monseigneur* (*) a brouillé l'univers chrétien.

Les Romains furent toujours moins disputeurs, moins subtils que les Grecs; mais ils furent bien plus politiques. Les évêques d'Orient en argumentant demeurèrent sujets, celui de Rome sans argumens sut établir enfin son pouvoir sur les ruines de l'empire d'Occident. Et on pouvait dire des papes ce que *Virgile* dit des *Scipions* & des *Césars*.

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Vers digne de *Virgile*, rendu comiquement par un de nos vieux traducteurs.

Tous gens de robe & souverains des rois.

La haine devint une schisme du temps de *Photius* pâpa ou surveillant de l'Eglise bizantine, & *Nicolas I* pâpa ou surveillant de l'Eglise romaine. Comme malheureusement il n'y eut presque jamais de querelle ecclésiastique sans ridicule, il arriva que le combat commença par deux patriarches qui étaient tous

(*) *Biord*, évêque d'Anneci.

deux eunuques ; *Ignace* & *Photius* qui ſe diſputaient la chaire de Conſtantinople étaient tous deux chaponnés. Cette mutilation leur interdiſant la vraie paternité, ils ne pouvaient être que pères de l'Egliſe.

On dit que les châtrés ſont tracaſſiers, malins, intrigans. *Ignace* & *Photius* troublèrent toute la cour grecque.

Le latin *Nicolas I* ayant pris le parti d'*Ignace*, *Photius* déclara ce pape héritique, attendu qu'il admettait la proceſſion du ſouffle de DIEU, du St Eſprit par le Père & par le Fils, contre la déciſion unanime de toute l'Egliſe, qui ne l'avait fait procéder que du Père.

Outre cette proceſſion hérétique, *Nicolas* mangeait & feſait manger des œufs & du fromage en carême. Enfin, pour comble d'infidélité, le pape romain ſe feſait raſer la barbe; ce qui était une apoſtaſie manifeſte aux yeux des pâpas grecs, vu que *Moïſe*, les patriarches & JESUS-CHRIST étaient toujours peints barbus par les peintres grecs & latins.

Lorſqu'en 879 le patriarche *Photius* fut rétabli dans ſon ſiége par le huitième concile œcuménique grec, compoſé de quatre cents évêques, dont trois cents l'avaient condamné dans le concile œcuménique précédent, alors le pape *Jean VIII* le reconnut pour ſon frère. Deux légats envoyés par lui à ce concile ſe joignirent à l'Egliſe grecque, déclarèrent *Judas* quiconque dirait que le St Eſprit procède du Père & du Fils. Mais ayant perſiſté dans l'uſage de ſe raſer le menton & de manger des œufs en carême, les deux Egliſes reſtèrent toujours diviſées.

Le ſchiſme fut entièrement conſommé l'an 1053 & 1054, lorſque *Michel Cerularius* patriarche de Conſtantinople condamna publiquement l'évêque de Rome *Léon IX* & tous les Latins, ajoutant à tous les reproches de *Photius*, qu'ils oſaient ſe ſervir de pain azyme dans l'euchariſtie contre la pratique des apôtres; qu'ils commettaient le crime de manger du boudin, & de tordre le cou aux pigeons au lieu de le leur couper pour les cuire. On ferma toutes les égliſes latines dans l'empire grec, & on défendit tout commerce à quiconque mangeait du boudin.

Le pape *Léon IX* négocia ſérieuſement cette affaire avec l'empereur *Conſtantin Monomaque*, & obtint quelques adouciſſemens. C'était préciſément le temps où ces célèbres gentilshommes normands, enfans de *Tancrède de Hauteville*, ſe moquant du pape & de l'empereur grec, prenaient tout ce qu'ils pouvaient dans la Pouille & dans la Calabre, & mangeaient du boudin effrontément. L'empereur grec favoriſa le pape autant qu'il put; mais rien ne réconcilia les Grecs avec nos Latins. Les Grecs regardaient leurs adverſaires comme des barbares qui ne ſavaient pas un mot de grec.

L'irruption des croiſés ſous prétexte de délivrer les ſaints lieux, & dans le fond pour s'emparer de Conſtantinople, acheva de rendre les Romains odieux.

Mais la puiſſance de l'Egliſe latine augmenta tous les jours, & les Grecs furent enfin conquis peu à peu par les Turcs. Les papes étaient depuis long-temps des puiſſans & riches ſou-

verains ; toute l'Eglise grecque fut esclave depuis *Mahomet II*, excepté la Russie, qui était alors un pays barbare, & dont l'Eglise n'était pas comptée.

Quiconque est un peu instruit des affaires du Levant, sait que le sultan confère le patriarchat des Grecs par la crosse & par l'anneau, sans crainte d'être excommunié, comme le furent les empereurs allemands par les papes pour cette cérémonie.

Bien est-il vrai que l'Eglise de Stamboul a conservé en apparence la liberté d'élire son archevêque, mais elle n'élit que celui qui est indiqué par la Porte ottomane. Cette place coûte à présent environ quatre-vingts mille francs, qu'il faut que l'élu reprenne sur les Grecs. S'il se trouve quelque chanoine accrédité qui offre plus d'argent au grand-visir, on dépossède le titulaire, &. on donne la place au dernier enchérisseur, précisément comme *Marozia* & *Théodora* donnaient le siége de Rome dans le dixième siècle. Si le patriarche titulaire résiste, on lui donne cinquante coups de bâton sur la plante des pieds & on l'exile. Quelquefois on lui coupe la tête, comme il arriva au patriarche *Lucas Cyrille* en 1638.

Le grand turc donne ainsi tous les autres évêchés moyennant finance ; & la somme à laquelle chaque évêché fut taxé sous *Mahomet II*, est toujours exprimée dans la patente ; mais le supplément qu'on a payé n'y est pas énoncé. On ne sait jamais au juste combien un prêtre achète son évêché.

Ces patentes sont plaisantes. *J'accorde à N*** prêtre chrétien le présent mandement*

pour perfection de félicité. Je lui commande de réſider en la ville ci-nommée, comme évêque des infidelles chrétiens, ſelon leur ancien uſage & leurs vaines & extravagantes cérémonies; voulant & ordonnant que tous les chrétiens de de ce diſtrict le reconnaiſſent, & que nul prêtre ni moine ne ſe marie ſans ſa permiſſion. (C'eſt-à-dire ſans payer.)

L'eſclavage de cette Egliſe eſt égal à ſon ignorance; mais les Grecs n'ont que ce qu'ils ont mérité. Ils ne s'occupaient que de leurs diſputes ſur la lumière du Thabor & ſur celle de leur nombril lorſque Conſtantinople fut priſe.

On eſpère qu'au moment où nous écrivons ces douloureuſes vérités, l'impératrice de Ruſſie *Catherine II* rendra aux Grecs leur liberté. On ſouhaite qu'elle puiſſe leur rendre le courage & l'eſprit qu'ils avaient du temps de *Miltiade*, de *Thémiſtocle*, & qu'ils aient de bons ſoldats & moins de moines au mont Athos.

De la préſente Egliſe grecque.

Si quelque choſe peut nous donner une grande idée des mahométans, c'eſt la liberté qu'ils ont laiſſée à l'Egliſe grecque. Ils ont paru dignes de leurs conquêtes puiſqu'ils n'en ont point abuſé. Mais il faut avouer que les Grecs n'ont pas trop mérité la protection que les muſulmans leur accordent; voici ce qu'en dit M. *Porter* ambaſſadeur d'Angleterre en Turquie.

« Je voudrais tirer le rideau ſur ces diſ-

» putes ſcandaleuſes des Grecs & des Romains » au ſujet de Bethléem & de la Terre ſainte, » comme ils l'appellent. Les procédés iniques, » odieux qu'elles occaſionnent entr'eux, ſont » la honte du nom chrétien. Au milieu de ces » débats, l'ambaſſadeur chargé de protéger » la communion romaine, malgré ſa dignité » éminente, devient véritablement un objet » de compaſſion.

» Il ſe lève dans tous les pays de la croyance » romaine des ſommes immenſes pour ſoutenir » contre les Grecs des prétentions équivoques » à la poſſeſſion précaire d'un coin de terre » réputée ſacrée, & pour conſerver entre les » mains des moines de leur communion les » reſtes d'une vieille étable à Bethléem, où » l'on a érigé une chapelle, & où, ſur l'au- » torité incertaine d'une tradition orale, on » prétend que naquit le CHRIST; de même » qu'un tombeau, qui peut être, & plus vrai- » ſemblablement peut n'être pas ce qu'on ap- » pelle ſon *ſépulcre*. Car la ſituation exacte » de ces deux endroits eſt auſſi peu certaine » que la place qui recèle les cendres de *Céſar*.»

Ce qui rend les Grecs encore plus mépriſables aux yeux des Turcs, c'eſt le miracle qu'ils font tous les ans au temps de pâques. Le malheureux évêque de Jéruſalem s'enferme dans le petit caveau qu'on fait paſſer pour le tombeau de notre Seigneur JESUS-CHRIST, avec des paquets de petite bougie; il bat le briquet, allume un de ces petits cierges, & ſort de ſon caveau en criant: *Le feu du Ciel eſt deſcendu, & la ſainte bougie eſt allumée.* Tous les Grecs auſſitôt achètent de ces bougies, &

l'argent ſe partage entre le commandant turc & l'évêque.

On peut juger par ce ſeul trait de l'état déplorable de cette Egliſe ſous la domination du Turc.

L'Egliſe grecque en Ruſſie, a pris depuis peu une conſiſtance beaucoup plus reſpectable depuis que l'impératrice *Catherine II* l'a délivrée du ſoin de ſon temporel; elle lui a ôté quatre cents mille eſclaves qu'elle poſſédait. Elle eſt payée aujourd'hui du tréſor impérial, entièrement ſoumiſe au gouvernement, contenue par des lois ſages; elle ne peut faire que du bien; elle devient tous les jours ſavante & utile. Elle a aujourd'hui un prédicateur nommé *Platon*, qui a fait des ſermons que l'ancien *Platon* grec n'aurait pas déſavoués.

ÉGLOGUE.

Il ſemble qu'on ne doive rien ajouter à ce que M. le chevalier de *Jaucour* & M. *Marmontel* ont dit de l'églogue dans le Dictionnaire encyclopédique; il faut, après les avoir lus, lire *Théocrite* & *Virgile*, & ne point faire d'églogues. Elles n'ont été juſqu'à préſent parmi nous que des madrigaux amoureux, qui auraient beaucoup mieux convenu aux filles d'honneur de la reine-mère qu'à des bergers.

L'ingénieux *Fontenelle*, auſſi galant que philoſophe, qui n'aimait pas les anciens, donne le plus de ridicules qu'il peut au tendre *Théocrite* le maître de *Virgile*; il lui reproche une églogue qui eſt entièrement dans le goût ruſ-

tique ; mais il ne tenait qu'à lui de donner de juſtes éloges à d'autres églogues qui reſpirent la paſſion la plus naïve exprimée avec toute l'élégance & la molle douceur convenable aux ſujets.

Il y en a de comparables à la belle ode de *Sapho* traduite dans toutes les langues. Que ne nous donnait-il une idée de la pharmaceutrée imitée par *Virgile*, & non égalée peut-être ? on ne pourrait pas en juger par ce morceau que je vais rapporter ; mais c'eſt une eſquiſſe qui fera connaître la beauté du tableau à ceux dont le goût démêle la force de l'original dans la faibleſſe même de la copie.

Reine des nuits, dis quel fut mon amour ;
Comme en mon ſein les friſſons & la flamme
Se ſuccédaient, me perdaient tour-à-tour,
Quels doux tranſports égarèrent mon ame ;
Comment mes yeux cherchaient en vain le jour ;
Comme j'aimais & ſans ſonger à plaire !
Je ne pouvais ni parler ni me taire. . . .
Reine des nuits, dis quel fut mon amour.

Mon amant vint. O momens délectables !
Il prit mes mains, tu le ſais, tu le vis,
Tu fus témoin de ſes ſermens coupables,
De ſes baiſers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enivrée.
Momens charmans, paſſez-vous ſans retour ?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée.
Reine des cieux, dis quel fut mon amour.

Ce n'eſt là qu'un échantillon de ce *Théocrite* dont *Fontenelle* feſait ſi peu de cas. Les An-

glais qui nous ont donné des traductions en vers de tous les poëtes anciens, en ont auſſi une de *Théocrite ;* elle eſt de M. *Fawkes :* toutes les grâces de l'original s'y retrouvent. Il ne faut pas omettre qu'elle eſt en vers rimés ainſi que les traductions anglaiſes de *Virgile* & d'*Homère.* Les vers blancs dans tout ce qui n'eſt pas tragédie, ne ſont, comme diſait *Pope*, que le partage de ceux qui ne peuvent pas rimer.

Je ne ſais, ſi après avoir parlé des églogues qui enchantèrent la Grèce & Rome, il ſera bien convenable de citer une églogue allemande, & ſur-tout une églogue dont l'amour n'eſt pas le principal ſujet ; elle fut écrite dans une ville qui venait de paſſer ſous une domination étrangère.

Eglogue allemande.

HERNAND, DERNIN.

DERNIN.

Conſolons nous, Hernand, l'aſtre de la nature
Va de nos aquilons tempérer la froidure ;
Le zéphyre à nos champs promet quelques beaux jours.
Nous chanterons auſſi nos vins & nos amours :
Nous n'égalerons point la Grèce & l'Auſonie ;
Nous ſommes faits printemps, sans fleurs & ſans génie ;
Nos voix n'ont jamais eu ces ſons harmonieux !
Qu'aux paſteurs de Sicile ont accordé les Dieux !

Ne pouvons-nous jamais, en liſant leurs ouvrages,
Surmonter l'âpreté de nos climats ſauvages,
Vers ces côteaux du Rhin que nos ſoins aſſidus
Ont forcés à s'orner des tréſors de Bacchus ?

Forçons le Dieu des vers exilé de la Grèce,
A venir de nos chants adoucir la rudeſſe.
Nous connoiſſons l'amour, nous connaîtrons les vers.
Orphée était de Thrace ; il brava les hivers ;
Il aimait ; c'eſt aſſez : Vénus monta ſa lyre.
Il polit ſon pays ; il eut un doux empire
Sur des cœurs étonnés de céder à ſes lois.

HERNAND.

On dit qu'il amollit les tigres de ſes bois.
Humaniſerons-nous les loups qui nous déchirent ?

Depuis qu'aux étrangers les deſtins nous ſoumirent,
Depuis que l'eſclavage affaiſſa nos eſprits,
Nos chants furent changés en de lugubres cris.
D'un commis odieux l'inſolence affamée
Vient ravir la moiſſon que nous avons ſemée,
Vient décimer nos fruits, notre lait, nos troupeaux ;
C'eſt pour lui que ma main couronna ces côteaux
Des pampres conſolans de l'amant d'Ariane.

Si nous oſons nous plaindre, un traitant nous condamne ;
Nous craignons de gémir, nous dévorons nos pleurs.
Ah ! dans la pauvreté, dans l'excès des douleurs,
Le moyen d'imiter Théocrite & Virgile !
Il faut pour un cœur tendre un eſprit plus tranquille.
Le roſſignol tremblant dans ſon obſcur ſéjour,

N'élève

Le ſchiſme fut entièrement conſommé l'an 1053 & 1054, lorſque *Michel Cerularius* patriarche de Conſtantinople condamna publiquement l'évêque de Rome *Léon IX* & tous les Latins, ajoutant à tous les reproches de *Photius*, qu'ils oſaient ſe ſervir de pain azyme dans l'euchariſtie contre la pratique des apôtres; qu'ils commettaient le crime de manger du boudin, & de tordre le cou aux pigeons au lieu de le leur couper pour les cuire. On ferma toutes les égliſes latines dans l'empire grec, & on défendit tout commerce à quiconque mangeait du boudin.

Le pape *Léon IX* négocia ſérieuſement cette affaire avec l'empereur *Conſtantin Monomaque*, & obtint quelques adouciſſemens. C'était préciſément le temps où ces célèbres gentilshommes normands, enfans de *Tancrède de Hauteville*, ſe moquant du pape & de l'empereur grec, prenaient tout ce qu'ils pouvaient dans la Pouille & dans la Calabre, & mangeaient du boudin effrontément. L'empereur grec favoriſa le pape autant qu'il put; mais rien ne réconcilia les Grecs avec nos Latins. Les Grecs regardaient leurs adverſaires comme des barbares qui ne ſavaient pas un mot de grec.

L'irruption des croiſés ſous prétexte de délivrer les ſaints lieux, & dans le fond pour s'emparer de Conſtantinople, acheva de rendre les Romains odieux.

Mais la puiſſance de l'Egliſe latine augmenta tous les jours, & les Grecs furent enfin conquis peu à peu par les Turcs. Les papes étaient depuis long-temps des puiſſans & riches ſou-

on disait même alors *un repas élégant :* ce qui ne se dirait guère parmi nous.

Ce terme est consacré en français, comme chez les anciens Romains, à la sculpture, à la peinture, à l'éloquence, & principalement à la poésie. Il ne signifie pas, en peinture & en sculpture, précisément la même chose que *grâce.*

Ce terme *grâce* se dit particulièrement du visage, & on ne dit pas *un visage élégant*, comme *des contours élégans :* la raison en est que la grâce a toujours quelque chose d'animé. & c'est dans le visage que paraît l'ame ; ainsi on ne dit pas *une démarche élégante*, parce que la démarche est animée.

L'élégance d'un discours n'est pas l'éloquence, c'en est une partie ; ce n'est pas la seule harmonie, le seul nombre, c'est la clarté, le nombre & le choix des paroles.

Il y a des langues en Europe dans lesquelles rien n'est si rare qu'un discours élégant : des terminaisons rudes, des consonnes fréquentes, des verbes auxiliaires nécessairement redoublés dans une même phrase, offensent l'oreille même des naturels du pays.

Un discours peut être élégant sans être un bon discours, l'élégance n'étant en effet que le mérite des paroles ; mais un discours ne peut être absolument bon sans être élégant.

L'élégance est encore plus nécessaire à la poésie que l'éloquence, parce qu'elle est une partie de cette harmonie si nécessaire aux vers.

Un orateur peut convaincre, émouvoir même sans élégance, sans pureté, sans nombre. Un poëme ne peut faire d'effet, s'il n'est élégant:

c'eſt un des principaux mérites de *Virgile*. *Horace* eſt bien moins élégant dans ſes ſatires, dans ſes épîtres; auſſi eſt-il moins poëte, *ſermoni propior*.

Le grand point, dans la poéſie & dans l'art oratoire, c'eſt que l'élégance ne faſſe jamais tort à la force; & le poëte, en cela comme dans tout le reſte, a de plus grandes difficultés à ſurmonter que l'orateur; car l'harmonie étant la baſe de ſon art, il ne doit pas ſe permettre un concours de ſyllabes rudes, il faut même quelquefois ſacrifier un peu de la penſée à l'élégance de l'expreſſion: c'eſt une gêne que l'orateur n'éprouve jamais.

Il eſt à remarquer que ſi l'élégance a toujours l'air facile, tout ce qui eſt facile & naturel n'eſt cependant pas élégant. Il n'y a rien de ſi facile, de ſi naturel que

La cigale ayant chanté
Tout l'été:

Et

Maître corbeau ſur un arbre perché.

Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'élégance? C'eſt que cette naïveté eſt dépourvue de mots choiſis & d'harmonie:

Amans heureux, voulez-vous voyager?
Que ce ſoit aux rives prochaines:

& cent autres traits ont, avec d'autres mérites, celui de l'élégance.

On dit rarement d'une comédie qu'elle eſt

écrite élégamment. La naïveté & la rapidité d'un dialogue familier excluent ce mérite propre à toute autre poéſie.

L'élégance ſemblerait faire tort au comique : on ne rit point d'une choſe élégamment dite ; cependant la plupart des vers de l'Amphitrion de *Molière*, excepté ceux de pure plaiſanterie, ſont élégans. Le mélange des dieux & des hommes dans cette pièce unique en ſon genre, & les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en ſont peut-être la cauſe.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme, parce que le madrigal tient quelque choſe des ſtances, & que l'épigramme tient du comique ; l'un eſt fait pour exprimer un ſentiment délicat, & l'autre un ridicule.

Dans le ſublime, il ne faut pas que l'élégance ſe remarque : elle l'affaiblirait. Si on avait loué l'élégance du *Jupiter-Olympien* de *Phidias*, c'eût été en faire une ſatire. L'élégance de la *Vénus* de *Praxitèle* pouvait être remarquée.

ÉLIE ET ÉNOCH.

Elie & *Enoch* ſont deux perſonnages bien importans dans l'antiquité. Ils ſont tous deux les ſeuls qui n'aient point goûté de la mort, & qui aient été tranſportés hors du monde. Un très-ſavant homme a prétendu que ce ſont des perſonnages allégoriques. Le père & la mère d'*Elie* ſont inconnus. Il croit que ſon pays *Galaad* ne veut dire autre choſe que la

circulation des temps ; on le fait venir de *Galgala* qui signifie *révolution*. Mais le nom du village de Galgala signifiait-il quelque chose ?

Le mot d'*Elie* a un rapport sensible avec celui d'*Elios*, le Soleil. L'holocauste offert par *Elie* & allumé par le feu du ciel, est une image de ce que peuvent les rayons du soleil réunis. La pluie qui tombe après de grandes chaleurs est encore une vérité physique.

Le char de feu, & les chevaux enflammés qui enlèvent *Elie* au ciel, sont une image frappante des quatre chevaux du soleil. Le retour d'*Elie* à la fin du monde semble s'accorder avec l'ancienne opinion que le soleil viendrait s'éteindre dans les eaux, au milieu de la destruction générale que les hommes attendaient : car presque toute l'antiquité fut long-temps persuadée que le monde serait bientôt détruit.

Nous n'adoptons point ces allégories, & nous nous en tenons à ce qui est rapporté dans l'ancien Testament.

Enoch est un personnage aussi singulier qu'*Elie*, à cela près que la Genèse nomme son père & son fils, & que la famille d'*Elie* est inconnue. Les orientaux & les occidentaux ont célébré cet *Enoch*.

La sainte Ecriture, qui est toujours notre guide infaillible, nous apprend qu'*Enoch* fut père de *Mathusala* ou *Mathusalem*, & qu'il ne vécut sur la terre que trois cents soixante & cinq ans, ce qui a paru une vie bien courte pour un des premiers patriarches. Il est dit qu'il marcha avec DIEU & qu'il ne parut plus.

parce que DIEU l'enleva. « C'eſt ce qui fait, » dit dom *Calmet*, que les pères & le commun » des commentateurs aſſurent qu'*Enoch* eſt en- » core en vie, que DIEU l'a tranſporté hors » du monde auſſi-bien qu'*Elie*, qu'ils viendront » avant le jugement dernier s'oppoſer à l'ante- » chriſt, qu'*Elie* prêchera aux Juifs, & *Enoch* » aux Gentils. »

St Paul, dans ſon Epître aux Hébreux (qu'on lui a conteſtée) dit expreſſément, *c'eſt par la foi qu'Enoch fut enlevé, afin qu'il ne vît point la mort; & on ne le vit plus parce que le Seigneur le tranſporta.*

St Juſtin, ou celui qui a pris ſon nom, dit qu'*Enoch* & *Elie* ſont dans le paradis terreſtre, & qu'ils y attendent le ſecond avénement de JESUS-CHRIST.

St Jérôme, au contraire, croit (*a*) qu'*Enoch* & *Elie* ſont dans le ciel. C'eſt ce même *Enoch*, ſeptième homme après *Adam*, qu'on prétend avoir écrit un livre cité par *St Jude*. (*b*)

Tertullien dit (*c*) que cet ouvrage fut conſervé dans l'arche, & qu'*Enoch* en fit même une ſeconde copie après le déluge.

Voilà ce que la ſainte Ecriture & les pères nous diſent d'*Enoch*; mais les profanes de l'Orient en diſent bien davantage. Ils croient en effet qu'il y a eu un *Enoch*, & qu'il fut le premier qui fit des eſclaves à la guerre; ils l'appellent tantôt *Enoc*, tantôt *Edris*; ils diſent que c'eſt lui qui donna des lois aux

(*a*) *Jérôme* commentaire ſur *Amos*.

(*b*) Voyez *Livres apocryphes*.

(*c*) Liv. I. *de cultu fœminarum*, &c.

Egyptiens ſous le nom de ce *Thaut*, appelé par les Grecs *Hermès Triſmégiſte*. On lui donne un fils nommé *Sabi*, auteur de la religion des Sabiens ou Sabéens.

Il y avait une ancienne tradition en Phrygie ſur un certain *Anach*, dont on diſait que les Hébreux avaient fait *Enoch*. Les Phrygiens tenaient cette tradition des Chaldéens ou Babyloniens, qui reconnaiſſaient auſſi un *Enoch* ou *Anach* pour inventeur de l'aſtronomie.

On pleurait *Enoch* un jour de l'année en Phrygie, comme on pleurait *Adoni* ou *Adonis* chez les Phéniciens.

L'écrivain ingénieux & profond qui croit *Elie* un perſonnage purement allégorique, penſe la même choſe d'*Enoch*. Il croit qu'*Enoch*, *Anach*, *Annoch*, ſignifiait l'*année*; que les Orientaux le pleuraient ainſi qu'*Adonis*, & qu'ils ſe réjouiſſaient au commencement de l'année nouvelle.

Que le *Janus*, connu enſuite en Italie, était l'ancien *Anach*, ou *Annoch* de l'Aſie.

Que non-ſeulement *Enoch* ſignifiait autrefois chez tous ces peuples le commencement & la fin de l'an, mais le dernier jour de la ſemaine.

Que les noms d'*Anne*, de *Jean*, de *Januarius*, *Janvier*, ne ſont venus que de cette ſource.

Il eſt difficile de pénétrer dans les profondeurs de l'hiſtoire ancienne. Quand on y ſaiſirait la vérité à tâtons, on ne ſerait jamais ſûr de la tenir. Il faut abſolument qu'un chrétien s'en tienne à l'Ecriture, quelque difficulté qu'on trouve à l'entendre.

ÉLOQUENCE.

(Cet article a paru dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il y a dans celui-ci des additions ; & , ce qui vaut bien mieux, des retranchemens.)

L'ÉLOQUENCE eſt née avant les règles de la rhétorique, comme les langues ſe ſont formées avant la grammaire.

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes paſſions. Quiconque eſt vivement ému voit les choſes d'un autre œil que les autres hommes. Tout eſt pour lui objet de comparaiſon rapide & de métaphore, ſans qu'il y prenne garde : il anime tout, & fait paſſer dans ceux qui l'écoutent une partie de ſon enthouſiaſme.

Un philoſophe très-éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures ; que rien n'eſt plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *Tropes*.

Ainſi, dans toutes les langues, *le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'eſprit eſt accablé, il ſe partage, il s'épuiſe, le ſang ſe glace, la tête ſe renverſe, on eſt enflé d'orgueil, enivré de vengeance* : la nature ſe peint par-tout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'eſt elle dont l'inſtinct enſeigne à prendre d'abord un air, un ton modeſte avec ceux dont

dont on a beſoin. L'envie naturelle de captiver ſes juges & ſes maîtres, le recueillement de l'ame profondément frappée, qui ſe prépare à déployer les ſentimens qui la preſſent, ſont les premiers maîtres de l'art.

C'eſt cette même nature qui inſpire quelquefois des débuts vifs & animés ; une forte paſſion, un danger preſſant, appellent tout d'un coup l'imagination : ainſi un capitaine des premiers califes voyant fuir les muſulmans, s'écria : « Où courez-vous ? ce n'eſt pas là que ſont » les ennemis. »

On attribue ce même mot à pluſieurs capitaines ; on l'attribue à *Cromwell*. Les ames fortes ſe rencontrent beaucoup plus ſouvent que les beaux eſprits.

Raſi, un capitaine muſulman du temps même de *Mahomet*, voit les Arabes effrayés qui s'écrient que leur général *Dérar* eſt tué : *Qu'importe*, dit-il, *que Dérar ſoit mort*, DIEU *eſt vivant & vous regarde, marchez.*

C'était un homme bien éloquent que ce matelot anglais qui fit réſoudre la guerre contre l'Eſpagne en 1740. *Quand les Eſpagnols m'ayant mutilé me préſentèrent la mort, je recommandai mon ame à* DIEU *& ma vengeance à ma patrie.*

La nature fait donc l'éloquence ; & ſi on a dit que les poëtes naiſſent, & que les orateurs ſe forment, on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les lois, le génie des juges, & la méthode du temps ; la nature ſeule n'eſt éloquente que par élans.

Les préceptes ſont toujours venus après l'art. *Tiſias* fut le premier qui recueillit les lois de

l'éloquence, dont la nature donne les premières règles.

Platon dit enſuite dans ſon Gorgias, qu'un orateur doit avoir la ſubtilité des dialecticiens, la ſcience des philoſophes, la diction preſque des poëtes, la voix & les geſtes des plus grands acteurs.

Ariſtote fit voir après lui que la véritable philoſophie eſt le guide ſecret de l'eſprit de tous les arts : il creuſa les ſources de l'éloquence dans ſon livre de la *rhétorique* ; il fit voir que la dialectique eſt le fondement de l'art de perſuader, & qu'être éloquent, c'eſt ſavoir prouver.

Il diſtingua les trois genres, le délibératif, le démonſtratif & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent à prendre un parti ſur la guerre & ſur la paix, ſur l'adminiſtration publique, &c. dans le démonſtratif, de faire voir ce qui eſt digne de louange ou de blâme ; dans le judiciaire, de perſuader, d'abſoudre ou de condamner, &c. On ſent aſſez que ces trois genres rentrent ſouvent l'un dans l'autre.

Il traite enſuite des paſſions & des mœurs que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'éloquence. Enfin, il traite à fond de l'élocution, ſans laquelle tout languit, il recommande les métaphores, pourvu qu'elles ſoient juſtes & nobles ; il exige ſurtout la convenance & la bienſéance.

Tous ces préceptes reſpirent la juſteſſe éclairée d'un philoſophe, & la politeſſe d'un

» raître un jour devant DIEU notre juge ; ſi » JESUS-CHRIST, dis-je, paraiſſait dès à pré- » ſent pour faire la terrible ſéparation des juſtes » & des pécheurs, croyez-vous que le plus » grand nombre fût ſauvé ? Croyez-vous que » le nombre des juſtes fût au moins égal à » celui des pécheurs ? Croyez-vous que s'il » feſait maintenant la diſcuſſion des œuvres » du grand nombre qui eſt dans cette Egliſe, » il trouvât ſeulement dix juſtes parmi nous ? » En trouverait-il un ſeul ? » (Il y a eu plu- ſieurs éditions différentes de ce diſcours, mais le fond eſt le même dans toutes.)

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même temps la plus à ſa place, eſt un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puiſſe lire chez les nations anciennes & modernes ; & le reſte du diſcours n'eſt pas indigne de cet endroit ſi ſaillant.

De pareils chefs-d'œuvre ſont très-rares ; tout eſt d'ailleurs devenu lieu commun.

Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles, feraient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire, (ſuppoſé encore qu'ils euſſent ce talent ſi rare de la déclamation) que de prêcher dans un ſtyle languiſſant des choſes auſſi rebattues qu'inutiles.

On demande ſi l'éloquence eſt permiſe aux hiſtoriens ; celle qui leur eſt propre conſiſte dans l'art de préparer les événemens, dans leur expoſition toujours élégante, tantôt vive & preſſée, tantôt étendue & fleurie, dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux perſonnages dans les réflexions

incorporées naturellement au récit, & qui n'y paraiſſent point ajoutées. L'éloquence de *Démoſthènes* ne convient point à *Thucydide*; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros, qui ne la prononça jamais, n'eſt guère qu'un beau défaut, au jugement de pluſieurs eſprits éclairés.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois ſe permettre, voici une occaſion où *Mézerai* dans ſa grande hiſtoire ſemble obtenir grâce pour cette hardieſſe approuvée chez les anciens; il eſt égal à eux pour le moins dans cet endroit: c'eſt au commencement du règne de *Henri IV*, lorſque ce prince, avec très-peu de troupes, était preſſé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, & qu'on lui conſeillait de ſe retirer en Angleterre. *Mézerai* s'élève au-deſſus de lui-même en faiſant parler ainſi le maréchal de *Biron*, qui d'ailleurs était un homme de génie, & qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'hiſtorien lui attribue.

« Quoi! Sire, on vous conſeille de monter » ſur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre » moyen de conſerver votre royaume que de » le quitter? Si vous n'étiez pas en France, » il faudrait percer au travers de tous les ha- » ſards & de tous les obſtacles pour y venir: » & maintenant que vous y êtes, on voudrait » que vous en ſortiſſiez; & vos amis ſeraient » d'avis que vous fiſſiez de votre bon gré ce » que le plus grand effort de vos ennemis ne » ſaurait vous contraindre de faire? En l'état » où vous êtes, ſortir ſeulement de France » pour vingt-quatre heures, c'eſt s'en bannir

» pour jamais. Le péril, au reſte, n'eſt pas
» ſi grand qu'on vous le dépeint ; ceux qui
» nous penſent envelopper, ſont ou ceux
» même que nous avons tenus enfermés ſi lâ-
» chement dans Paris, ou gens qui ne valent
» pas mieux, & qui auront plus d'affaires en-
» tr'eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire,
» nous ſommes en France, il nous y faut
» enterrer : il s'agit d'un royaume, il faut
» l'emporter ou y perdre la vie ; & quand
» même il n'y aurait point d'autre ſureté pour
» votre ſacrée perſonne que la fuite, je ſais
» bien que vous aimeriez mieux mille fois
» mourir de pied ferme que de vous ſauver
» par ce moyen. Votre majeſté ne ſouffrirait
» jamais qu'on diſe qu'un cadet de la maiſon
» de Lorraine lui aurait fait perdre terre ;
» encore moins qu'on la vît mendier à la
» porte d'un prince étranger. Non, non,
» Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour
» vous au-delà de la mer : ſi vous allez au-
» devant du ſecours d'Angleterre, il reculera ;
» ſi vous vous préſentez au port de la Rochelle
» en homme qui ſe ſauve, vous n'y trouverez
» que des reproches & du mépris. Je ne puis
» croire que vous deviez plutôt fier votre
» perſonne à l'inconſtance des flots, & à la
» merci de l'étranger, qu'à tant de braves
» gentilshommes & tant de vieux ſoldats, qui
» ſont prêts de lui ſervir de remparts & de
» boucliers : & je ſuis trop ſerviteur de votre
» majeſté, pour lui diſſimuler que ſi elle cher-
» chait ſa ſureté ailleurs que dans leur vertu,
» ils ſeraient obligés de chercher la leur dans
» un autre parti que dans le ſien. »

connurent point l'oraiſon funèbre ; ils évitèrent dans les ſermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la ſimplicité de l'Evangile ; & ils ſe défièrent de cette méthode des diviſions recherchées, que l'archevêque *Fénélon* condamne dans ſes *Dialogues ſur l'éloquence.*

Quoique nos ſermons roulent ſur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouve peu de morceaux frappans, qui comme les beaux endroits de *Cicéron* & de *Démoſthènes*, ſoient devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur ſera pourtant bien aiſe de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. *Maſſillon*, depuis évêque de Clermont, prêcha ſon fameux ſermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un tranſport de ſaiſiſſement s'empara de tout l'auditoire ; preſque tout le monde ſe leva à-moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation & de ſurpriſe fut ſi fort qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne ſervit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau : le voici.

« Je ſuppoſe que ce ſoit ici notre dernière » heure à tous, que les cieux vont s'ouvrir » ſur nos têtes, que le temps eſt paſſé, & » que l'éternité commence, que JESUS-CHRIST » va paraître pour nous juger ſelon nos œu- » vres, & que nous ſommes tous ici pour » attendre de lui l'arrêt de la vie ou de la » mort éternelle : je vous le demande, frappé » de terreur comme vous, ne ſéparant point » mon ſort du vôtre, & me mettant dans la » même ſituation où nous devons tous pa-

» raître un jour devant DIEU notre juge ; ſi
» JESUS-CHRIST, dis-je, paraiſſait dès à pré-
» ſent pour faire la terrible ſéparation des juſtes
» & des pécheurs, croyez-vous que le plus
» grand nombre fût ſauvé ? Croyez-vous que
» le nombre des juſtes fût au moins égal à
» celui des pécheurs ? Croyez-vous que s'il
» feſait maintenant la diſcuſſion des œuvres
» du grand nombre qui eſt dans cette Egliſe,
» il trouvât ſeulement dix juſtes parmi nous ?
» En trouverait-il un ſeul ? » (Il y a eu plu-ſieurs éditions différentes de ce diſcours, mais le fond eſt le même dans toutes.)

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même temps la plus à ſa place, eſt un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puiſſe lire chez les nations anciennes & modernes ; & le reſte du diſcours n'eſt pas indigne de cet endroit ſi ſaillant.

De pareils chefs-d'œuvre ſont très-rares ; tout eſt d'ailleurs devenu lieu commun.

Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles, feraient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire, (ſuppoſé encore qu'ils euſſent ce talent ſi rare de la déclamation) que de prêcher dans un ſtyle languiſſant des choſes auſſi rebattues qu'inutiles.

On demande ſi l'éloquence eſt permiſe aux hiſtoriens ; celle qui leur eſt propre conſiſte dans l'art de préparer les événemens, dans leur expoſition toujours élégante, tantôt vive & preſſée, tantôt étendue & fleurie, dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux perſonnages dans les réflexions

incorporées naturellement au récit, & qui n'y paraiſſent point ajoutées. L'éloquence de *Démoſthènes* ne convient point à *Thucydide*; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros, qui ne la prononça jamais, n'eſt guère qu'un beau défaut, au jugement de pluſieurs eſprits éclairés.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois ſe permettre, voici une occaſion où *Mézerai* dans ſa grande hiſtoire ſemble obtenir grâce pour cette hardieſſe approuvée chez les anciens; il eſt égal à eux pour le moins dans cet endroit : c'eſt au commencement du règne de *Henri IV*, lorſque ce prince, avec très-peu de troupes, était preſſé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, & qu'on lui conſeillait de ſe retirer en Angleterre. *Mézerai* s'élève au-deſſus de lui-même en faiſant parler ainſi le maréchal de *Biron*, qui d'ailleurs était un homme de génie, & qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'hiſtorien lui attribue.

« Quoi! Sire, on vous conſeille de monter » ſur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre » moyen de conſerver votre royaume que de » le quitter? Si vous n'étiez pas en France, » il faudrait percer au travers de tous les ha- » ſards & de tous les obſtacles pour y venir: » & maintenant que vous y êtes, on voudrait » que vous en ſortiſſiez; & vos amis ſeraient » d'avis que vous fiſſiez de votre bon gré ce » que le plus grand effort de vos ennemis ne » ſaurait vous contraindre de faire? En l'état » où vous êtes, ſortir ſeulement de France » pour vingt-quatre heures, c'eſt s'en bannir

» pour jamais. Le péril, au reſte, n'eſt pas
» ſi grand qu'on vous le dépeint ; ceux qui
» nous penſent envelopper, ſont ou ceux
» même que nous avons tenus enfermés ſi lâ-
» chement dans Paris, ou gens qui ne valent
» pas mieux, & qui auront plus d'affaires en-
» tr'eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire,
» nous ſommes en France, il nous y faut
» enterrer : il s'agit d'un royaume, il faut
» l'emporter ou y perdre la vie ; & quand
» même il n'y aurait point d'autre ſureté pour
» votre ſacrée perſonne que la fuite, je ſais
» bien que vous aimeriez mieux mille fois
» mourir de pied ferme que de vous ſauver
» par ce moyen. Votre majeſté ne ſouffrirait
» jamais qu'on diſe qu'un cadet de la maiſon
» de Lorraine lui aurait fait perdre terre ;
» encore moins qu'on la vît mendier à la
» porte d'un prince étranger. Non, non,
» Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour
» vous au-delà de la mer : ſi vous allez au-
» devant du ſecours d'Angleterre, il reculera ;
» ſi vous vous préſentez au port de la Rochelle
» en homme qui ſe ſauve, vous n'y trouverez
» que des reproches & du mépris. Je ne puis
» croire que vous deviez plutôt fier votre
» perſonne à l'inconſtance des flots, & à la
» merci de l'étranger, qu'à tant de braves
» gentilshommes & tant de vieux ſoldats, qui
» ſont prêts de lui ſervir de remparts & de
» boucliers : & je ſuis trop ſerviteur de votre
» majeſté, pour lui diſſimuler que ſi elle cher-
» chait ſa ſureté ailleurs que dans leur vertu,
» ils ſeraient obligés de chercher la leur dans
» un autre parti que dans le ſien. »

Ce discours fait un effet d'autant plus beau que *Mézerai* met ici en effet dans la bouche du maréchal de *Biron*, ce qu'*Henri IV* avait dans le cœur.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur l'éloquence, mais les livres n'en disent que trop; & dans un siècle éclairé, le génie aidé des exemples, en sait plus que n'en disent tous les maîtres.

EMBLÈME.

Figure, allégorie, symbole, &c.

TOUT est emblème & figure dans l'antiquité. On commence en Chaldée par mettre un bélier, deux chevreaux, un taureau dans le ciel pour marquer les productions de la terre au printemps. Le feu est le symbole de la divinité dans la Perse; le chien céleste avertit les Egyptiens de l'inondation du Nil; le *serpent* qui cache sa queue dans sa tête, devient l'image de l'éternité. La nature entière est peinte & déguisée.

Vous retrouvez encore dans l'Inde plusieurs de ces anciennes statues effrayantes & grossières dont nous avons déjà parlé, qui représentent la vertu munie de dix grands bras avec lesquels elle doit combattre les vices, & que nos pauvres missionnaires ont prises pour le portrait du diable, ne doutant pas que tous ceux qui ne parlaient pas français ou italien n'adorassent le diable.

Mettez tous ces ſymboles de l'antiquité ſous les yeux de l'homme du ſens le plus droit qui n'en aura jamais entendu parler, il n'y comprendra rien ; c'eſt une langue qu'il faut apprendre.

Les anciens poëtes théologiens furent dans la néceſſité de donner des yeux à DIEU, des mains, des pieds, de l'annoncer ſous la figure d'un homme.

St Clément d'Alexandrie (*a*) rapporte ces vers de *Xénophanes* le colophonien, dignes de toute notre attention :

Grand Dieu, quoi que l'on faſſe, & quoi qu'on oſe feindre,
On ne peut te comprendre, & moins encor te peindre!
Chacun figure en toi ſes attributs divers,
Les oiſeaux te feraient voltiger dans les airs,
Les bœufs te prêteraient leurs cornes menaçantes ;
Les lions t'armeraient de leurs dents déchirantes,
Les chevaux dans les champs te feraient galopper.

On voit par ces vers de *Xénophanes*, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les hommes ont fait DIEU à leur image. L'ancien *Orphée* de Thrace, ce premier théologien des Grecs, fort antérieur à *Homère*, s'exprime ainſi ſelon le même *Clément* d'Alexandrie :

Sur ſon trône éternel aſſis dans les nuages,
Immobile, il régit les vents & les orages ;
Ses pieds preſſent la terre ; & du vague des airs
Sa main touche à la fois aux rives des deux mers ;
Il eſt principe, fin, milieu de toutes choſes.

(*a*) *Stomates*, liv. V.

Tout étant donc figure & emblème, les philoſophes, & ſur-tout ceux qui avaient voyagé dans l'Inde, employèrent cette méthode; leurs préceptes étaient des emblèmes, des énigmes.

N'attiſez pas le feu avec une épée, c'eſt-à-dire, n'irritez point des hommes en colère.

Ne mettez point la lampe ſous le boiſſeau. — Ne cachez point la vérité aux hommes.

Abſtenez-vous des féves. —— Fuyez ſouvent les aſſemblées publiques dans leſquelles on donnait ſon ſuffrage avec des féves blanches ou noires.

N'ayez point d'hirondelles dans votre maiſon. —— Qu'elle ne ſoit point remplie de babillards.

Dans la tempête adorez l'écho. —— Dans les troubles civils retirez-vous à la campagne.

N'écrivez point ſur la neige. —— N'enſeignez point les eſprits mous & faibles.

Ne mangez ni votre cœur ni votre cervelle. —— Ne vous livrez ni au chagrin ni à des entrepriſes trop difficiles, &c.

Telles ſont les maximes de *Pythagore*, dont le ſens n'eſt pas difficile à comprendre.

Le plus beau de tous les emblèmes eſt celui de DIEU, que *Timée* de Locres figure par cette idée: *Un cercle dont le centre eſt par-tout & la circonférence nulle part. Platon* adopta cet emblème; *Paſcal* l'avait inſéré parmi les matériaux dont il voulait faire uſage, & qu'on a intitulé ſes *penſées*.

En métaphyſique, en morale, les anciens ont tout dit. Nous nous rencontrons avec eux, ou nous les répétons. Tous les livres modernes de ce genre ne ſont que des redites.

Plus vous avancez dans l'Orient, plus vous trouvez cet uſage des emblèmes & des figures établi, mais plus auſſi ces images ſont-elles éloignées de nos mœurs & de nos coutumes.

C'eſt ſur-tout chez les Indiens, les Egyptiens, les Syriens que les emblèmes qui nous paraiſſent les plus étranges, étaient conſacrés. C'eſt là qu'on portait en proceſſion avec le plus profond reſpect les deux organes de la génération, les deux ſymboles de la vie. Nous en rions, nous oſons traiter ces peuples d'idiots barbares, parce qu'ils remerciaient DIEU innocemment de leur avoir donné l'être. qu'auraient-ils dit, s'ils nous avaient vu entrer dans nos temples avec l'inſtrument de la deſtruction à notre côté?

A Thèbes on repréſentait les péchés du peuple par un bouc. Sur la côte de Phénicie une femme nue avec une queue de poiſſon était l'emblème de la nature.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi cet uſage des ſymboles pénétra chez les Hébreux, lorſqu'ils eurent formé un corps de peuple vers le déſert de la Syrie.

De quelques emblèmes dans la nation juive.

UN des plus beaux emblèmes des livres judaïques eſt ce morceau de l'Eccléſiaſte.

Quand les travailleuſes au moulin ſeront en petit nombre & oiſives, quand ceux qui regardaient par les trous s'obſcurciront, que l'amandier fleurira, que la ſauterelle s'engraiſſera, que les capres tomberont, que la cordelette d'argent ſe caſſera, que la bandelette d'or ſe retirera,

Tout étant donc figure & emblème, les philoſophes, & ſur-tout ceux qui avaient voyagé dans l'Inde, employèrent cette méthode; leurs préceptes étaient des emblèmes, des énigmes.

N'attiſez pas le feu avec une épée, c'eſt-à-dire, n'irritez point des hommes en colère.

Ne mettez point la lampe ſous le boiſſeau. — Ne cachez point la vérité aux hommes.

Abſtenez-vous des féves. —— Fuyez ſouvent les aſſemblées publiques dans leſquelles on donnait ſon ſuffrage avec des féves blanches ou noires.

N'ayez point d'hirondelles dans votre maiſon. —— Qu'elle ne ſoit point remplie de babillards.

Dans la tempête adorez l'écho. —— Dans les troubles civils retirez-vous à la campagne.

N'écrivez point ſur la neige. --- N'enſeignez point les eſprits mous & faibles.

Ne mangez ni votre cœur ni votre cervelle. —— Ne vous livrez ni au chagrin ni à des entrepriſes trop difficiles, &c.

Telles ſont les maximes de *Pythagore*, dont le ſens n'eſt pas difficile à comprendre.

Le plus beau de tous les emblèmes eſt celui de DIEU, que *Timée* de Locres figure par cette idée: *Un cercle dont le centre eſt par-tout & la circonférence nulle part. Platon* adopta cet emblème; *Paſcal* l'avait inféré parmi les matériaux dont il voulait faire uſage, & qu'on a intitulé ſes *penſées*.

En métaphyſique, en morale, les anciens ont tout dit. Nous nous rencontrons avec eux, ou nous les répétons. Tous les livres modernes de ce genre ne ſont que des redites.

Plus vous avancez dans l'Orient, plus vous trouvez cet usage des emblèmes & des figures établi, mais plus aussi ces images sont-elles éloignées de nos mœurs & de nos coutumes.

C'est sur-tout chez les Indiens, les Egyptiens, les Syriens que les emblèmes qui nous paraissent les plus étranges, étaient consacrés. C'est là qu'on portait en procession avec le plus profond respect les deux organes de la génération, les deux symboles de la vie. Nous en rions, nous osons traiter ces peuples d'idiots barbares, parce qu'ils remerciaient DIEU innocemment de leur avoir donné l'être. qu'auraient-ils dit, s'ils nous avaient vu entrer dans nos temples avec l'instrument de la destruction à notre côté?

A Thèbes on représentait les péchés du peuple par un bouc. Sur la côte de Phénicie une femme nue avec une queue de poisson était l'emblème de la nature.

Il ne faut donc pas s'étonner si cet usage des symboles pénétra chez les Hébreux, lorsqu'ils eurent formé un corps de peuple vers le désert de la Syrie.

De quelques emblèmes dans la nation juive.

UN des plus beaux emblèmes des livres judaïques est ce morceau de l'Ecclésiaste.

Quand les travailleuses au moulin seront en petit nombre & oisives, quand ceux qui regardaient par les trous s'obscurciront, que l'amandier fleurira, que la sauterelle s'engraissera, que les capres tomberont, que la cordelette d'argent se cassera, que la bandelette d'or se retirera,

ſantons abſolument nus, non-ſeulement prêcher les femmes, mais ſe laiſſer baiſer les parties naturelles avec reſpect, ſans que ces baiſers inſpirent ni à la femme ni au ſanton le moindre déſir impudique. On verra ſur les bords du Gange une foule innombrable d'hommes & de femmes nus de la tête juſqu'aux pieds, les bras étendus vers le ciel, attendre le moment d'une éclipſe pour ſe plonger dans le fleuve.

Le bourgeois de Paris ou de Rome ne doit pas croire que le reſte de la terre ſoit tenu de vivre & de penſer en tout comme lui.

Jérémie qui prophétiſait du temps de *Joakim* melk de Jéruſalem, (c) en faveur du roi de Babylone, ſe met des chaînes & des cordes au cou par ordre du Seigneur, & les envoie au roi d'Edom, d'Ammon, de Tyr, de Sidon par leurs ambaſſadeurs qui étaient venus à Jéruſalem vers *Sédécias*, il leur ordonne de parler ainſi à leurs maîtres :

Voici ce que dit le Seigneur des armées, le DIEU *d'Iſraël*, *vous direz ceci à vos maîtres. J'ai fait la terre, les hommes, les bêtes de ſomme qui ſont ſur la face de la terre dans ma grande force & dans mon bras étendu, & j'ai donné la terre à celui qui a plu à mes yeux ; & maintenant donc j'ai donné toutes ces terres dans la main de Nabuchodonoſor roi de Babylone mon ſerviteur, & par-deſſus je lui ai donné toutes les bêtes des champs afin qu'elles le ſervent. J'ai parlé ſelon toutes ces paroles à Sédécias roi de Juda, lui diſant : Soumettez votre cou ſous le joug du roi de Babylone ;*

(c) *Jérém.* chap. XXVII, v. 2 & ſuiv.

ſervez-le

serve le, lui & son peuple, & vous vivrez, &c.

Aussi *Jérémie* fut-il accusé de trahir son roi & sa patrie, & de prophétiser en faveur de l'ennemi pour de l'argent : on a même prétendu qu'il fut lapidé.

Il est évident que ces cordes & ces chaînes étaient l'emblème de cette servitude à laquelle *Jérémie* voulait qu'on se soumît.

C'est ainsi qu'*Hérodote* nous raconte qu'un roi des Scythes envoya pour présent à *Darius* un oiseau, une souris, une grenouille & cinq flèches. Cet emblème signifiait que si *Darius* ne fuyait aussi vîte qu'un oiseau, qu'une grenouille, qu'une souris, il serait percé par les flèches des Scythes. L'allégorie de *Jérémie* était celle de l'impuissance, & l'emblème des Scythes était celui du courage.

C'est ainsi que *Sextus Tarquinius* consultant son père, que nous appelons *Tarquin le superbe*, sur la manière dont il devait se conduire avec les Gabiens ; *Tarquin* qui se promenait dans son jardin, ne répondit qu'en abattant les têtes des plus hauts pavots. Son fils l'entendit & fit mourir les principaux citoyens. C'était l'emblème de la tyrannie.

Plusieurs savans ont cru que l'histoire de *Daniel*, du dragon, de la fosse aux sept lions auxquels on donnait chaque jour deux brebis & deux hommes à manger, & l'histoire de l'ange qui enleva *Habacuc* par les cheveux pour porter à dîner à *Daniel* dans la fosse aux lions, ne sont qu'une allégorie visible, un emblème de l'attention continuelle avec laquelle DIEU veille sur ses serviteurs. Mais il nous semble plus pieux de croire que c'est une histoire

véritable, telle qu'il en eſt pluſieurs dans la ſainte écriture, qui déploie ſans figure & ſans type la puiſſance divine, & qu'il n'eſt pas permis aux eſprits profanes d'approfondir. Bornons-nous aux emblèmes, aux allégories véritables, indiquées comme telles par la ſainte écriture elle même.

(d) *En la trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, comme j'étais au milieu des captifs ſur le fleuve Chobar, les cieux s'ouvrirent, & je vis les viſions de* DIEU, *&c. Le Seigneur adreſſa la parole à Ezéchiel prêtre, fils de Buzi, dans le pays des Chaldéens près du fleuve Chobar, & la main de* DIEU *ſe fit ſur lui.*

C'eſt ainſi qu'*Ezéchiel* commence ſa prophétie, & après avoir vu un feu, un tourbillon, & au milieu du feu les figures de quatre animaux reſſemblans à un homme, leſquels avaient quatre faces & quatre ailes avec des pieds de veau, & une roue qui était ſur la terre & qui avait quatre faces, les quatre parties de la roue allant en même temps, & ne retournant point lorſqu'elles marchaient, &c.

Il dit : *L'eſprit entra dans moi, & m'affermit ſur mes pieds; enſuite le Seigneur me dit :* (e) *Fils de l'homme, mange tout ce que tu trouveras, mange ce livre & va parler aux enfans d'Iſraël. En même temps j'ouvris la bouche, & il me fit manger ce livre; & l'eſprit entra dans moi & me fit tenir ſur mes pieds. Et il me dit : Va te faire enfermer au milieu de ta*

(d) *Ezéchiel*, chap. I.

(e) *Ezéchiel*, chap. III, v. 1 & ſuiv.

maiſon. Fils de l'homme, voici des chaînes dont on te liera, &c. Et toi, fils de l'homme, (*f*) *prends une brique, place-la devant toi, & trace deſſus la ville de Jéruſalem, &c.*

Prends auſſi un poélon de fer, & tu le mettras comme un mur de fer entre toi & la ville; tu affermiras ta face, tu ſeras devant Jéruſalem comme ſi tu l'aſſiégeais, c'eſt un ſigne à la maiſon d'Iſraël.

Après cet ordre, DIEU lui ordonne de dormir trois cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche pour les iniquités d'Iſraël, & de dormir ſur le côté droit pendant quarante jours, pour l'iniquité de la maiſon de Juda.

Avant d'aller plus loin, tranſcrivons ici les paroles du judicieux commentateur dom *Calmet* ſur cette partie de la prophétie d'*Ezéchiel*, qui eſt à la fois une hiſtoire & une allégorie, une vérité réelle & un emblème. Voici comment ce ſavant bénédictin s'explique:

« Il y en a qui croient qu'il n'arriva rien » de tout cela qu'en viſion, qu'un homme ne » peut demeurer ſi long-temps couché ſur un » même côté ſans miracle; que l'Ecriture ne » nous marquant point qu'il y ait eu ici du » prodige, on ne doit point multiplier les » actions miraculeuſes ſans néceſſité; que s'il » demeura couché ces trois cents quatre-vingt- » dix jours, ce ne fut que pendant les nuits; » le jour il vaquait à ſes affaires. Mais nous » ne voyons nulle néceſſité ni de recourir au » miracle, ni de chercher des détours pour » expliquer le fait dont il eſt parlé ici. Il n'eſt

(*f*) *Ezéchiel*, chap. IV, v. 1 & ſuiv.

» nullement impoſſible qu'un homme demeure » enchaîné & couché ſur ſon côté pendant » trois cents quatre-vingt-dix jours. On a » tous les jours des expériences qui en prou- » vent la poſſibilité, dans les priſonniers, » dans divers malades, & dans quelques per- » ſonnes qui ont l'imagination bleſſée, & qu'on » enchaîne comme des furieux. *Prado* témoigne » qu'il a vu un fou qui demeura lié & couché » tout nu ſur ſon côté pendant plus de quinze » ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en viſion, » comment les Juifs de la captivité auraient- » ils compris ce que leur voulait dire *Ezéchiel!* » comment ce prophète aurait-il exécuté les » ordres de DIEU ? Il faut donc dire auſſi qu'il » ne dreſſa le plan de Jéruſalem, qu'il ne » repréſenta le ſiége, qu'il ne fut lié, qu'il » ne mangea du pain de différens grains qu'en » eſprit & en idée. »

Il faut ſe rendre au ſentiment du ſavant *Calmet*, qui eſt celui des meilleurs interprètes. Il eſt clair que la ſainte écriture raconte le fait comme une vérité réelle, & que cette vérité eſt l'emblème, le type, la figure d'une autre vérité.

Prends du froment, de l'orge, des féves, des lentilles, du millet, de la veſce, fais-en des pains pour autant de jours que tu dormiras ſur le côté. Tu mangeras pendant trois cents quatre-vingt-dix jours ; (g) *tu le mangeras comme un gâteau d'orge, & tu le couvriras de l'excrément qui ſort du corps de l'homme.* (1) *Les enfans*

(g) *Ezéchiel*, chap. IV, v. 9 & 12.

(1) On prétend que DIEU propoſe ſeulement au prophète de faire cuire ſon pain ſous la cendre avec des

d'Israël mangeront ainsi leur pain souillé.

Il est évident que le Seigneur voulait que les Israëlites mangeassent leur pain souillé; il fallait donc que le pain du prophète fût souillé aussi. Cette souillure était si réelle qu'*Ezéchiel* en eut horreur. Il s'écria : (*h*) *Ah! ah! ma vie (mon ame) n'a pas été encore pollue, &c. Et le Seigneur lui dit : Va, je te donne de la fiente de bœuf au lieu de fiente d'homme, & tu la mettras avec ton pain.*

Il fallait donc absolument que cette nourriture fût souillée pour être un emblème, un type. Le prophète mit donc en effet de la fiente de bœuf avec son pain pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, & ce fut à la fois une réalité & une figure symbolique.

De l'emblème d'Oolla & d'Oliba.

La sainte écriture déclare expressément qu'*Oolla* est l'emblème de Jérusalem. (*i*) *Fils de l'homme, fais connaître à Jérusalem ses abominations ; ton père était un amorrhéen, & ta mère une céthéenne.* Ensuite le prophète, sans craindre des interprétations malignes,

excrémens d'hommes ou d'animaux. En effet, dans quelques déserts où les matières combustibles sont rares, la fiente des animaux desséchée est employée souvent à faire cuire les alimens; mais ce n'est pas du pain cuit sous la cendre qu'on prépare avec un feu de cette espèce; & même en adoptant cette explication des commentateurs, il en reste encore assez pour dégoûter un prophète.

(*h*) *Ezéchiel*, ch. IV, v. 14 & 15.

(*i*) *Ibid.* chap. XVI, v. 1 & suiv.

véritable, telle qu'il en eſt pluſieurs dans la ſainte écriture, qui déploie ſans figure & ſans type la puiſſance divine, & qu'il n'eſt pas permis aux eſprits profanes d'approfondir. Bornons-nous aux emblèmes, aux allégories véritables, indiquées comme telles par la ſainte écriture elle même.

(d) *En la trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, comme j'étais au milieu des captifs ſur le fleuve Chobar, les cieux s'ouvrirent, & je vis les viſions de* DIEU, *&c. Le Seigneur adreſſa la parole à Ezéchiel prêtre, fils de Buzi, dans le pays des Chaldéens près du fleuve Chobar, & la main de* DIEU *ſe fit ſur lui.*

C'eſt ainſi qu'*Ezéchiel* commence ſa prophétie, & après avoir vu un feu, un tourbillon, & au milieu du feu les figures de quatre animaux reſſemblans à un homme, leſquels avaient quatre faces & quatre ailes avec des pieds de veau, & une roue qui était ſur la terre & qui avait quatre faces, les quatre parties de la roue allant en même temps, & ne retournant point lorſqu'elles marchaient, &c.

Il dit : *L'eſprit entra dans moi, & m'affermit ſur mes pieds; enſuite le Seigneur me dit :* (e) *Fils de l'homme, mange tout ce que tu trouveras, mange ce livre & va parler aux enfans d'Iſraël. En même temps j'ouvris la bouche, & il me fit manger ce livre; & l'eſprit entra dans moi & me fit tenir ſur mes pieds. Et il me dit : Va te faire enfermer au milieu de ta*

(d) *Ezéchiel*, chap. I.

(e) *Ezéchiel*, chap. III, v. 1 & ſuiv.

maiſon. Fils de l'homme, voici des chaînes dont on te liera, &c. Et toi, fils de l'homme, (*f*) *prends une brique, place-la devant toi, & trace deſſus la ville de Jéruſalem, &c.*

Prends auſſi un poêlon de fer, & tu le mettras comme un mur de fer entre toi & la ville; tu affermiras ta face, tu feras devant Jéruſalem comme ſi tu l'aſſiégeais, c'eſt un ſigne à la maiſon d'Iſraël.

Après cet ordre, DIEU lui ordonne de dormir trois cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche pour les iniquités d'Iſraël, & de dormir ſur le côté droit pendant quarante jours, pour l'iniquité de la maiſon de Juda.

Avant d'aller plus loin, tranſcrivons ici les paroles du judicieux commentateur dom *Calmet* ſur cette partie de la prophétie d'*Ezéchiel*, qui eſt à la fois une hiſtoire & une allégorie, une vérité réelle & un emblème. Voici comment ce ſavant bénédictin s'explique:

« Il y en a qui croient qu'il n'arriva rien » de tout cela qu'en viſion, qu'un homme ne » peut demeurer ſi long-temps couché ſur un » même côté ſans miracle; que l'Ecriture ne » nous marquant point qu'il y ait eu ici du » prodige, on ne doit point multiplier les » actions miraculeuſes ſans néceſſité; que s'il » demeura couché ces trois cents quatre-vingt- » dix jours, ce ne fut que pendant les nuits; » le jour il vaquait à ſes affaires. Mais nous » ne voyons nulle néceſſité ni de recourir au » miracle, ni de chercher des détours pour » expliquer le fait dont il eſt parlé ici. Il n'eſt

(*f*) *Ezéchiel*, chap. IV, v. 1 & ſuiv.

» nullement impoſſible qu'un homme demeure » enchaîné & couché ſur ſon côté pendant » trois cents quatre-vingt-dix jours. On a » tous les jours des expériences qui en prou- » vent la poſſibilité, dans les priſonniers, » dans divers malades, & dans quelques per- » ſonnes qui ont l'imagination bleſſée, & qu'on » enchaîne comme des furieux. *Prado* témoigne » qu'il a vu un fou qui demeura lié & couché » tout nu ſur ſon côté pendant plus de quinze » ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en viſion, » comment les Juifs de la captivité auraient- » ils compris ce que leur voulait dire *Ezéchiel ?* » comment ce prophète aurait-il exécuté les » ordres de DIEU ? Il faut donc dire auſſi qu'il » ne dreſſa le plan de Jéruſalem, qu'il ne » repréſenta le ſiége, qu'il ne fut lié, qu'il » ne mangea du pain de différens grains qu'en » eſprit & en idée. »

Il faut ſe rendre au ſentiment du ſavant *Calmet*, qui eſt celui des meilleurs interprètes. Il eſt clair que la ſainte écriture raconte le fait comme une vérité réelle, & que cette vérité eſt l'emblème, le type, la figure d'une autre vérité.

Prends du froment, de l'orge, des féves, des lentilles, du millet, de la veſce, fais-en des pains pour autant de jours que tu dormiras ſur le côté. Tu mangeras pendant trois cents quatre-vingt-dix jours ; (g) *tu le mangeras comme un gâteau d'orge, & tu le couvriras de l'excrément qui ſort du corps de l'homme.* (1) *Les enfans*

(g) *Ezechiel*, chap. IV, v. 9 & 12.

(1) On prétend que DIEU propoſe ſeulement au prophète de faire cuire ſon pain ſous la cendre avec des

d'Iſraël mangeront ainſi leur pain ſouillé.

Il eſt évident que le Seigneur voulait que les Iſraëlites mangeaſſent leur pain ſouillé ; il fallait donc que le pain du prophète fût ſouillé auſſi. Cette ſouillure était ſi réelle qu'*Ezéchiel* en eut horreur. Il s'écria : (*h*) *Ah ! ah ! ma vie (mon ame) n'a pas été encore pollue, &c. Et le Seigneur lui dit : Va, je te donne de la fiente de bœuf au lieu de fiente d'homme, & tu la mettras avec ton pain.*

Il fallait donc abſolument que cette nourriture fût ſouillée pour être un emblème, un type. Le prophète mit donc en effet de la fiente de bœuf avec ſon pain pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, & ce fut à la fois une réalité & une figure ſymbolique.

De l'emblème d'Oolla & d'Oliba.

La ſainte écriture déclare expreſſément qu'*Oolla* eſt l'emblème de Jéruſalem. (*i*) *Fils de l'homme, fais connaître à Jéruſalem ſes abominations ; ton père était un amorrhéen, & ta mère une céthéenne.* Enſuite le prophète, ſans craindre des interprétations malignes,

excrémens d'hommes ou d'animaux. En effet, dans quelques déſerts où les matières combuſtibles ſont rares, la fiente des animaux deſſéchée eſt employée ſouvent à faire cuire les alimens ; mais ce n'eſt pas du pain cuit ſous la cendre qu'on prépare avec un feu de cette eſpèce ; & même en adoptant cette explication des commentateurs, il en reſte encore aſſez pour dégoûter un prophète.

(*h*) *Ezéchiel*, ch. IV, v. 14 & 15.

(*i*) *Ibid.* chap. XVI, v. 1 & ſuiv.

des plaiſanteries alors inconnues, parle à la jeune *Oolla* en ces termes :

Ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda & confuſione plena.

Ta gorge s'enfla, ton poil germa, tu étais nue & confuſe.

Et tranſivi per te, & vidi te, & ecce tempus tuum, tempus amantium : & expandi amictum meum ſuper te, & operui ignominiam tuam, & juravi tibi, & ingreſſus ſum pactum tecum (ait Dominus DEUS *) & facta es mihi.*

Je paſſai, je te vis, voici ton temps, voici le temps des amans ; j'étendis ſur toi mon manteau, je couvris ta vilenie, je te jurai, je fis marché avec toi, dit le Seigneur, & tu fus à moi.

Et habens fiduciam in pulchritudine tuâ, fornicata es in nomine tuo ; & expoſuiſti fornicationem tuam omni tranſeunti, ut ejus fieres.

Mais fière de ta beauté, tu ſorniquas en ton nom, tu expoſas ta fornication à tout paſſant pour être à lui.

Et ædificaviſti tibi lupanar, & feciſti tibi proſtibulum in cunctis plateis.

Et tu bâtis un mauvais lieu, tu fis une proſtitution dans tous les carrefours.

Et diviſiſti pedes tuos omni tranſeunti, & multiplicaſti fornicationes tuas.

Et tu ouvris les jambes à tous les paſſans, & tu multiplias tes fornications.

Et fornicata es cum filiis Ægypti, vicinis tuis, magnarum carnium ; & multiplicaſti fornicationem tuam, ad irritandum me.

Et tu forniquas avec les Egyptiens tes voiſins

qui avaient de grands membres, &c. Tu multipliais ta fornication pour m'irriter.

L'article d'*Oliba* qui ſignifie *Samarie* eſt beaucoup plus fort & plus éloigné des bienſéances de notre ſtyle.

Denudavit quoque fornicationes ſuas, diſcooperuit ignominiam ſuam.

Et elle mit à nu ſes fornications & découvrit ſa turpitude.

Multiplicavit enim fornicationes ſuas, recordans dies adoleſcentiæ ſuæ.

Elle multiplia ſes fornications comme dans ſon adoleſcence.

Et inſanivit libidine ſuper concubitum eorum, quorum carnes ſunt ut carnes aſinorum; & ſicut fluxus equorum fluxus eorum.

Et elle fut épriſe de fureur pour le coït de ceux dont les membres ſont comme les membres des ânes, & dont l'émiſſion eſt comme l'émiſſion des chevaux.

Ces images nous paraiſſent licencieuſes & révoltantes; elles n'étaient alors que naïves. Il y en a trente exemples dans le Cantique des cantiques, modèle de l'union la plus chaſte. Remarquez attentivement que ces expreſſions, ces images ſont toujours très-ſérieuſes, & que dans aucun livre de cette haute antiquité, vous ne trouverez jamais la moindre raillerie ſur le grand objet de la génération. Quand la luxure eſt condamnée, c'eſt avec les termes propres, mais ce n'eſt jamais ni pour exciter à la volupté, ni pour faire la moindre plaiſanterie. Cette haute antiquité n'a ni de *Martial*, ni de *Catulle*, ni de *Pétrone*.

D'Oſée & de quelques autres emblèmes.

ON ne regarde pas comme une ſimple viſion, comme une ſimple figure, l'ordre poſitif donné par le Seigneur au prophète *Oſée* de prendre une proſtituée, (*k*) & d'en avoir trois enfans. On ne fait point d'enfans en viſion ; ce n'eſt point en viſion qu'il fit marché avec *Gomer* fille d'*Ebalaïm*, dont il eut deux garçons & une fille. Ce n'eſt point en viſion qu'il prit enſuite une femme adultère par le commandement exprès du Seigneur, qu'il lui donna quinze petites pièces d'argent, & une meſure & demie d'orge. La première proſtituée ſignifiait Jéruſalem, & la ſeconde proſtituée ſignifiait Samarie. Mais ces proſtitutions, ces trois enfans, ces quinze pièces d'argent, ce boiſſeau & demi d'orge n'en ſont pas moins des choſes très-réelles.

Ce n'eſt point en viſion que le patriarche *Salmon* épouſa la proſtituée *Rahab* aïeule de *David*. Ce n'eſt point en viſion que le patriarche *Juda* commit un inceſte avec ſa belle-fille *Thamar*, inceſte dont naquit *David*. Ce n'eſt point en viſion que *Ruth*, autre aïeule de *David*, ſe mit dans le lit de *Booz*. Ce n'eſt point en viſion que *David* fit tuer *Urie*, & ravit *Betzabé* dont naquit le roi *Salomon*. Mais enſuite tous ces événemens devinrent des emblèmes, des figures, lorſque les choſes qu'ils figuraient furent accomplies.

(*k*) Voyez les premiers chapitres du petit prophète *Oſée*.

Il

Il réſulte évidemment d'*Ezéchiel*, d'*Oſée*, de *Jérémie*, de tous les prophètes juifs, & de tous les livres juifs, comme de tous les livres qui nous inſtruiſent des uſages chaldéens, perſans, phéniciens, ſyriens, indiens, égyptiens; il réſulte, dis-je, que leurs mœurs n'étaient pas les nôtres, que ce monde ancien ne reſſemblait en rien à notre monde.

Paſſez ſeulement de Gibraltar à Méquinès, les bienſéances ne ſont plus les mêmes; on ne trouve plus les mêmes idées; deux lieues de mer ont tout changé. (*)

EMPOISONNEMENS.

Répétons ſouvent des vérité sutiles. Il y a toujours eu moins d'empoiſonnemens qu'on ne l'a dit; il en eſt preſque comme des parricides. Les accuſations ont été communes, & ces crimes ont été très-rares. Une preuve, c'eſt qu'on a pris long-temps pour poiſon ce qui n'en eſt pas. Combien de princes ſe ſont défaits de ceux qui leurs étaient ſuſpects en leur feſant boire du ſang de taureau? combien d'autres princes en ont avalé pour ne point tomber dans les mains de leurs ennemis? Tous les hiſtoriens anciens, & même *Plutarque* l'atteſtent.

J'ai été tant bercé de ces contes dans mon enfance, qu'à la fin j'ai fait ſaigner un de mes taureaux, dans l'idée que ſon ſang m'appartenait, puiſqu'il était né dans mon étable;

(*) Voyez *Figure*.

(ancienne prétention dont je ne diſpute pas ici la validité) je bus de ce ſang comme *Atrée* & Mlle de *Vergi*. Il ne me fit pas plus de mal que le ſang de cheval n'en fait aux Tartares, & que le boudin ne nous en fait tous les jours, ſur-tout lorſqu'il n'eſt pas trop gras.

Pourquoi le ſang du taureau ſerait-il un poiſon quand le ſang de bouquetin paſſe pour un remède? Les payſans de mon canton avalent tous les jours du ſang de bœuf qu'ils appellent de la *fricaſſée*; celui de taureau n'eſt pas *plus* dangereux. Soyez ſûr, cher lecteur, que *Thémiſtocle* n'en mourut pas.

Quelques ſpéculatifs de la cour de *Louis XIV* crurent deviner que ſa belle-ſœur *Henriette d'Angleterre* avait été empoiſonnée avec de la poudre de diamant, qu'on avait miſe dans un jatte de fraiſes au lieu de ſucre rapé; mais ni la poudre impalpable de verre ou de diamans, ni celle d'aucune production de la nature qui ne ſerait pas venimeuſe par elle-même, ne pourrait être nuiſible.

Il n'y a que les pointes aiguës, tranchantes, actives qui puiſſent devenir des poiſons *violens*. L'exact obſervateur *Mead* (que nous prononçons *Mide*) célèbre médecin de Londres, a vu au microſcope la liqueur dardée par les gencives des vipères irritées; il prétend qu'il les a toujours trouvées ſemées de ces lames coupantes & pointues, dont le nombre innombrable déchire & perce les membranes internes. (1)

(1) On ne peut expliquer les effets d'un poiſon par une cauſe mécanique de cette eſpèce. Quelques-uns paraiſſent avoir une action chimique ſur nos organes qu'ils

La *Cantarella* dont on prétend que le pape *Alexandre VI*, & ſon bâtard le duc de *Borgia* feſaient un grand uſage, était, dit-on, la bave d'un cochon rendu enragé en le ſuſpendant par les pieds la tête en-bas, & en le battant long-temps juſqu'à la mort; c'était un poiſon auſſi prompt & auſſi violent que celui de la vipère. Un grand Apothicaire m'aſſure que la *Tophana*, cette célèbre empoiſonneuſe de Naples, ſe ſervait principalement de cette recette. Peut-être tout cela n'eſt-il pas vrai. (2) Cette ſcience eſt de celles qu'il faudrait ignorer.

Les poiſons qui coagulent le ſang au lieu de déchirer les membranes, ſont l'opium, la ciguë, la juſquiame, l'aconit & pluſieurs autres. Les Athéniens avaient raffiné juſqu'à faire mourir par ces poiſons réputés froids leurs

détruiſent en décompoſant la ſubſtance qui les forme. Tels ſont les poiſons cauſtiques. Le venin de la vipère paraît n'avoir qu'une action purement organique. (Voyez l'ouvrage de M. l'abbé *Fontana* ſur le venin de la vipère.) Nous ne prétendons pas prononcer que l'action mécanique des corps, leur action chimique, leur action organique, ſoient d'une nature différente; mais les faits prouvent que ces trois eſpèces d'actions exiſtent, & rien ne nous prouve qu'elles doivent être réduites à une ſeule, ni même ne nous en fait entrevoir la poſſibilité.

(2) Il eſt très-vraiſemblable que c'eſt un conte populaire: il ſerait plus facile qu'on ne croit de pénétrer ces prétendus ſecrets; mais ceux qui ſavent quelque choſe ſur ces objets doivent avoir la prudence de ſe taire. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit utile que ces vérités ſoient connues, comme toute autre eſpèce de vérité; mais on ne doit les publier que dans des ouvrages qui faſſent connaître en même temps le danger, les précautions qui peuvent en préſerver, & les remèdes.

compatriotes condamnés à mort. Un apothicaire était le bourreau de la république. On dit que *Socrate* mourut fort doucement, & comme on s'endort; j'ai peine à le croire.

Je fais une remarque sur les livres juifs, c'est que chez ce peuple vous ne voyez personne qui soit mort empoisonné. Une foule de rois & de pontifes périt par des assassinats. L'histoire de cette nation est l'histoire des meurtres & du brigandage; mais il n'est parlé qu'en un seul endroit d'un homme qui se soit empoisonné lui-même; & cet homme n'est point un juif; c'était un syrien nommé *Lizias*, général des armées d'*Antiochus. Epiphane.* Le second livre des Macchabées dit (*a*) qu'il s'empoisonna; *vitam veneno finivit.* Mais ces livres des Macchabées sont bien suspects. Mon cher lecteur, je vous ai déjà prié de ne rien croire de léger.

Ce qui m'étonnerait le plus dans l'histoire des mœurs des anciens Romains, ce serait la conspiration des femmes romaines pour faire périr par le poison, non pas leurs maris, mais en général les principaux citoyens. C'était, *dit Tite-Live*, en l'an 423 de la fondation de Rome; c'était donc dans le temps de la vertu la plus austère; c'était avant qu'on eût entendu parler d'aucun divorce, quoique le divorce fût autorisé; c'était lorsque les femmes ne buvaient point de vin, ne sortaient presque jamais de leurs maisons que pour aller aux temples. Comment imaginer que tout-à-coup elles se fussent appliquées à connaître les

(*a*) Chap. X, v. 13.

poiſons, qu'elles s'aſſemblaſſent pour en compoſer, & que ſans aucun intérêt apparent elles donnaſſent ainſi la mort aux premiers de Rome?

Laurent Echard, dans ſa compilation abrégée, ſe contente de dire que *la vertu des dames romaines ſe démentit étrangement; que cent ſoixante & dix d'entr'elles ſe mêlant de faire le métier d'empoiſonneuſes, & de réduire cet art en préceptes, furent tout à la fois accuſées, convaincues & punies.*

Tite-Live ne dit pas aſſurément qu'elles réduiſirent cet art en préceptes. Cela ſignifierait qu'elles tinrent école de poiſons, qu'elles profeſſèrent cette ſcience, ce qui eſt ridicule. Il ne parle point de cent ſoixante & dix profeſſeuſes en ſublimé corroſif ou en verd-de-gris. Enfin, il n'affirme point qu'il y eut des empoiſonneuſes parmi les femmes des ſénateurs & des chevaliers.

Le peuple était extrêmement ſot & raiſonneur à Rome comme ailleurs; voici les paroles de *Tite-Live*:

(*b*) « L'année 423 fut au nombre des malheureuſes; il y eut une mortalité cauſée par l'intempérie de l'air, ou par la malice humaine. Je voudrais qu'on pût affirmer avec quelques auteurs que la corruption de l'air cauſa cette épidémie, plutôt que d'attribuer la mort de tant de romains au poiſon, comme l'ont écrit fauſſement des hiſtoriens pour décrier cette année. »

On a donc écrit *fauſſement*, ſelon *Tite-Live*,

(*b*) I. décade, liv. VIII.

que les dames de Rome étaient des empoisonneuses ; il ne le croit donc pas : mais quel intérêt avaient ces auteurs à décrier cette année ? c'eſt ce que j'ignore.

Je vais rapporter le fait, continue-t-il, *tel qu'on l'a rapporté avant moi.* Ce n'eſt pas là le diſcours d'un homme perſuadé. Ce fait d'ailleurs reſſemble bien à une fable. Un eſclave accuſe environ ſoixante & dix femmes, parmi leſquelles il y en a de patriciennes, d'avoir mis la peſte dans Rome en préparant des poiſons. Quelques-unes des accuſées demandent permiſſion d'avaler leurs drogues, & elles expirent ſur le champ. Leurs complices ſont condamnées à mort ſans qu'on ſpécifie le genre de ſupplice.

J'oſe ſoupçonner que cette hiſtoriette, à laquelle *Tite-Live* ne croit point du tout, mérite d'être reléguée à l'endroit où l'on conſervait le vaiſſeau qu'une veſtale avait tiré ſur le rivage avec ſa ceinture ; où *Jupiter* en perſonne avait arrêté la fuite des Romains ; où *Caſtor* & *Pollux* étaient venus combattre à cheval ; où l'on avait coupé un caillou avec un raſoir, & où *Simon Barjone*, ſurnommé *Pierre*, diſputa de miracles avec *Simon* le magicien, &c.

Il n'y a guère de poiſon dont on ne puiſſe prévenir les ſuites en le combattant incontinent. Il n'y a point de médecine qui ne ſoit un poiſon quand la doſe eſt trop forte.

Toute indigeſtion eſt un empoiſonnement.

Un médecin ignorant & même ſavant, mais inattentif, eſt ſouvent un empoiſonneur ; un bon cuiſinier eſt à coup ſûr un empoiſonneur

à la longue, ſi vous n'êtes pas tempérant.

Un jour le marquis d'*Argenſon* miniſtre d'Etat au département étranger, lorſque ſon frère était miniſtre de la guerre, reçut de Londres une lettre d'un fou ; (comme les miniſtres en reçoivent à chaque poſte) ce fou propoſait un moyen infaillible d'empoiſonner tous les habitans de la capitale d'Angleterre. Ceci ne me regarde pas, nous dit le marquis d'*Argenſon*, c'eſt un placet à mon frère.

ENCHANTEMENT.

Magie, évocation, ſortilège, &c.

Il n'eſt guère vraiſemblable que toutes ces abominables abſurdités viennent, comme le dit *Pluche*, des feuillages dont on couronna autrefois les têtes d'*Iſis* & d'*Oſiris*. Quel rapport ces feuillages pouvaient-ils avoir avec l'art d'enchanter des ſerpens, avec celui de reſſuſciter un mort, ou de tuer des hommes avec des paroles, ou d'inſpirer de l'amour, ou de métamorphoſer des hommes en bêtes ?

Enchantement, *incantatio*, vient, dit-on, d'un mot chaldéen que les Grecs avaient traduit par *epodi gonoeïa*, *chanſon productrice*. *Incantatio* vient de Chaldée ! allons les *Bochard*, vous êtes de grands voyageurs ; vous allez d'Italie en Méſopotamie en un clin-d'œil ; vous courez chez le grand & ſavant peuple hébreu ; vous en rapportez tous les livres &c

tous les uſages; vous n'êtes point des charlatans.

Une grande partie des ſuperſtitions abſurdes ne doit-elle pas ſon origine à des choſes naturelles? Il n'y a guère d'animaux qu'on n'accoutume à venir au ſon d'une muſette ou d'un ſimple cornet pour recevoir ſa nourriture. *Orphée*, ou quelqu'un de ſes prédéceſſeurs, joua de la muſette mieux que les autres bergers; ou bien il ſe ſervit du chant. Tous les animaux domeſtiques accouraient à ſa voix. *On* ſuppoſa bien vîte que les ours & les tigres étaient de la partie: ce premier pas aiſément fait, on n'eut pas de peine à croire que les *Orphées* feſaient danſer les pierres & les arbres.

Si on fait danſer un ballet à des rochers & à des ſapins, il en coûte peu de bâtir des villes en cadence. Les pierres de taille viennent s'arranger d'elles-mêmes lorſqu'*Amphion* chante: il ne faut qu'un violon pour conſtruire une ville, & un cornet à bouquin pour la détruire.

L'enchantement des ſerpens doit avoir *une* cauſe encore plus ſpécieuſe. Le ſerpent n'eſt point un animal vorace & porté à nuire. Tout reptile eſt timide. La première choſe que fait un ſerpent (du moins en Europe) dès qu'il voit un homme, c'eſt de ſe cacher dans un trou comme un lapin & un lézard. L'inſtinct de l'homme eſt de courir après tout ce qui s'enfuit, & de fuir lui-même devant tout ce qui court après lui, excepté quand il eſt armé, qu'il ſent ſa force, & ſur-tout qu'on le regarde.

Loin que le ſerpent ſoit avide de ſang & de chair, il ne ſe nourrit que d'herbe ; & paſſe un temps très-conſidérable ſans manger : s'il avale quelques inſectes, comme font les lézards, les caméléons, en cela il nous rend ſervice.

Tous les voyageurs diſent qu'il y en a de très-longs & de très-gros; mais nous n'en connaiſſons point de tels en Europe. On n'y voit point d'homme, point d'enfant qui ait été attaqué par un gros ſerpent ni par un petit; les animaux n'attaquent que ce qu'ils veulent manger ; & les chiens ne mordent les paſſans que pour défendre leurs maîtres. Que ferait un ſerpent d'un petit enfant? quel plaiſir aurait-il à le mordre? il ne pourrait en avaler le petit doigt. Les ſerpens mordent & les écureuils auſſi, mais quand on leur fait du mal.

Je veux croire qu'il y a eu des monſtres dans l'eſpèce des ſerpens comme dans celle des hommes ; je conſens que l'armée de *Régulus* ſe ſoit miſe ſous les armes en Afrique contre un dragon, & que depuis il y ait eu un normand qui ait combattu contre la gargouille. Mais on m'avouera que ces cas ſont rares.

Les deux ſerpens qui vinrent de Ténédos exprès pour dévorer *Laocoon* & deux grands garçons de vingt ans, aux yeux de toute l'armée troyenne, ſont un beau prodige, digne d'être tranſmis à poſtérité par des vers hexamètres & par des ſtatues qui repréſentent *Laocoon* comme un géant, & ſes grands enfans comme des pygmées.

Je conçois que cet événement devait arriver lorſqu'on prenait avec un grand vilain cheval

de bois (*a*) des villes bâties par des dieux; lorſque les fleuves remontaient vers leurs ſources que les eaux étaient changées en ſang, & que le ſoleil & la lune s'arrêtaient à la moindre occaſion.

Tout ce qu'on a conté des ſerpens était très-probable dans des pays où *Apollon* était deſcendu du ciel pour tuer le ſerpent *Python*.

Ils paſſèrent auſſi pour être très-prudens. Leur prudence conſiſte à ne pas courir ſi vîte que nous, & à ſe laiſſer couper en morceaux.

La morſure des ſerpens, & ſur-tout des vipères, n'eſt dangereuſe que lorſqu'une eſpèce de rage a fait fermenter un petit réſervoir d'une liqueur extrêmement âcre qu'ils ont ſous leurs gencive. (1) Hors de-là un ſerpent n'eſt pas plus dangereux qu'une anguille.

Pluſieurs dames ont apprivoiſé & nourri des ſerpens, les ont placés ſur leur toilette, & les ont entortillés autour de leurs bras.

Les nègres de Guinée adorent un ſerpent qui ne fait de mal à perſonne.

Il y a pluſieurs ſortes de ces reptiles; & quelques-unes ſont plus dangereuſes que les autres dans les pays chauds; mais en géné-

(*a*) Le cheval de bois était une machine ſemblable à ce qu'on appela depuis le *bélier*. C'était une longue poutre, terminée en tête de cheval: elle fut conſervée en Grèce, & *Pauſanias* dit qu'il l'a vue.

(1) Voyez l'ouvrage déjà cité de M. *Fontana*. Il y décrit les véſicules qui contiennent la liqueur jaune de la vipère, la manière dont les dents qui renfermeat cette véſicule ſe reproduiſent, & la mécanique ſingulière par laquelle ce ſuc pénètre dans les bleſſures. Il eſt conſtamment vénéneux, même ſans que la vipère ſoit irritée.

ral le ſerpent eſt un animal craintif & doux ; il n'eſt pas rare d'en voir qui tettent les vaches.

Les premiers hommes qui virent des gens plus hardis qu'eux apprivoiſer & nourrir des ſerpens, & les faire venir d'un coup de ſifflet comme nous appelons les abeilles, prirent ces gens-là pour des ſorciers. Les pſilles & les marſes, qui ſe familiariſèrent avec les ſerpens, eurent la même réputation. Il ne tiendrait qu'aux apothicaires du Poitou, qui prennent des vipères par la queue, de ſe faire reſpecter auſſi comme des magiciens du premier ordre.

L'enchantement des ſerpens paſſa pour une choſe conſtante. La ſainte écriture même, qui entre toujours dans nos faibleſſes, daigna ſe conformer à cette idée vulgaire. (*b*) *L'aſpic ſourd qui ſe bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix du ſavant enchanteur.*

(*c*) *J'enverrai contre vous des ſerpens qui réſiſteront aux enchantemens.*

(*d*) *Le médiſant eſt ſemblable au ſerpent qui ne cède point à l'enchanteur.*

L'enchantement était quelquefois aſſez fort pour faire crever les ſerpens. Selon l'ancienne phyſique cet animal était immortel. Si quelque ruſtre trouvait un ſerpent mort dans ſon chemin, il falloit bien que ce fût quelque enchanteur qui l'eût dépouillé du droit de l'immortalité :

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

(*b*) Pſeaume LVII.

(*c*) *Jérém.* chap. VIII, v. 17.

(*d*) Eccléſiaſte.

Enchantement des morts, ou évocation.

ENCHANTER un mort, le reſſuſciter, ou s'en tenir à évoquer ſon ombre pour lui parler, était la choſe du monde la plus ſimple. Il eſt très-ordinaire que dans ſes rêves on voie des morts, qu'on leur parle, qu'ils vous répondent. Si on les a vus pendant le ſommeil, pourquoi ne le verra-t-on point pendant la veille ? Il ne s'agit que d'avoir un eſprit de *Python*. Et pour faire agir cet eſprit de *Python*, il ne faut qu'être un fripon, & avoir à faire à un eſprit faible ; or perſonne ne niera que ces deux choſes n'aient été extrêmement communes.

L'évocation des morts était un des plus ſublimes myſtères de la magie. Tantôt on feſait paſſer aux yeux du curieux quelque grande figure noire qui ſe mouvait par des reſſorts dans un lieu un peu obſcur, tantôt le ſorcier ou la ſorcière ſe contentait de dire qu'elle voyait l'ombre, & ſa parole ſuffiſait. Cela s'appelle la *nécromancie*. La fameuſe pythoniſſe d'Endor a toujours été un grand ſujet de diſpute entre les pères de l'Egliſe. Le ſage *Théodoret* dans ſa queſtion LXII ſur le livre des rois, aſſure que les morts avaient coutume d'apparaître la tête en bas ; & que ce qui effraya la pythoniſſe, ce fut que *Samuël* était ſur ſes jambes.

St Auguſtin interrogé par *Simplicien*, lui répond, dans le ſecond livre de ſes queſtions, qu'il n'eſt pas plus extraordinaire de voir une pythoniſſe faire venir une ombre que

poiſons, qu'elles s'aſſemblaſſent pour en compoſer, & que ſans aucun intérêt apparent elles donnaſſent ainſi la mort aux premiers de Rome ?

Laurent Echard, dans ſa compilation abrégée, ſe contente de dire que *la vertu des dames romaines ſe démentit étrangement ; que cent ſoixante & dix d'entr'elles ſe mêlant de faire le métier d'empoiſonneuſes, & de réduire cet art en préceptes, furent tout à la fois accuſées, convaincues & punies.*

Tite-Live ne dit pas aſſurément qu'elles réduiſirent cet art en préceptes. Cela ſignifierait qu'elles tinrent école de poiſons, qu'elles profeſſèrent cette ſcience, ce qui eſt ridicule. Il ne parle point de cent ſoixante & dix profeſſeuſes en ſublimé corroſif ou en verd-de-gris. Enfin, il n'affirme point qu'il y eut des empoiſonneuſes parmi les femmes des ſénateurs & des chevaliers.

Le peuple était extrêmement ſot & raiſonneur à Rome comme ailleurs ; voici les paroles de *Tite-Live* :

(*b*) « L'année 423 fut au nombre des mal-
» heureuſes ; il y eut une mortalité cauſée par
» l'intempérie de l'air, ou par la malice hu-
» maine. Je voudrais qu'on pût affirmer avec
» quelques auteurs que la corruption de l'air
» cauſa cette épidémie, plutôt que d'attri-
» buer la mort de tant de romains au poiſon,
» comme l'ont écrit fauſſement des hiſtoriens
» pour décrier cette année. »

On a donc écrit *fauſſement*, ſelon *Tite-Live*,

(*b*) I. décade, liv. VIII.

que les dames de Rome étaient des empoi-sonneuſes ; il ne le croit donc pas : mais quel intérêt avaient ces auteurs à décrier cette année ? c'eſt ce que j'ignore.

Je vais rapporter le fait, continue-t-il, *tel qu'on l'a rapporté avant moi.* Ce n'eſt pas là le diſcours d'un homme perſuadé. Ce fait d'ailleurs reſſemble bien à une fable. Un eſclave accuſe environ ſoixante & dix femmes, parmi leſquelles il y en a de patriciennes, d'avoir mis la peſte dans Rome en préparant des poiſons. Quelques-unes des accuſées demandent permiſſion d'avaler leurs drogues, & elles expirent ſur le champ. Leurs complices ſont condamnées à mort ſans qu'on ſpécifie le genre de ſupplice.

J'oſe ſoupçonner que cette hiſtoriette, à laquelle *Tite-Live* ne croit point du tout, mérite d'être reléguée à l'endroit où l'on conſervait le vaiſſeau qu'une veſtale avait tiré ſur le rivage avec ſa ceinture ; où *Jupiter* en perſonne avait arrêté la fuite des Romains ; où *Caſtor* & *Pollux* étaient venus combattre à cheval ; où l'on avait coupé un caillou avec un raſoir, & où *Simon Barjone*, ſurnommé *Pierre*, diſputa de miracles avec *Simon* le magicien, &c.

Il n'y a guère de poiſon dont on ne puiſſe prévenir les ſuites en le combattant incontinent. Il n'y a point de médecine qui ne ſoit un poiſon quand la doſe eſt trop forte.

Toute indigeſtion eſt un empoiſonnement.

Un médecin ignorant & même ſavant, mais inattentif, eſt ſouvent un empoiſonneur ; un bon cuiſinier eſt à coup ſûr un empoiſonneur

à la longue, si vous n'êtes pas tempérant.

Un jour le marquis d'*Argenson* ministre d'Etat au département étranger, lorsque son frère était ministre de la guerre, reçut de Londres une lettre d'un fou ; (comme les ministres en reçoivent à chaque poste) ce fou proposait un moyen infaillible d'empoisonner tous les habitans de la capitale d'Angleterre. Ceci ne me regarde pas, nous dit le marquis d'*Argenson*, c'est un placet à mon frère.

ENCHANTEMENT.

Magie, évocation, sortilège, &c.

Il n'est guère vraisemblable que toutes ces abominables absurdités viennent, comme le dit *Pluche*, des feuillages dont on couronna autrefois les têtes d'*Isis* & d'*Osiris*. Quel rapport ces feuillages pouvaient-ils avoir avec l'art d'enchanter des serpens, avec celui de ressusciter un mort, ou de tuer des hommes avec des paroles, ou d'inspirer de l'amour, ou de métamorphoser des hommes en bêtes ?

Enchantement, *incantatio*, vient, dit-on, d'un mot chaldéen que les Grecs avaient traduit par *epodi gonoeïa*, *chanson productrice*. *Incantatio* vient de Chaldée ! allons les *Bochard*, vous êtes de grands voyageurs ; vous allez d'Italie en Mésopotamie en un clin-d'œil ; vous courez chez le grand & savant peuple hébreu ; vous en rapportez tous les livres &c

tous les uſages; vous n'êtes point des charlatans.

Une grande partie des ſuperſtitions abſurdes ne doit-elle pas ſon origine à des choſes naturelles ? Il n'y a guère d'animaux qu'on n'accoutume à venir au ſon d'une muſette ou d'un ſimple cornet pour recevoir ſa nourriture. *Orphée*, ou quelqu'un de ſes prédéceſſeurs, joua de la muſette mieux que les autres bergers; ou bien il ſe ſervit du chant. Tous les animaux domeſtiques accouraient à ſa voix. *On* ſuppoſa bien vîte que les ours & les tigres étaient de la partie : ce premier pas aiſément fait, on n'eut pas de peine à croire que les *Orphées* feſaient danſer les pierres & les arbres.

Si on fait danſer un ballet à des rochers & à des ſapins, il en coûte peu de bâtir des villes en cadence. Les pierres de taille viennent s'arranger d'elles-mêmes lorſqu'*Amphion* chante : il ne faut qu'un violon pour conſtruire une ville, & un cornet à bouquin pour la détruire.

L'enchantement des ſerpens doit avoir *une* cauſe encore plus ſpécieuſe. Le ſerpent n'eſt point un animal vorace & porté à nuire. Tout reptile eſt timide. La première choſe que fait un ſerpent (du moins en Europe) dès qu'il voit un homme, c'eſt de ſe cacher dans un trou comme un lapin & un lézard. L'inſtinct de l'homme eſt de courir après tout ce qui s'enfuit, & de fuir lui-même devant tout ce qui court après lui, excepté quand il eſt armé, qu'il ſent ſa force, & ſur-tout qu'on le regarde.

Loin que le ſerpent ſoit avide de ſang & de chair, il ne ſe nourrit que d'herbe ; & paſſe un temps très-conſidérable ſans manger : s'il avale quelques inſectes, comme font les lézards, les caméléons, en cela il nous rend ſervice.

Tous les voyageurs diſent qu'il y en a de très-longs & de très-gros; mais nous n'en connaiſſons point de tels en Europe. On n'y voit point d'homme, point d'enfant qui ait été attaqué par un gros ſerpent ni par un petit; les animaux n'attaquent que ce qu'ils veulent manger; & les chiens ne mordent les paſſans que pour défendre leurs maîtres. Que ferait un ſerpent d'un petit enfant? quel plaiſir aurait-il à le mordre? il ne pourrait en avaler le petit doigt. Les ſerpens mordent & les écureuils auſſi, mais quand on leur fait du mal.

Je veux croire qu'il y a eu des monſtres dans l'eſpèce des ſerpens comme dans celle des hommes; je conſens que l'armée de *Régulus* ſe ſoit miſe ſous les armes en Afrique contre un dragon, & que depuis il y ait eu un normand qui ait combattu contre la gargouille. Mais on m'avouera que ces cas ſont rares.

Les deux ſerpens qui vinrent de Ténédos exprès pour dévorer *Laocoon* & deux grands garçons de vingt ans, aux yeux de toute l'armée troyenne, ſont un beau prodige, digne d'être tranſmis à poſtérité par des vers hexamètres & par des ſtatues qui repréſentent *Laocoon* comme un géant, & ſes grands enfans comme des pygmées.

Je conçois que cet événement devait arriver lorſqu'on prenait avec un grand vilain cheval

de bois (*a*) des villes bâties par des dieux; lorſque les fleuves remontaient vers leurs ſources que les eaux étaient changées en ſang, & que le ſoleil & la lune s'arrêtaient à la moindre occaſion.

Tout ce qu'on a conté des ſerpens était très-probable dans des pays où *Apollon* était deſcendu du ciel pour tuer le ſerpent *Python*.

Ils paſſèrent auſſi pour être très-prudens. Leur prudence conſiſte à ne pas courir ſi vîte que nous, & à ſe laiſſer couper en morceaux.

La morſure des ſerpens, & ſur-tout des vipères, n'eſt dangereuſe que lorſqu'une eſpèce de rage a fait fermenter un petit réſervoir d'une liqueur extrêmement âcre qu'ils ont ſous leurs gencive. (1) Hors de-là un ſerpent n'eſt pas plus dangereux qu'une anguille.

Pluſieurs dames ont apprivoiſé & nourri des ſerpens, les ont placés ſur leur toilette, & les ont entortillés autour de leurs bras.

Les nègres de Guinée adorent un ſerpent qui ne fait de mal à perſonne.

Il y a pluſieurs ſortes de ces reptiles; & quelques-unes ſont plus dangereuſes que les autres dans les pays chauds; mais en géné-

(*a*) Le cheval de bois était une machine ſemblable à ce qu'on appela depuis le *bélier*. C'était une longue poutre, terminée en tête de cheval: elle fut conſervée en Grèce, & *Pauſanias* dit qu'il l'a vue.

(1) Voyez l'ouvrage déjà cité de M. *Fontana*. Il y décrit les véſicules qui contiennent la liqueur jaune de la vipère, la manière dont les dents qui renferment cette véſicule ſe reproduiſent, & la mécanique ſingulière par laquelle ce ſuc pénètre dans les bleſſures. Il eſt conſtamment vénéneux, même ſans que la vipère ſoit irritée.

ral le ſerpent eſt un animal craintif & doux ; il n'eſt pas rare d'en voir qui tettent les vaches.

Les premiers hommes qui virent des gens plus hardis qu'eux apprivoiſer & nourrir des ſerpens, & les faire venir d'un coup de ſifflet comme nous appelons les abeilles, prirent ces gens-là pour des ſorciers. Les pſilles & les marſes, qui ſe familiariſèrent avec les ſerpens, eurent la même réputation. Il ne tiendrait qu'aux apothicaires du Poitou, qui prennent des vipères par la queue, de ſe faire reſpecter auſſi comme des magiciens du premier ordre.

L'enchantement des ſerpens paſſa pour une choſe conſtante. La ſainte écriture même, qui entre toujours dans nos faibleſſes, daigna ſe conformer à cette idée vulgaire. (*b*) *L'aſpic ſourd qui ſe bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix du ſavant enchanteur.*

(*c*) *J'enverrai contre vous des ſerpens qui réſiſteront aux enchantemens.*

(*d*) *Le médiſant eſt ſemblable au ſerpent qui ne cède point à l'enchanteur.*

L'enchantement était quelquefois aſſez fort pour faire crever les ſerpens. Selon l'ancienne phyſique cet animal était immortel. Si quelque ruſtre trouvait un ſerpent mort dans ſon chemin, il falloit bien que ce fût quelque enchanteur qui l'eût dépouillé du droit de l'immortalité :

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

(*b*) Pſeaume LVII.

(*c*) *Jérém.* chap. VIII, v. 17.

(*d*) Eccléſiaſte.

Enchantement des morts, ou évocation.

ENCHANTER un mort, le reſſuſciter, ou s'en tenir à évoquer ſon ombre pour lui parler, était la choſe du monde la plus ſimple. Il eſt très-ordinaire que dans ſes rêves on voie des morts, qu'on leur parle, qu'ils vous répondent. Si on les a vus pendant le ſommeil, pourquoi ne le verra-t-on point pendant la veille ? Il ne s'agit que d'avoir un eſprit de *Python*. Et pour faire agir cet eſprit de *Python*, il ne faut qu'être un fripon, & avoir à faire à un eſprit faible ; or perſonne ne niera que ces deux choſes n'aient été extrêmement communes.

L'évocation des morts était un des plus ſublimes myſtères de la magie. Tantôt on feſait paſſer aux yeux du curieux quelque grande figure noire qui ſe mouvait par des reſſorts dans un lieu un peu obſcur, tantôt le ſorcier ou la ſorcière ſe contentait de dire qu'elle voyait l'ombre, & ſa parole ſuffiſait. Cela s'appelle la *nécromancie*. La fameuſe pythoniſſe d'Endor a toujours été un grand ſujet de diſpute entre les pères de l'Egliſe. Le ſage *Théodoret* dans ſa queſtion LXII ſur le livre des rois, aſſure que les morts avaient coutume d'apparaître la tête en bas ; & que ce qui effraya la pythoniſſe, ce fut que *Samuël* était ſur ſes jambes.

St Auguſtin interrogé par *Simplicien*, lui répond, dans le ſecond livre de ſes queſtions, qu'il n'eſt pas plus extraordinaire de voir une pythoniſſe faire venir une ombre que

de voir le diable emporter JESUS-CHRIST sur le pinacle du temple & sur la montagne.

Quelques savans voyant que chez les Juifs on avait des esprits de *Python*, en ont osé conclure que les Juifs n'avaient écrit que très-tard & qu'ils avaient presque tout pris dans les fables grecques ; mais ce sentiment n'est pas soutenable.

Des autres sortiléges.

QUAND on est assez habile pour évoquer des morts avec des paroles, on peut à plus forte raison faire mourir des vivans, ou du moins les en menacer, comme le médecin malgré lui dit à *Lucas* qu'il lui donnera la fièvre. Du moins il n'était pas douteux que les sorciers n'eussent le pouvoir de faire mourir les bestiaux ; & il fallait opposer sortilége à sortilége pour garantir son bétail. Mais ne nous moquons point des anciens ; pauvres gens que nous sommes, sortis à peine de la barbarie ! Il n'y a pas cent ans que nous avons fait brûler des sorciers dans toute l'Europe ; & on vient encore de brûler une sorcière vers l'an 1750 à Vurtzbourg. Il est vrai que certaines paroles & certaines cérémonies suffisent pour faire périr un troupeau de moutons, pourvu qu'on y ajoute de l'arsenic.

L'histoire critique des cérémonies superstitieuses par *le Brun* de l'oratoire, est bien étrange ; il veut combattre le ridicule des sortiléges, & il a lui-même le ridicule de croire à leur puissance. Il prétend que *Marie Bucaille* la sorcière, étant en prison à Va-

logne, parut à quelques lieues de là dans le même temps, ſelon le témoignage juridique du juge de Valogne. Il rapporte le fameux procès des bergers de Brie condamnés à être pendus & brûlés par le parlement de Paris en 1691. Ces bergers avaient été aſſez ſots pour ſe croire ſorciers, & aſſez méchans pour mêler des poiſons réels à leur ſorcelleries imaginaires.

Le père *le Brun* proteſte (e) qu'il y eut beaucoup de *ſurnaturel dans leur fait*, & *qu'ils* furent pendus en conſéquence. L'arrêt du parlement eſt directement contraire à ce que dit l'auteur : *La cour déclare les accuſés dûment atteints & convaincus de ſuperſtitions, d'impiétés, ſacriléges, profanations, empoiſonnemens.*

L'arrêt ne dit pas que ce ſoient des profanations qui aient fait périr des animaux : il dit que ce ſont les empoiſonnemens. On peut commettre un ſacrilége ſans être ſorcier, comme on empoiſonne ſans être ſorcier.

D'autres juges firent brûler, à la vérité, le curé *Gaufredi*, & ils crurent fermement que le diable l'avait fait jouir de toutes ſes pénitentes. Le curé *Gaufredi* croyait auſſi en avoir obligation au diable ; mais c'était en 1611 ; c'était dans le temps où la plupart de nos provinciaux n'étaient pas fort au-deſſus des Caraïbes & des Nègres. Il y en a eu encore de nos jours quelques-uns de cette eſpèce, comme le jéſuite *Girard*, l'ex-jéſuite *Nonotte*,

(e) Voyez le procès des bergers de Brie, depuis la page 516.

le jéſuite *Dupleſſis*, l'ex-jéſuite *Malagrida*; mais cette eſpèce de fous devient fort rare de jour en jour.

A l'égard de la *lycanthropie*, c'eſt-à-dire, des hommes métamorphoſés en loups par des enchantemens, il ſuffit qu'un jeune berger ayant tué un loup, & s'étant revêtu de ſa peau, ait fait peur à de vieilles femmes, pour que la réputation du berger devenu loup ſe ſoit répandue dans toute la province, & de-là dans d'autres. Bientôt *Virgile* dira :

(*ſ*) *His ego ſæpè lupum fieri & ſe condere ſylvis*
Mœrin, ſæpè animas imis exire ſepulcris.

Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois :
Du creux de leurs tombeaux j'ai vu ſortir des ames.

Voir un homme loup eſt une choſe curieuſe; mais voir des ames eſt encore plus beau. Des moines du mont Caſſin ne virent-ils pas l'ame de *St Bénédict*, ou *Benoît?* Des moines de Tours ne virent-ils pas celle de *St Martin?* Des moines de St Denis ne virent-ils pas celle de *Charles Martel?*

Enchantement pour ſe faire aimer.

Il y en eut pour les filles & pour les garçons. Les Juifs en vendaient à Rome & dans Alexandrie, & ils en vendent encore en Aſie. Vous trouverez quelques-uns de ces ſecrets dans le petit Albert; mais vous vous mettrez plus au fait, ſi vous liſez le plaidoyer qu'*Apulée* com-

(*ſ*) *Ecloga VIII.*

posa lorsqu'il fut accusé par un chrétien, dont il avait épousé la fille, de l'avoir ensorcelée par des philtres. Son beau-père *Emilien* prétendait qu'*Apulée* s'était servi principalement de certains poissons, attendu que *Vénus* étant née de la mer, les poissons devaient exciter prodigieusement les femmes à l'amour.

On se servait d'ordinaire de verveine, de ténia, de l'hippomane, qui n'était autre chose qu'un peu de l'arrière-faix d'une jument lorsqu'elle produit son poulain, d'un petit oiseau nommé parmi nous *hochequeue*, en latin, *motacilla*.

Mais *Apulée* était principalement accusé d'avoir employé des coquillages, des pattes d'écrevisses, des hérissons de mer, des huitres cannelées, du calmar qui passe pour avoir beaucoup de semence, &c.

Apulée fait assez entendre quel était le véritable philtre qui avait engagé *Pudentilla* à se donner à lui. Il est vrai qu'il avoue dans son plaidoyer que sa femme l'avait appelé un jour *magicien*. Mais quoi! dit-il, si elle m'avait appelé *consul*, serais-je consul pour cela?

Le satyrion fut regardé chez les Grecs & chez les Romains comme le philtre le plus puissant; on l'appelait la *plante aphrodisia*; *racine de Vénus*. Nous y ajoutons la roquette sauvage; c'est l'*eruca* des latins: (g) *Et venerem revocans eruca morantem*. Nous y mêlons sur-tout un peu d'essence d'ambre. La mandragore est passée de mode. Quelques vieux

(g) *Martial.*

débauchés

débauchés ſe ſont ſervis des mouches cantarides, qui portent en effet aux parties génitales, mais qui portent beaucoup plus à la veſſie, qui l'excorient & qui font uriner du ſang : ils ont été cruellement punis d'avoir voulu pouſſer l'art trop loin.

La jeuneſſe & la ſanté ſont les véritables philtres.

Le chocolat a paſſé pendant quelque temps pour ranimer la vigueur endormie de nos petits-maîtres vieillis avant l'âge ; mais on aurait beau prendre vingt taſſes de chocolat, on n'en inſpirera pas plus de goût pour ſa perſonne.

Ut ameris, amabilis eſto.
Pour être aimé, ſoyez aimable.

ENFER.

Infernum, ſouterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le ſouterrain ; leur ame y était donc avec eux. Telle eſt la première phyſique & la première métaphyſique des Egyptiens & des Grecs.

Les Indiens, beaucoup plus anciens, qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempſycoſe, ne crurent jamais que les ames fuſſent dans le ſouterrain.

Les Japonais, les Corréens, les Chinois, les peuples de la vaſte tartarie orientale & occidentale, ne ſurent pas un mot de la philoſophie du ſouterrain.

Les Grecs avec le temps firent du ſouterrain un vaſte royaume, qu'ils donnèrent

libéralement à *Pluton* & à *Proſerpine* ſa femm
Ils leur aſſignèrent trois conſeillers d'Et
trois femmes de charge, nommées les *furie*
trois parques pour filer, dévider & coup
le fil de la vie des hommes. Et comme d
l'antiquité chaque héros avait ſon chien po
garder ſa porte, on donna à *Pluton* un g
chien qui avait trois têtes; car tout allait p
trois. Des trois conſeillers d'Etat, *Min*
Eaque & *Radamante*; l'un jugeait la *Grèc*
l'autre l'Aſie mineure, (car les Grecs ne co
naiſſaient pas alors la grande Aſie) le tr
ſième était pour l'Europe.

Les poëtes ayant inventé ces enfers s
moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* p
férieuſement des enfers dans l'Eneïde, p
qu'alors le férieux convient à ſon ſujet; t
tôt il en parle avec mépris dans ſes G
giques,

Felix qui potuit rerum cogneſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari

Heureux qui peut ſonder les lois de la nature,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'impoſ
Qui regarde en pitié le ſtyx & l'Achéron,
Et le triple Cerbère & la barque à Caron!

On déclamait ſur le théâtre de Rome
vers de la *Troade*, auxquels quarante
mains applaudiſſaient.

Tœnara & aſpero
Regnum ſub domino, limen & obſidens
Cuſtos non ſacili Cerberus oſtio,

Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.

Le palais de pluton, son portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfer à mordre toujours prêtes;
Le Styx, le Phlégéton sont des contes d'enfans,
Des songes importuns, des mots vides de sens.

Lucrèce, *Horace* s'expriment avec la même force. *Cicéron*, *Sénéque* en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur *Marc-Aurèle* a raisonné encore plus philosophiquement qu'eux tous, (*a*) « Celui qui craint la mort, » craint ou d'être privé de tout sens, ou » d'éprouver d'autres sensations. Mais si tu » n'as plus tes sens, tu ne seras plus sujet à » aucune peine, à aucune misère. Si tu as des » sens d'une autre espèce, tu seras une autre » créature. »

Il n'y avoit pas un mot à répondre à ce raisonnement dans la philosophie profane. Cependant, par la contradiction attachée à l'espèce humaine, & qui semble faire la base de notre nature, dans le temps même que *Cicéron* disait publiquement: *Il n'y a point de vieille femme qui croie ces inepties*, *Lucrèce* avouait que ces idées faisaient une grande impression sur les esprits; il vient, dit-il, pour les détruire.

Si certum finem esse viderent
Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent
Religionibus atque minis obsistere vatum.
Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;
Æternas quoniam pœnas in morte timendum est;

(*a*) Liv. VIII, n°. 62.

Si l'on voyait du moins un terme à son malheur ;
On soutiendrait sa peine, on combattrait l'erreur,
On pourrait supporter le fardeau de la vie.
Mais d'un plus grand supplice elle est, dit-on, suivie.
Après de tristes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple, les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient *Cerbère*, les furies & *Pluton* comme des fables ridicules ; les autres ne cessaient de porter des offrandes aux Dieux infernaux. C'était tout comme chez nous.

Et quocumque tamen miseri venêre, parentant
Et nigras maëtant pecudes, & manibus divis
Inferias mittunt, multoque in rebus acerbis
Acrius admittunt animos ad religionem.

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices ;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains sacrifices ;
Le sang d'un bélier noir coule sous leur couteaux ;
Plus ils sont malheureux, & plus ils sont dévots.

Plusieurs philosophes qui ne croyaient *pas* aux fables des enfers, voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres, tel fut le politique historien *Polybe*. L'*enfer*, dit-il, *est inutile aux sages, mais nécessaire à la populace insensée.*

Il est assez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer. (*b*) Tous les

(*b*) Dans le dictionnaire encyclopédique, l'auteur de l'article théologique *Enfer*, semble se méprendre étrangement, en citant le Deutéronome au chapitre XXXII, v. 22 & suivans ; il n'y est pas plus question d'enfer que

hommes étaient plongés dans ce chaos de contradictions & d'incertitudes quand JESUS-CHRIST vint au monde. Il confirma la doctrine ancienne de l'enfer ; non pas la doctrine des poëtes païens, non pas celle des prêtres égyptiens ; mais celle qu'adopta le chriſtianiſme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, & un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expreſſément à Capharnaum en Galilée : (c) « Quiconque appellera ſon frère *Raca* » ſera condamné par le ſanhédrin ; mais celui » qui l'appellera *fou* ſera condamné au *gehenel* » *hinnon*, gehenne du feu. »

le mariage & de danſe. On fait parler DIEU ainſi : « Ils » m'ont provoqué dans celui qui n'était pas leur Dieu, » & ils m'ont irrité dans leurs vanités ; & moi je les » provoquerai dans celui qui n'eſt pas mon peuple, & » je les irriterai dans une nation folle. —— Un feu » s'eſt allumé dans ma fureur, & il brûlera juſqu'au » bord du ſouterrain, & il dévorera la terre avec ſes » germes, & il brûlera les racines des montagnes. » —— J'accumulerai les maux ſur eux ; je viderai ſur » eux mes flèches ; je les ferai mourir de faim ; les » oiſeaux les dévoreront d'une morſure amère ; j'enverrai » contre eux les dents des bêtes avec la fureur des » reptiles & des ſerpens. Le glaive les dévaſtera au- » dehors & la frayeur au-dedans, eux & les garçons, » & les filles, & les enfans à la mamelle avec les » vieillards. »

Y a-t-il là, s'il vous plaît, rien qui déſigne des châtimens après la mort ? des herbes ſèches, des ſerpens qui mordent, des filles & des enfans qu'on tue, reſſemblent-ils à l'enfer ? N'eſt-il pas honteux de tronquer un paſſage pour y trouver ce qui n'y eſt pas ? Si l'auteur s'eſt trompé on lui pardonne ; s'il a voulu tromper il eſt inexcuſable.

(c) *Matthieu*, chap. V, v. 22.

Cela prouve deux choſes, premièrement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dît des injures; car il n'appartenait qu'à lui, comme maître, d'appeler les prévaricateurs phariſiens *race de vipère.*

Secondement que ceux qui diſent des injures à leur prochain méritent l'enfer, car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon, où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch*; & cette gehenna figure le feu d'enfer.

Il dit ailleurs, (*d*) « Si quelqu'un ſert » d'achoppement aux faibles qui croient en » moi, il vaudrait mieux qu'on lui mît au cou » une meule aſinaire, & qu'on le jetât dans » la mer.

« Et ſi ta main te fait achoppement, coupe-» là; il eſt bon pour toi d'entrer manchot » dans la vie, plutôt que d'aller dans la gehenna » du feu inextinguible, où le ver ne meurt » point, & où le feu ne s'éteint point.

» Et ſi ton pied te fait achoppement, coupe » ton pied; il eſt bon d'entrer boiteux dans » la vie éternelle, plutôt que d'être jeté avec » tes deux pieds dans la gehenna inextinguible, » où le ver ne meurt point, & où le feu ne » s'éteint point.

» Et ſi ton œil te fait achoppement, arra-» che ton œil; il vaut mieux entrer borgne » dans le royaume de DIEU, que d'être jeté » avec tes deux yeux dans la gehenna du feu, » où le ver ne meurt point, & où le feu ne » s'éteint point.

» Car chacun ſera ſalé par le feu, & toute » victime ſera ſalée par le ſel.

(*d*) *Marc*, chap. IX, v. 42 & ſuivans.

» Le sel est bon ; que si le sel s'affadit, avec » quoi salerez-vous ?

» Vous avez dans vous le sel, conservez la » paix parmi vous. »

Il dit ailleurs sur le chemin de Jérusalem : (e) « Quand le père de famille sera entré & » aura fermé la porte, vous resterez dehors, » & vous heurterez, disant : Maître ouvrez-» nous ; & en répondant, il vous dira : *Nescio* » *vos*, d'où êtes-vous ? & alors vous com-» mencerez à dire : Nous avons mangé & bu » avec toi, & tu as enseigné dans nos carre-» fours ; & il vous répondra : *Nescio vos*, d'où » êtes-vous ? ouvriers d'iniquités ! & il y aura » pleurs & grincemens de dents, quand vous » verrez *Abraham*, *Isaac*, *Jacob* & tous les » prophètes, & que vous serez chassés dehors. »

Malgré les autres déclarations positives émanées du Sauveur du genre-humain, qui assurent la damnation éternelle de quiconque ne sera pas de notre Eglise, *Origène* & quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les sociniens les rejettent, mais ils sont hors du giron. Les luthériens & les calvinistes, quoiqu'égarés hors du giron, admettent un enfer sans fin.

Dès que les hommes vécurent en société, ils durent s'apercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des lois ; ils punissaient les crimes publics ; il fallut établir un frein pour les crimes secrets ; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs imaginèrent

(e) *Luc*, chap. XIII.

des punitions après la vie ; & de tous les peuples anciens que nous connaiſſons, les Juifs, comme nous l'avons déjà obſervé, furent les ſeuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il eſt ridicule de croire ou de feindre de croire, ſur quelques paſſages très-obſcurs, que l'enfer était admis par les anciennes lois des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur de ces lois ne dit pas un ſeul mot qui puiſſe avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On ſerait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque : Vous êtes un homme inconſéquent & ſans probité, comme ſans raiſon, très-indigne du nom de légiſlateur que vous vous arrogez. Quoi ! vous connaiſſez un dogme auſſi réprimant, auſſi néceſſaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expreſſément ? & tandis qu'il eſt admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laiſſer deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant qui ne ſavez pas que cette créance était univerſelle en Egypte, en Chaldée, en Perſe ; ou vous êtes un homme très-mal aviſé, ſi étant inſtruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baſe de votre religion.

Les auteurs des lois juives pourraient tout au plus répondre : Nous avouons que nous ſommes exceſſivement ignorans, que nous avons appris à écrire fort tard, que notre peuple était une horde ſauvage & barbare,

qui

qui de notre aveu erra près d'un demi-siècle dans des déserts impraticables, qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses, & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées; comment voulez-vous que nous puissions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un système tout spirituel?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier la *vie*; nous ne connûmes notre DIEU & ses ministres, ses anges, que comme des êtres corporels: la distinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philosophie très-fine. Demandez aux Hottentots & & aux Nègres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir? Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple, que DIEU punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatrième génération, soit par la lèpre, soit par des morts subites, soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On répliquerait à cette apologie: Vous avez inventé un système dont le ridicule saute aux yeux, car le malfaiteur qui se portait bien, & dont la famille prospérait, devait nécessairement se moquer de vous.

L'apologiste de la loi judaïque répondrait alors: Vous vous trompez; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni

dans ſon corps, ni dans celui de ſon fils, craignait pour ſon petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très-ſujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années : il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous feſions aiſément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengereſſe des fautes ſecrètes.

Il ſerait aiſé de répliquer à cette réponſe, & de dire : Votre excuſe ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la ſanté & leurs biens ; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne ſoit arrivé des malheurs, ſi ces malheurs ſont des châtimens de DIEU, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre juif pourrait répliquer encore ; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui ſont envoyés expreſſément de DIEU. Mais on ferait voir à ce raiſonneur combien il eſt ridicule de penſer que la fièvre & la grêle ſont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les phariſiens & les eſſéniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déjà paſſé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les chrétiens.

Pluſieurs pères de l'Egliſe ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraiſſait abſurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. *Virgile* a beau dire dans ſon ſixième chant de l'énéide :

Sedet æternumque ſedebit infelix Theſeus.

Il prétend en vain que *Théſée* eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, & que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que *Théſée* eſt un héros qui n'eſt point aſſis en enfer, & qu'il eſt dans les champs Elyſées.

Il n'y a pas long-temps qu'un théologien calviniſte nommé *Petit-Pierre*, prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grâce. Les autres miniſtres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La diſpute s'échauffa; on prétend que le roi leur ſouverain leur manda que puiſqu'ils voulaient être damnés ſans retour, il le trouvait très-bon, qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'égliſe de Neuchâtel dépoſèrent le pauvre *Petit-Pierre* qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui dit: Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éternel que vous; mais ſachez qu'il eſt bon que votre ſervante, votre tailleur, & ſur-tout votre procureur y croient.

J'ajouterai pour l'*illuſtration* de ce paſſage, une petite exhortation aux philoſophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai: Meſſieurs, nous ne paſſons pas notre vie avec *Cicéron*, *Atticus*, *Caton*, *Marc-Aurèle*, *Epictète*, le chancelier de *l'Hoſpital*, *La Motte-le-Vayer*, *Des-Ivetaux*, *René Deſcartes*, *Newton*, *Locke*, ni avec le reſpectable *Bayle*, qui était ſi au-deſſus de la fortune; ni avec le vertueux trop incrédule *Spinoſa*, qui n'ayant rien, rendit aux enfans du grand penſionnaire de *With* une penſion de trois cents florins que lui feſait le grand de *With*, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoiqu'il n'y eût rien à gagner en le mangeant. Tous ceux à qui nous

avons à faire ne ſont pas des *Des-Barreaux* qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne ſont pas des *Ninon l'Enclos* qui gardait les dépôts ſi religieuſement, tandis que les plus graves perſonnages les violaient. En un mot, Meſſieurs, tout le monde n'eſt pas philoſophe.

Nous avons à faire à force fripons qui ont peu réfléchi ; à une foule de petites gens, brutaux, ivrognes, voleurs. Prêchez-leur ſi vous voulez qu'il n'y a point d'enfer, & que l'ame eſt mortelle. Pour moi je leur crierai dans les oreilles qu'ils ſeront damnés s'ils me volent : J'imiterai ce curé de campagne qui ayant été outrageuſement volé par ſes ouailles, leur dit à ſon prône : Je ne ſais à quoi penſait JESUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous.

C'eſt un excellent livre pour les ſots que le *Pédagogue chrétien* compoſé par le révérend père d'*Outreman* de la compagnie de JESUS, & augmenté par révérend *Coulon* curé de Ville-Juif-les-Paris. Nous avons dieu merci cinquante & une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de ſens commun.

Frère *Outreman* affirme (page 1[illegible]., édition *in*-4°) qu'un miniſtre d'Etat de la reine *Eliſabeth*, nommé le *baron de Honſden*, qui n'a jamais exiſté, prédit au ſecrétaire d'Etat *Cécil* & à ſix autres conſeillers d'Etat qu'ils ſeraient damnés & lui auſſi ; ce qui arriva, & qui arrive à tout hérétique. Il eſt probable que *Cécil* & les autres conſeillers n'en crurent

point le baron de *Honſden ;* mais ſi ce prétendu baron s'était adreſſé à ſix bourgeois, ils auraient pu le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous ? celui de l'honneur, celui des lois, celui même de la Divinité qui veut ſans doute que l'on ſoit juſte, ſoit qu'il y ait un enfer, ſoit qu'il n'y en ait point.

ENFERS.

NOTRE confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la deſcente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'eſt un article de foi très-important; il eſt expreſſément ſpécifié dans le ſymbole dont nous avons déjà parlé. On demande d'où cet article de foi eſt tiré ; car il ne ſe trouve dans aucun de nos quatre évangiles; & le ſymbole intitulé *des apôtres* n'eſt, comme nous l'avons obſervé, que du temps des ſavans prêtres *Jérôme*, *Auguſtin* & *Rufin*.

On eſtime que cette deſcente aux enfers de notre Seigneur, eſt priſe originairement de l'évangile de *Nicodème*, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile le prince du Tartare & *Sathan*, après une longue converſation avec *Adam*, *Enoch*, *Elie* le Thesbite & *David*, *entendent une voix comme le tonnerre, & une voix comme une trompette. David dit au prince du Tartare : Maintenant très-vilain & très-ſale prince de l'enfer, ouvre tes portes, & que le roi de gloire entre, &c.; diſant ces mots au prince, le Seigneur de majeſté ſurvint en forme*

d'homme, & il éclaira les ténèbres éternelles, & il rompit les liens indissolubles ; & par une vertu invincible, il visita ceux qui étaient assis dans les profondes ténèbres des crimes, & dans l'ombre de la mort des péchés.

JESUS-CHRIST parut avec *St Michel*, il vainquit la mort ; il prit *Adam* par la main ; le bon larron le suivait portant sa croix. Tout cela se passa en enfer en présence de *Carinus* & de *Lenthius*, qui ressuscitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* & *Caïphe*, & au docteur *Gamaliel* alors maître de *St Paul.*

Cet évangile de *Nicodème* n'a depuis longtemps aucune autorité. Mais on trouve une confirmation de cette descente aux enfers dans la première épître de *St Pierre* à la fin du chapitre III *parce que le* CHRIST *est mort une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin de nous offrir à* DIEU, *mort à la vérité en chair, mais ressuscité en esprit par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison.*

Plusieurs pères ont eu des sentimens différens sur ce passage ; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était descendu aux enfers après sa mort. On fit sur cela une vaine difficulté. Il avait dit sur la croix au bon larron, vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection est aisément répondue en disant qu'il le mena d'abord en enfer, & ensuite en paradis.

Eusèbe de Césarée dit (*a*) que « JESUS quitta

(*a*) Évangile, chap. II.

» ſon corps ſans attendre que la mort le vînt » prendre ; qu'au contraire, il prit la mort » toute tremblante, qui embraſſait ſes pieds » & qui voulait s'enfuir ; qu'il l'arrêta, qu'il » briſa les portes des cachots où étaient en- » fermées les ames des ſaints ; qu'il les en » tira, les reſſuſcita, ſe reſſuſcita lui-même, » & les mena en triomphe dans cette Jéru- » ſalem céleſte, *laquelle deſcendait du ciel* » *toutes les nuits*, & fut vue par *St Juſtin.* »

On diſputa beaucoup pour ſavoir ſi tous ces reſſuſcités moururent de nouveau avant de monter au ciel. *St Thomas* aſſure dans ſa Somme (*b*) qu'ils remoururent. C'eſt le ſentiment du fin & judicieux *Calmet. Nous ſoutenons*, dit-il dans ſa diſſertation ſur cette grande queſtion, *que les ſaints qui reſſuſcitèrent après la mort du Sauveur, moururent de nouveau pour reſſuſciter un jour.*

Dieu avait permis auparavant que les profanes gentils imitaſſent par anticipation ces vérités ſacrées. La fable avait imaginé que les Dieux reſſuſcitèrent *Pélops* ; qu'*Orphée* tira *Euridice* des enfers, du moins pour un moment ; qu'*Hercule* en délivra *Alceſte* ; qu'*Eſculape* reſſuſcita *Hyppolyte*, &c. &c. Diſtinguons toujours la fable de la vérité, & ſoumettons notre eſprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à ſes faibles lumières.

(*b*) III. part. queſt. LIII.

ENTERREMENT.

En liſant par un aſſez grand haſard les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinzième canon défend d'enterrer perſonne dans les égliſes. Des gens ſavans m'aſſurent que pluſieurs autres conciles ont fait la même défenſe. De-là je conclus que dès ces premiers ſiècles quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charniers pour y pourrir d'une manière diſtinguée ; je puis me tromper ; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choiſi les lieux ſacrés où l'on adorait la Divinité pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens ſon père, ſa mère & ſes vieux parens, qu'on ſouffre avec bonté parmi nous, & pour leſquels on a rarement une paſſion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, & fort noble d'avoir une ſuite d'aïeux en chair & en os dans ſon cabinet. Il eſt dit même qu'on mettait ſouvent en gage chez l'uſurier, le corps de ſon père & de ſon grand-père. Il n'y a point à préſent de pays au monde où l'on trouvât un écu ſur un pareil effet ; mais comment ſe pouvait-il faire qu'on mît en gage la momie paternelle, & qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Mœris en la tranſportant dans la barque à *Caron*, après que quarante juges, qui ſe trouvaient à point nommé ſur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en perſonne honnête, & qu'elle

était digne de paſſer dans la barque moyennant un ſou qu'elle avait ſoin de porter dans ſa bouche ? Un mort ne peut guère à la fois faire une promenade ſur l'eau, & reſter dans le cabinet de ſon héritier ou chez un uſurier. Ce ſont là de ces petites contradictions de l'antiquité que le reſpect empêche d'examiner ſcrupuleuſement.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'aucun temple du monde ne fut ſouillé de cadavres ; on n'enterrait pas même dans les villes. Très-peu de familles eurent dans Rome le privilége de faire élever des mauſolées malgré la loi des douze tables qui en feſait une défenſe expreſſe.

Aujourd'hui quelques papes ont leurs mauſolées dans ſaint-Pierre ; mais ils n'empuantiſſent pas l'égliſe, parce qu'ils ſont très-bien embaumés, enfermés dans de belles caiſſes de plomb, & recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers leſquels un mort ne peut guère tranſpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reſte de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les égliſes ; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, & les vivans n'y marchent point ſur des morts.

Cette horreur n'eſt ſoufferte que dans des pays où l'aſſerviſſement aux plus indignes uſages laiſſe ſubſiſter un reſte de barbarie qui fait honte à l'humanité.

Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris ; vous y marchez ſur de vilaines pierres mal jointes, qui ne ſont point au niveau ; on les a levées mille fois pour jeter ſous elles des caiſſes de cadavres.

Paſſez par le charnier qu'on appelle *St Innocent ;* c'eſt un vaſte enclos conſacré à la peſte ; les pauvres qui meurent très-ſouvent de maladies contagieuſes, y ſont enterrés pêle-mêle ; les chiens y viennent quelquefois ronger les oſſemens ; une vapeur épaiſſe, cadavereuſe, infectée s'en exhale ; elle eſt peſtilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et preſque à côté de cette voirie eſt l'opéra, le palais royal, le louvre des rois.

On porte à une lieue de la ville les immondices des privés, & on entaſſe depuis douze cents ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu en 1764, l'édit du roi de 1775 contre ces abus, auſſi dangereux qu'infames, n'ont pu être exécutés, tant l'habitude & la ſottiſe ont de force contre la raiſon & contre les lois. En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait rougir Paris ; il ne ſe corrige point. Paris ſera encore long-temps un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée, & de la barbarie la plus dégoûtante. (1)

Verſailles vient de donner un exemple qu'on devrait ſuivre par-tout ; un petit cimetière d'une paroiſſe très-nombreuſe infectait l'égliſe & les maiſons voiſines. Un ſimple particulier a réclamé contre cette coutume abominable ; il a excité ſes concitoyens ; il a bravé les cris de la barbarie, on a préſenté requête au

(1) Depuis la mort de M. de *Voltaire*, le cimetière des Innocens a été fermé, mais il en ſubſiſte d'autres au milieu de Paris ; l'avarice des prêtres s'y joue également & des lois de l'État & de la vie des citoyens.

conſeil. Enfin, le bien public l'a emporté ſur l'uſage antique & pernicieux ; le cimetière a été transféré à un mille de diſtance.

ENTHOUSIASME.

Ce mot grec ſignifie *émotion d'entrailles*, *agitation intérieure* ; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les ſecouſſes qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le reſſerrement des inteſtins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces eſprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on eſt vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*enthouſiaſme*, de trouble des entrailles, aux contorſions de cette pythie qui ſur le trépied de Delphes recevait l'eſprit d'*Apollon* par un endroit qui ne ſemble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par enthouſiaſme ? que de nuances dans nos affections ! approbation, ſenſibilité, émotion, trouble, ſaiſiſſement, paſſion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par leſquels peut paſſer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre aſſiſte à une tragédie touchante ; il remarque ſeulement qu'elle eſt bien conduite. Un jeune homme à côté de lui eſt ému & ne remarque rien, une femme pleure, un autre jeune homme eſt ſi tranſporté, que pour ſon malheur il va faire auſſi une tragédie. Il a pris la maladie de l'enthouſiaſme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne

regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement comme un couvreur monte sur un toit. *César* pleurait en voyant la statue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. *Sapho* exprimait l'enthousiasme de cette passion; & s'il est vrai qu'elle lui coûta la vie, c'est que l'enthousiasme chez elle devint démence.

L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'enthousiasme; il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes. Un homme passionné qui parle avec action, a dans ses yeux, dans sa voix, dans ses gestes, un poison subtil qui est lancé comme un trait dans les gens de sa faction C'est par cette raison que la reine *Elisabeth* défendit qu'on prêchât de six mois en Angleterre sans une permission signée de sa main, pour conserver la paix dans son royaume.

St Ignace ayant la tête un peu échauffée lit la vie des pères du désert, après avoir lu des romans. Le voilà saisi d'un double enthousiasme, il devient chevalier de la vierge *Marie*, il fait la veille des armes, il veut se battre pour sa dame, il a des visions; la vierge lui apparaît & lui recommande son fils; elle lui dit que sa société ne doit porter d'autre nom que celui de JESUS.

Ignace communique son enthousiasme à un autre espagnol nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes dont il n'entend point la langue, de-là au Japon, sans qu'il puisse parler japonais; n'importe, son enthousiasme passe dans l'imagination de quelques jeunes jésuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci

après la mort de *Xavier* ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apôtres, & qu'il n'ait reſſuſcité ſept ou huit morts pour le moins. Enfin, l'enthouſiaſme devient ſi épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*. Cette chrétienté finit par une guerre civile & par cent mille hommes égorgés; l'enthouſiaſme alors eſt parvenu à ſon dernier degré qui eſt le fanatiſme; & ce fanatiſme eſt devenu rage.

Le jeune faquir qui voit le bout de ſon nez en feſant ſes prières, s'échauffe par degrés juſqu'à croire que s'il ſe charge de chaînes peſant cinquante livres, l'Etre ſuprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de *Brama*, & il ne manque pas de le voir en ſonge. Quelquefois même dans cet état où l'on n'eſt ni endormi ni éveillé, des étincelles ſortent de ſes yeux, il voit *Brama* reſplendiſſant de lumière, il a des extaſes, & cette maladie devient ſouvent incurable.

La choſe la plus rare eſt de joindre la raiſon avec l'enthouſiaſme; la raiſon conſiſte à voir toujours les choſes comme elles ſont. Celui qui dans l'ivreſſe voit les objets doubles eſt alors privé de la raiſon.

L'enthouſiaſme eſt préciſément comme le vin; il peut exciter tant de tumulte dans les vaiſſeaux ſanguins, & de ſi violentes vibrations dans les nerfs, que la raiſon en eſt tout-à-fait détruite. Il peut ne cauſer que de légères ſecouſſes qui ne faſſent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'eſt ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, & ſur-tout

dans la poëſie ſublime. L'enthouſiaſme raiſonnable eſt le partage des grands poëtes.

Cette enthouſiaſme raiſonnable eſt la perfection de leur art, c'eſt ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inſpirés des Dieux, & c'eſt ce qu'on n'a jamais dit des autres artiſtes.

Comment le raiſonnement peut-il gouverner l'enthouſiaſme? c'eſt qu'un poëte deſſine d'abord l'ordonnance de ſon tableau; la raiſon alors tient le crayon. Mais veut-il animer ſes perſonnages & leur donner le caractère des paſſions? alors l'imagination s'échauffe, l'enthouſiaſme agit: c'eſt un courſier qui s'emporte dans ſa carrière. Mais la carrière eſt régulièrement tracée.

L'enthouſiaſme eſt admis dans tous les genres de poéſie où il entre du ſentiment: quelquefois même il ſe fait place juſque dans l'églogue, témoins ces vers de la dixième églogue de *Virgile*.

Jam mihi per rupes videor Lucoſque ſonantes
Ire: libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula: tanquam hæc ſint noſtri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.

Le ſtyle des épîtres, des ſatires réprouve l'enthouſiaſme; auſſi n'en trouve-t-on point dans les ouvrages de *Boileau* & de *Pope*.

Nos odes, dit-on, ſont de véritables champs d'enthouſiaſme; mais comme elles ne ſe chantent point parmi nous, elles ſont ſouvent moins des odes que des ſtances, ornées de réflexions ingénieuſes. Jetez les yeux ſur la plupart des

ſtances de la belle ode à la Fortune de *Jean-Baptiſte Rouſſeau*.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un roi reſpectable ;
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels ;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Ce couplet eſt une courte diſſertation ſur le mérite perſonnel d'*Alexandre* & de *Socrate* ; c'eſt un ſentiment particulier, un paradoxe. Il n'eſt point vrai qu'*Alexandre* ſera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grèce, qui ſubjugua l'Aſie, qui pleura *Darius*, qui punit ſes meurtriers, qui reſpecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux *Abdolonime*, qui rétablit *Porus*, qui bâtit tant de villes en ſi peu de temps, ne ſera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire,
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Émile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Voilà encore une réflexion philoſophique ſans aucun enthouſiaſme. Et de plus, il eſt

très-faux que les fautes de *Varron* aient fait tous les ſuccès d'*Annibal ;* la ruine de Sagonte, la priſe de Turin, la défaite de *Scipion* père de l'Africain, les avantages remportés ſur *Sempronius*, la victoire de Trébie, la victoire de Trazimène, & tant de ſavantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où *Varron* fut vaincu, dit-on, par ſa faute. Des faits ſi défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une hiſtoire ?

De toutes les odes modernes, celle où il règne le plus grand enthouſiaſme, qui ne s'affaiblit jamais ; & qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, eſt le *Timothée*, ou la fête d'*Alexandre* par *Dryden :* elle eſt encore regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont *Pope* n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée ; & ſi on avait eu un muſicien digne du poëte, ce ſerait le chef-d'œuvre de la poéſie lyrique.

Ce qui eſt toujours fort à craindre dans l'enthouſiaſme, c'eſt de ſe livrer à l'ampoulé, au giganteſque, au galimatias. En voici un grand exemple dans l'ode ſur la naiſſance d'un prince du ſang royal.

Où ſuis-je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantés ?
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclore ;
L'univers ſe reforme encore
Dans les abymes du chaos ;

Et pour réparer ſes ruines,
Je vois des demeures divines
Deſcendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occaſion pour dire qu'il y a peu d'enthouſiaſme dans l'ode ſur la priſe de Namur.

Le haſard m'a fait tomber entre les mains une critique très-injuſte du poëme des ſaiſons de M. de *Saint-Lambert*, & de la traduction des géorgiques de *Virgile* par M. *Delille*. L'auteur acharné à décrier tout ce qui eſt louable dans les auteurs vivans, & à louer ce qui eſt condamnable dans les morts? veut faire admirer cette ſtrophe :

Je vois monter nos cohortes
La flamme & le fer en main,
Et ſur les monceaux de piques,
Des corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'aperçoit pas que les termes de *piques* & de *briques* font un effet très-déſagréable; que ce n'eſt point un grand effort de monter ſur des *briques*; que l'image de *briques* eſt très-faible après celle des *morts*; qu'on ne monte point ſur des monceaux de *piques*, & que jamais on n'a entaſſé de *piques* pour aller à l'aſſaut; qu'on ne s'ouvre point un large chemin ſur des *rocs*; qu'il fallait dire : *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers, au milieu des armes briſées, & ſur des morts entaſſés*; alors il y aurait eu

de la gradation, de la vérité, & une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par ſon mauvais goût & par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs ſubalternes. Il faut, pour s'ériger en critique, être un *Quintilien*, un *Rollin*; il ne faut pas avoir l'inſolence de dire, cela eſt bon, ceci eſt mauvais, ſans en apporter des preuves convaincantes. Ce ne ſerait plus reſſembler à *Rollin* dans ſon Traité des Études, ce ſerait reſſembler à *Fréron*, & être par conſéquent très-mépriſable.

ENVIE.

On connaît aſſez tout ce que l'antiquité a dit de cette paſſion honteuſe, & ce que les modernes ont répété. *Héſiode* eſt le premier auteur claſſique qui en ait parlé.

« Le potier porte envie au potier, l'artiſan » à l'artiſan, le pauvre même au pauvre, le » muſicien au muſicien, (ou ſi l'on veut donner » un autre ſens au mot *Aoidos*) le poëte au » poëte. »

Long-temps avant *Héſiode*, *Job* avait dit: *l'envie tue les petits.*

Je crois que *Mandeville*, auteur de la fable des abeilles, eſt le premier qui ait voulu prouver que l'envie eſt une fort bonne choſe, une paſſion très-utile. Sa première raiſon eſt que l'envie eſt auſſi naturelle à l'homme que la faim & la ſoif; qu'on la découvre dans tous les enfans, ainſi que dans les chevaux & dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans ſe haïſſent,

careſſez l'un plus que l'autre ; le ſecret eſt infaillible.

Il prétend que la première choſe que font deux jeunes femmes qui ſe rencontrent eſt de ſe chercher des ridicules, & la ſeconde de ſe dire des flatteries.

Il croit que ſans l'envie les arts ſeroient médiocrement cultivés, & que *Raphaël* n'aurait pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de *Michel-Ange*.

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie ; peut-être auſſi l'émulation n'eſt-elle qu'une envie qui ſe tient dans les bornes de la décence.

Michel-Ange pouvait dire à *Raphaël* : Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encore mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié, vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape, vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes & des boiteux en paradis, & de ſucculens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer, dans mon tableau du jugement dernier. Allez, votre envie eſt très-louable, vous êtes un brave envieux, ſoyons bons amis.

Mais ſi l'envieux eſt un miſérable ſans talens, jaloux du mérite, comme les gueux le ſont des riches ; ſi preſſé par l'indigence comme par la turpitude de ſon caractère, il vous fait des *nouvelles du Parnaſſe*, des *lettres de madame la comteſſe*, des *années littéraires*, cet animal étale une envie qui n'eſt bonne à rien, & dont *Mandeville* ne pourra jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient

que l'œil de l'envieux enſorcelait les gens qui le regardaient. Ce ſont plutôt les envieux qui ſont enſorcelés.

Deſcartes dit : Que *l'envie pouſſe la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie*, & *la bile noire qui vient de la rate, laquelle ſe répand du cœur par les artères*, &c. Mais comme nulle eſpèce de bile ne ſe forme dans la rate, *Deſcartes*, en parlant ainſi, ſemblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à ſa phyſique.

Un certain *Voet* ou *Voetius*, poliſſon en théologie, qui accuſa *Deſcartes* d'athéiſme, était très-malade de la bile noire ; mais il ſavait encore moins que *Deſcartes* comment ſa déteſtable bile ſe répandait dans ſon ſang.

Madame *Pernelle* a raiſon :

Les envieux mourront ; mais non jamais l'envie.

Mais c'eſt un bon proverbe, qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Feſons donc envie autant que nous pourrons.

ÉPIGRAMME.

Ce mot veut dire proprement *inſcription* ; ainſi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque ſont pour la plupart fines & gracieuſes ; elles n'ont rien des images groſſières que *Catulle* & *Martial* ont prodiguées, & que *Marot* & d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une brièveté dont on a ſouvent reproché à la langue françaiſe d'être privée. L'auteur eſt inconnu.

Sur les ſacrifices à Hercule.

Un peu de miel, un peu de lait
Rendent Mercure favorable ;
Hercule eſt bien plus cher, il eſt bien moins traitable ;
Sans deux agneaux par jour il n'eſt point ſatisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu ſera propice.
Qu'il ſoit béni ! mais entre nous
C'eſt un peu trop en ſacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups !

Sur Laïs qui remit ſon miroir dans le temple de Vénus.

Je le donne à Vénus puiſqu'elle eſt toujours belle ;
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne ſaurais me voir dans ce miroir fidelle.
Ni telle que j'étais, ni telle que je ſuis.

Sur une ſtatue de Vénus.

Oui, je me montrai toute nue
Au Dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, & je rougis ;
Mais Praxitèle, où m'a-t'il vue ?

Sur une ſtatue de Niobé.

Le fatal courroux des Dieux
Changea cette femme en pierre ;
Ce ſculpteur a fait bien mieux,
Il a fait tout le contraire.

Sur des fleurs à une fille grecque, qui paſſait pour être fière.

Je ſais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas,
Ne vous énorgueilliſſez pas,
Le temps vous fanera comme elles.

Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.

Epigramme imitée depuis par Martial.

Léandre conduit par l'amour
En nageant, diſait aux orages:
Laiſſez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

A travers la faibleſſe de la traduction, il eſt aiſé d'entrevoir la délicateſſe & les grâces piquantes de ces épigrammes. Qu'elles ſont différentes des groſſières images trop ſouvent peintes dans *Catulle* & dans *Martial!*

At nunc pro cervo mentula ſuppoſita eſt. . . .
Uxor te cunnos neſcis habere duos.

Marot en a fait quelques-unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne ſuis ce que j'ai été
Et ne le ſaurai jamais être,
Mon beau printemps & mon été

Ont fait le ſaut par la fenêtre.
Amour tu as été mon maître,
Je t'ai ſervi ſur tous les Dieux.
Oh ! ſi je pouvais deux fois naître,
Comme je te ſervirais mieux !

Sans le printemps & l'été qui font *le ſaut par la fenêtre*, cette épigramme ſerait digne de *Callimaque*.

Je n'oſerais en dire autant de ce rondeau que tant de gens de lettres ont ſi ſouvent répété.

Au bon vieux temps un train d'amour régnait
Qui ſans grand art & dons ſe démenait,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'était donner toute la terre ronde,
Car ſeulement au cœur on ſe prenait ;
Et ſi par cas à jouir on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait ?
Vingt ans, trente ans ; cela durait un monde
Au bon vieux temps.
Or, eſt paſſé ce qu'amour ordonnait, (*a*)
Rien que pleurs feints, rien que changes on voit,
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on le mène ainſi qu'on le menait
Au bon vieux temps.

(*a*) Il eſt évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *démenoit*, *ordonnoit*, & non pas *ordonnait*, *démenais*, *prenait*, puiſque ces terminaiſons rimaient avec *voit*. Il eſt évident encore qu'on ſe permettait les *bâillement*, les *hiatus*,

Je dirais d'abord que peut être ces rondeaux dont le mérite eſt de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme, ſont une invention gothique & puérile, & que les Grecs & les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuſes par ces niaiſeries difficiles.

Enſuite je demanderais ce que c'eſt qu'*un train d'amour qui règne*, un *train qui ſe démène ſans dons*. Je pourrais demander ſi *venir à jouir par cas*, ſont des expreſſions délicates & agréables; ſi *s'entretenir & ſe fonder à aimer* ne tiennent pas un peu de la barbarie du temps, que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ſes petites poéſies.

Je penſerais que *refondre l'amour* eſt une image bien peu convenable, que ſi on le refond on ne le mène pas; & je dirais enfin que les femmes pouvaient repliquer à *Marot*: Que ne le refonds-tu toi-même? quel gré te ſaura-t-on d'un amour tendre & conſtant, quand il n'y aura point d'autre amour?

Le mérite de ce petit ouvrage ſemble conſiſter dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes dans preſque tous les ouvrages de la cour de *François I!*

Ton vieux couteau, Pierre Martel, rouillé
Semble ton *nez* ja retrait & mouillé,
Et le fourreau tant laid où tu l'enguaines.
C'eſt que toujours as aimé vieilles guaines.
Et la ficelle à quoi il eſt lié
C'eſt qu'attaché ſeras & marié,
Quant au manche de corne connaît-on

Que

Que tu fus connu comme un mouton.
Voilà le sens, voilà la prophétie
De ton couteau dont je te remercie.

Est-ce un courtisan qui est l'auteur d'une telle épigramme? est-ce un matelot ivre dans un cabaret? *Marot* malheureusement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que sur des débauches de moines, & sur des obscénités, sont méprisées des honnêtes gens. Elles ne sont goûtées que par une jeunesse effrénée à qui le sujet plaît beaucoup plus que le style. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place; alors ce qui vous amusait paraîtra dans toute sa laideur.

ÉPIPHANIE.

La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.

On ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois, ou trois mages, qui vinrent d'Orient conduits par une étoile. C'est apparemment cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Epiphanie*.

On demande d'où venaient ces trois rois? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre

par-tout la fête des rois, & nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois, & non pas le gâteau des mages. On crie : *Le roi boit*, & non pas *le mage boit*.

D'ailleurs, comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or, d'encens & de myrrhe, il fallait bien qu'ils fussent de très-grands seigneurs. Les mages de ce temps-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du temps du faux *Smerdis*.

Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. *St Ambroise* & *St Césaire* d'Arles tiennent pour les rois. Et on cite en preuve ces passages du psaume LXXI : *Les rois de Tarsis & des îles lui offriront des présens. Les rois d'Arabie & de Saba lui apporteront des dons.* Les uns ont appelé ces trois rois *Magalat*, *Galgalat*, *Saraïm*; les autres *Athos*, *Satos*, *Paratoras*. Les catholiques les connaissent sous le nom de *Gaspard*, *Melchior* & *Balthazar*. L'évêque *Osorius* rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut, qui entreprit ce voyage avec deux mages; & que ce roi de retour dans son pays, bâtit une chapelle à la Ste Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joseph* & à *Marie ?* Plusieurs commentateurs assurent qu'ils firent les plus riches présens. Ils se fondent sur l'Evangile de l'enfance, dans lequel il est dit que *Joseph* & *Marie* furent volés en Egypte par *Titus* & *Dumachus*. Or, disent-ils, on ne les aurait pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis; l'un fut le bon

larron, & l'autre le mauvais larron. Mais l'Evangile de *Nicodème* leur donne d'autres noms ; il les appelle *Démas* & *Geſtas*.

Le même Evangile de l'enfance dit que ce furent des mages, & non pas des rois qui vinrent à Bethléem ; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant ceſſé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile aſſure que cette viſite des trois mages avait été prédite par *Zoradaſt* qui eſt le même que nous appelons *Zoroaſtre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que préſentèrent les trois rois, ou les trois mages. Il prétend que la ſomme devait être très-forte, & que trois rois ne pouvaient faire un préſent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas*, qui ſervant de maître-d'hôtel devint un fripon, & vola tout le tréſor.

Toutes ces puérilités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Epiphanie, qui fut d'abord inſtituée par l'Egliſe grecque, comme le nom le porte, & enſuite célébrée par l'Egliſe latine.

ÉPOPÉE.

Poëme épique.

PUISQUE *épos* ſignifiait *diſcours* chez les Grecs, un poëme épique était donc un diſcours ; & il était en vers, parce que ce n'é-

fait pas encore la coutume de raconter en proſe. Cela paraît bizarre, & n'en eſt pas moins vrai. Un *Phérécide* paſſe pour le premier grec qui ſe ſoit ſervi tout uniment de la proſe pour faire une hiſtoire moitié vraie, (*a*) moitié fauſſe, comme elles l'ont été preſque toutes dans l'antiquité.

Orphée, *Linus*, *Tamiris*, *Muſée*, prédéceſſeurs d'*Homère* n'écrivirent qu'en vers. *Héſiode* qui était certainement contemporain d'*Homère*, ne donne qu'en vers ſa théogonie & ſon poëme des travaux & des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poéſie, une maxime reſſerrée dans un vers ſe gravait ſi aiſément dans la mémoire, que les lois, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

D'Héſiode.

Il fit uſage des fables qui depuis long-temps étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière ſuccinte dont il parle de *Prométhée* & d'*Epimetée*, qu'il ſuppoſe ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, & qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologiſtes ont fait conſiſter la félicité de l'homme, eſt un attentat contre les ordres de l'Etre ſuprême.

Tâchons de préſenter ici au lecteur une imitation de ſa fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque choſe aux premiers vers,

(*a*) Moitié vraie, c'eſt beaucoup.

& en nous conformant aux idées reçues depuis *Héſiode ;* car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux.
Il prit le feu ſacré, qui n'appartient qu'aux Dieux.
Il en fit part à l'homme ; & la race mortelle
De l'eſprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide ! s'écria Jupiter irrité,
Ils ſeront tous punis de ta témérité ;
Il appela Vulcain ; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
Il orna mollement ſes membres délicats ;
Les amours, les déſirs forment ſes premiers pas.
Les trois Grâces & Flore arrangent ſa coiffure,
Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de perſuader ;
La ſuperbe Junon celui de commander.
Du dangereux Mercure elle apprit à ſéduire,
A trahir ſes amans, à cabaler, à nuire :
Et par ſon écolière il ſe vit ſurpaſſé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laiſſé ;
De Dieu ſur les humains tel fut l'arrêt ſuprême :
Voilà votre ſupplice, & j'ordonne qu'on l'aime. (*a*)
Il envoie à Pandore un écrin précieux ;
Sa forme & ſon éclat éblouiſſent les yeux ;
Quels biens doit renfermer cette boîte ſi belle !
De la bonté des Dieux c'eſt un gage fidelle ;
C'eſt-là qu'eſt renfermé le ſort du genre-humain.
Nous ſerons tous des dieux.... elle l'ouvre ; & ſoudain

(*a*) On a placé ici ces vers d'*Héſiode*, qui ſont ans le texte, avant la création de *Pandore*.

Tous les fléaux enſemble inondent la nature.
Hélas ! avant ce temps dans une vie obſcure,
Les mortels moins inſtruits étaient moins malheureux,
Le vice & la douleur n'oſaient approcher d'eux ;
La pauvreté, les ſoins, la peur, la maladie
Ne précipitaient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étaient purs, & tous les jours ſereins, &c.

Si *Héſiode* avait toujours écrit ainſi, qu'il ſerait ſupérieur à *Homère !*

Enſuite *Héſiode* décrit les quatre âges fameux, dont il eſt le premier qui ait parlé (du moins parmi les anciens auteurs qui nous reſtent). Le premier âge eſt celui qui précéda *Pandore*, temps auquel les hommes vivaient avec les dieux. L'âge de fer eſt celui du ſiége de Thèbes & de Troye. *Je ſuis*, dit-il, *dans le cinquième, & je voudrais n'être pas né.* Que d'hommes accablés par l'envie, par le fanatiſme & par la tyrannie en ont dit autant depuis *Héſiode !*

C'eſt dans ce poëme des travaux & des jours qu'on trouve des proverbes qui ſe ſont perpétués, comme, *le potier eſt jaloux du potier*; & il ajoute : *le muſicien du muſicien, & le pauvre même du pauvre.* C'eſt-là qu'eſt l'original de cette fable du roſſignol tombé dans les ſerres du vautour. Le roſſignol chanta en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. *Héſiode* ne conclut pas *que ventre affamé n'a point d'oreilles*; mais que les tyrans ne ſont point fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophons* & des *Catons*.

Les hommes ignorent le prix de la ſociété; ils ne ſavent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'eſt pernicieuſe qu'aux petits.

L'équité ſeule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuſte ſuffit pour ruiner ſa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare ſouvent la ſienne.

Le chemin du crime eſt court & aiſé. Celui de la vertu eſt long & difficile; mais près du but il eſt délicieux.

DIEU a poſé le travail pour ſentinelle de la vertu.

Enfin, ſes préceptes ſur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile*. Il y a auſſi de très-beaux morceaux dans ſa *Théogonie*. L'*Amour* qui débrouille le chaos, *Vénus* qui née ſur la mer des parties génitales d'un Dieu, nourrie ſur la terre, toujours ſuivie de l'Amour, unit le ciel, la mer & la terre enſemble, ſont des emblèmes admirables.

Pourquoi donc *Héſiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère*? Il me ſemble qu'à mérite égal *Homère* dût être préféré par les Grecs; il chantait leurs exploits & leurs victoires ſur les Aſiatiques leurs éternels ennemis. Il célébrait toutes les maiſons qui régnaient de ſon temps dans l'Achaïe & dans le Péloponèſe; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe contre la plus floriſſante nation qui fût encore connue dans l'Aſie. Son poëme fut preſque le ſeul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne ſe crût honorée de trouver

ſon nom dans ces archives de la valeur. On aſſure même que long-temps après lui, quelques différends entre des villes grecques au ſujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'*Homère*. Il devint après ſa mort le juge des villes dans leſquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant ſa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des poëtes long-temps avant d'avoir des géographes.

Il eſt étonnant que les Grecs ſe feſant tant d'honneur des poëmes épiques, qui avaient immortaliſé les combats de leurs ancêtres, ne trouvaſſent perſonne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopiles, de Platée, de Salamine. Les héros de ce temps-là valaient bien *Agamemnon*, *Achille* & les *Ajax*.

Tirtée, capitaine, poëte & muſicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Pruſſe, fit la guerre, & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Meſſéniens par ſes vers, & remporta la victoire. Mais ſes ouvrages ſont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poëme épique dans le ſiècle de *Périclès*; les grands talens ſe tournèrent vers la tragédie; ainſi *Homère* reſta ſeul, & ſa gloire augmenta de jour en jour. Venons à ſon *Iliade*.

De l'Iliade.

Ce qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie grecque établie à Smyrne, c'eſt cette foule de métaphores & de peintures dans le ſtyle oriental. La terre qui retentit ſous les pieds dans la marche de l'ar-

mée comme les foudres de *Jupiter* ſur les monts qui couvrent le géant *Typhée* ; un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes ; *Mars* & *Minerve* ſuivis de la Terreur, de la Fuite, & de l'inſatiable Diſcorde ſœur & compagne de l'Homicide dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui en foulant la terre porte dans le ciel ſa tête orgueilleuſe. Toute l'*Iliade* eſt pleine de ces images ; & c'eſt ce qui feſait dire au ſculpteur *Bouchardon* : Lorſque j'ai lu *Homère*, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme qui n'eſt point du tout intéreſſant pour nous, était donc très-précieux pour tous les Grecs.

Ses dieux ſont ridicules aux yeux de la raiſon, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé ; & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des dieux qui ſe diſent des injures, qui ſe battent entr'eux, qui ſe battent contre des hommes, qui ſont bleſſés, & dont le ſang coule ; mais c'était là l'ancienne théologie de la Grèce, & de preſque tous les peuples aſiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait ſa divinité particulière qui la conduiſait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on ſuppoſait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des brachmanes, de temps immémorial. La guerre des Titans enfans du ciel & de la terre contre les dieux maîtres de l'Olympe, était le premier myſtère de la religion grecque. *Typhon* chez

les Egyptiens avait combattu contre *Oshirt*, que nous nommons *Ofiris*, & l'avait taillé en pièces.

Madame *Dacier*, dans ſa préface de l'*Iliade*, remarque très-ſenſément après *Euſtache* évêque de Theſſalonique, & *Huet* évêque d'Avranches, que chaque nation voiſine des Hébreux avait ſon dieu des armées. En effet *Jephté* ne dit-il pas aux Ammonites : (*b*) *Vous poſſédez juſtement ce que votre dieu Chamos vous a donné, ſouffrez donc que nous ayons ce que notre* DIEU *nous donne.*

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes, (*c*) mais repouſſé dans les vallées ?

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'eſt encore une idée reçue ; *Jacob* lutte une nuit entière contre un ange de DIEU. Si *Jupiter* envoie un ſonge trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoie un eſprit trompeur au roi *Achab*. Ces emblèmes étaient fréquens, & n'étonnaient perſonne. *Homère* a donc peint ſon ſiècle ; il ne pouvait pas peindre les ſiècles ſuivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entrepriſe dans *la Motte* de dégrader *Homère*, & de le traduire ; mais il fut encore plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au lieu d'échauffer ſon génie en tâchant de copier les ſublimes peintures d'*Homère*, il voulut lui donner de l'eſprit ; c'eſt la manie de la plupart des Français ; une eſpèce de pointe qu'ils ap-

(*b*) Chap. II, v. 24.

(*c*) Juges, chap. I, v. 29.

pellent un *trait*, une petite antithèse, un léger contraste de mots leur suffit. C'est un défaut dans lequel *Racine* & *Boileau* ne sont presque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même se sont laissés séduire par ces puérilités qui desséchent & qui énervent tout genre d'éloquence! En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phénix au livre neuvième, pour apaiser la colère d'*Achille*, lui parle à-peu-près ainsi:

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du souverain des Dieux sont les filles sacrées;
Humbles, le front baissé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triste & craintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine & tremblante
Suivre de loin l'Injure impie & menaçante,
L'Injure au front superbe, au regard sans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grâce.... & lorsqu'on les refuse
C'est au trône de Dieu que leur voix vous accuse;
On les entend crier en lui tendant les bras:
Punissez le cruel qui ne pardonne pas;
Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure,
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
Jupiter les exauce, & son juste courroux
S'appesantit bientôt sur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais assez exacte; & malgré la gêne de la rime & la sécheresse de la langue, on aperçoit quelques traits de cette

grande & touchante image ſi fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère ?* il mutile en deux vers d'antithèſes toute cette peinture.

On offenſe les Dieux ; mais par des ſacrifices,
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Ce n'eſt plus qu'une ſentence triviale & froide. Il y a ſans doute des longueurs dans le diſcours de *Phénix* ; mais ce n'était pas la peinture des Prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue ; tous les hommes de goût en conviennent ; il n'y a qu'un commentateur qui puiſſe être aſſez aveugle pour ne les pas voir. *Pope* lui-même traducteur du poëte grec, dit que « c'eſt une » vaſte campagne, mais brute, où l'on ren- » contre des beautés naturelles de toute eſ- » pèce qui ne ſe préſentent pas auſſi régulière- » ment que dans un jardin régulier ; que c'eſt » une abondante pépinière qui contient les » ſemences de tous les fruits ; un grand arbre » qui pouſſe des branches ſuperflues qu'il faut » couper. »

Madame *Dacier* prend le parti de la vaſte campagne, de la pépinière & de l'arbre ; & veut qu'on ne coupe rien. C'était ſans doute une femme au-deſſus de ſon ſexe, & qui a rendu de grands ſervices aux lettres, ainſi que ſon mari ; mais quand elle ſe fit homme, elle ſe fit commentateur ; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort

avec M. de *la Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de collége ; & *la Motte* répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'esprit. Il traduisit très-mal l'Iliade ; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'*Odyssée* ; nous en dirons quelque chose quand nous serons à l'*Arioste*.

De Virgile.

Il me semble que le second livre de l'Enéide, le quatrième & le sixième, sont autant au-dessus de tous les poëtes grecs & de tous les latins sans exception, que les statues de *Girardon* sont supérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a souvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, & que même il lui est inférieur dans ses imitations ; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'est là qu'il est lui-même, c'est là qu'il est touchant & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible, mais fatiguant des combats. *Horace* avait dit de lui avant qu'il eût entrepris l'Enéide :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure camœnæ.

Facetum ne signifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne sais si on ne retrouve pas un peu de cette molesse heureuse & attendrissante dans la passion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ses églogues.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!

Certainement le chant de la descente aux enfers ne serait pas déparé par ces vers de la quatrième églogue.

Ille Deum vitam accipiet, divisque videbit
Permistos heroas, & ipse videbitur illis...
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits simples, élégans, attendrissans dans les trois beaux chants de l'Enéide.

Tout le quatrième chant est rempli de vers touchans qui font verser des larmes à ceux qui ont de l'oreille & du sentiment.

Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantùm
Posse nefas, tacitusque meâ decedere terrâ!
Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido...
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.

Il faudrait transcrire presque tout ce chant si on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le sombre tableau des enfers, que de vers encore respirent cette molleſse touchante & noble à la fois!

Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella...
Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olympo:
Projice tela manu, sanguis meus.

Enfin, on sait combien de larmes fit verser

à l'empereur *Auguſte*, à *Livie*, à tout le palais ce ſeul demi-vers.

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poëte eſt, à ce qu'il me ſemble, celui qui remue l'ame & qui l'attendrit ; les autres ſont de beaux parleurs. Je ſuis loin de propoſer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis, dit Montagne, non comme bon, mais comme mien.*

De Lucain.

Si vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas ; mais où la trouveriez-vous ? Si vous eſpérez ſentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond eſt rendu très-ſec, & dont les expreſſions ſont ampoulées ; mais ſi vous voulez des idées fortes, des diſcours d'un courage philoſophique & ſublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le diſcours de *Labienus* à *Caton* aux portes du temple de Jupiter-Ammon, ſi ce n'eſt la réponſe de *Caton* même.

Hæremus cuncti ſuperis ; temploque tacente
Nil facimus non ſponte Dei.
. . . . *Steriles num legit arenas*
Ut caderet paucis ; merſit ne hoc pulvere verum ?
Eſſne Dei ſedes niſi terra & pontus & aer,
Et cœlum & virtus ? Superos quid quærimus ultra ?
Jupiter eſt quodcumque vides quocumque moveris ;

Mettez enſemble tout ce que les anciens poëtes ont dit des dieux, ce ſont des diſcours d'enfans en comparaiſon de ce morceau de *Lucain*. Mais dans un vaſte tableau où l'on voit cent perſonnages, il ne ſuffit pas qu'il y en ait un ou deux ſupérieurement deſſinés.

Du Taſſe.

Boileau a dénigré le clinquant du *Taſſe*; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par *Homère*. *Boileau* le ſavait, le ſentait, & il n'en parle pas. Il faut être juſte.

On renvoie le lecteur à ce qu'on a dit du *Taſſe*, dans l'*Eſſai ſur la poéſie épique*. (*) Mais il faut dire ici qu'on ſait par cœur ſes vers en Italie. Si à Veniſe, dans une barque, quelqu'un récite une ſtance de la *Jéruſalem délivrée*, la barque voiſine lui répond par la ſtance ſuivante.

Si *Boileau* eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à répliquer.

On connaît aſſez le *Taſſe*; je ne répéterai ici ni les éloges ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'*Arioſte*.

De l'Arioſte.

L'ODYSSÉE d'*Homère* ſemble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando*

(*) Volume de la Henriade.

amoroſo,

amoroſo, & de l'*Orlando furioſo*; & ce qui n'arrive pas toujours, le dernier de ces poëmes a été ſans contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulyſſe* changés en pourceaux, les vents enfermés dans une peau de chèvre, des muſiciennes qui ont des queues de poiſſon, & qui mangent ceux qui approchent d'elles, *Ulyſſe* qui ſuit tout nu le chariot d'une belle princeſſe qui venait de faire la grande leſſive; *Ulyſſe* déguiſé en gueux qui demande l'aumône, & qui enſuite tue tous les amans de ſa vieille femme, aidé ſeulement de ſon fils & de deux valets, ſont des imaginations qui ont donné naiſſance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioſte* eſt ſi plein & ſi varié, ſi fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'eſt arrivé plus d'une fois après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre déſir que d'en recommencer la lecture. Quel eſt donc le charme de la poéſie naturelle? Je n'ai jamais pu lire un ſeul chant de ce poëme dans nos traductions en proſe.

Ce qui m'a ſur-tout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'eſt que l'auteur toujours au-deſſus de ſa matière, la traite en badinant. Il dit les choſes les plus ſublimes ſans effort; & il les finit ſouvent par un trait de plaiſanterie qui n'eſt ni déplacé ni recherché. C'eſt à la fois l'Iliade, l'Odyſſée & dom Quichotte; car ſon principal chevalier errant devient fou comme le héros eſpagnol, & eſt infiniment plus plaiſant. Il y a bien plus, on s'intéreſſe à *Roland*, & perſonne ne s'intéreſſe à dom

Quichotte, qui n'eſt repréſenté dans *Cervantes* que comme un inſenſé à qui on fait continuellement des malices.

Le fond du poëme qui raſſemble tant de choſes, eſt préciſément celui de notre roman de *Caſſandre*, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, & qui a perdu cette vogue abſolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando furioſo* il n'a aucune de ſes beautés; & quand il les aurait en proſe françaiſe, cinq ou ſix ſtances de l'*Arioſte* les éclipſeraient toutes. Ce fond du poëme eſt que la plupart des héros & des princeſſes qui n'ont pas péri pendant la guerre, ſe retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les perſonnages du roman de *Caſſandre* ſe retrouvent dans la maiſon de *Polémon*.

Il y a dans l'*Orlando furioſo* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'eſt celui de ſes exordes. Chaque chant eſt comme un palais enchanté dont le veſtibule eſt toujours dans un goût différent, tantôt majeſtueux, tantôt ſimple, même groteſque. C'eſt de la morale, ou de la gaieté, ou de la galanterie, & toujours du naturel & de la vérité.

Voyez ſeulement cet exorde du quarante-quatrième chant de ce poëme qui en contient quarante-ſix, & qui cependant n'eſt pas trop long, de ce poëme qui eſt tout en ſtances rimées, & qui cependant n'a rien de gêné; de ce poëme qui démontre la néceſſité de la rime dans toutes les langues modernes; de ce poëme charmant qui démontre ſur-tout la ſtérilité & la groſſiéreté des poëmes épiques barbares, dans leſquels les auteurs ſe ſont

affranchis du joug de la rime, parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter; comme disait *Pope*, & comme l'a écrit *Louis Racine* qui a eu raison alors.

Spesso in poveri alberghi, e in picciol tetti,
Nelle calamitadi, e nei disagi,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra ricchezze invidiose, ed agi
Delle piene d'insidie, e di sospetti
Corti regali, e splendidi palagi,
Dove la caritade è in tutto estinta;
Ne si vede amicizia se non finta.

Quindi avien, che tra principi, e signori
Patti, e convenzion' sono si frali.
Fan' lega oggi rè, papi, imperatori;
Doman' saran' nemici capitali;
Perchè, qual' l'apparenze esteriori,
Non hanno i cor, non han gli animi tali,
Chè non mirando al torto, più ch'al dritto
Attendon solamente al lor profitto.

On a imité ainsi plutôt que traduit cet exorde.

L'amitié fous le chaume habita quelquefois;
On ne la trouve point dans les cours orageuses,
Sous les lambris dorés des prélats & des rois,
Séjour des faux fermens, des careſſes trompeuſes,
Des ſourdes factions, des effrénés déſirs;
Séjour où tout eſt faux, & même les plaiſirs.

Les papes, les céſars apaiſant leur querelle,
Jurent ſur l'évangile une paix fraternelle;

Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
C'était pour se tromper qu'ils s'étaient réunis :
Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sincère ;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils attestaient ils bravaient le courroux ;
L'intérêt est le dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a personne d'assez barbare pour ignorer qu'*Astolphe* alla dans le paradis reprendre le bon sens de *Roland*, que la passion de ce héros pour *Angélique* lui avait fait perdre, & qu'il le lui rendit très-proprement renfermé dans une fiole.

Le prologue du trente-cinquième chant est une allusion à cette aventure :

Chi salira per me, Madonna, in cielo
A riportarne il mio perduto ingegno ?
Che poi ch'uscì da' be' vostri occhi il telo,
Che'l cor mi fisse, ogn'or perdendo vegno ;
Nè di tanta jattura mi querelo ;
Purchè non cresca, ma stia a questo segno.
Ch'io dubito, se più si va scemando,
Di venir tal, qual' ho descritto Orlando.
Per riaver l'ingegno mio mi aviso,
Che non bisogna, che per l'aria io poggi
Nel cerchio della luna, o in paradiso ;
Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
Nè bei vostri occhi, e nel sereno viso,
Nel' sen d'avorio, e alabastrini poggi
Se ne và errando ; ed io con questa labbia
Lo corro ; se vi par, ch'io lo r'abbia.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent

ſe faire quelque idée de ces ſtrophes par la verſion françaiſe.

Oh ſi quelqu'un voulait monter pour moi
Au paradis ! s'il y pouvait reprendre
Mon ſens commun ! s'il daignait me le rendre ! . . .
Belle Aglaé je l'ai perdu pour toi ;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même ;
C'eſt ton ouvrage : on eſt fou quand on aime.
Pour retrouver mon eſprit égaré
Il ne faut pas faire un ſi long voyage.
Tes yeux l'ont pris, il en eſt éclairé,
Il eſt errant ſur ton charmant viſage.
Sur ton beau ſein ce trône des amours
Il m'abandonne. Un ſeul regard peut-être ;
Un ſeul baiſer peut le rendre à ſon maître ;
Mais ſous tes lois il reſtera toujours.

Ce *molle & facetum* de l'*Arioſte*, cette urbanité, cet atticiſme, cette bonne plaiſanterie répandue dans tous ſes chants, n'ont été ni rendues ni même ſenties par *Mirabaud* ſon traducteur, qui ne s'eſt pas douté que l'*Arioſte* raillait de toutes ſes imaginations. Voyez ſeulement le prologue du vingt-quatrième chant.

Chi mette il pie ſù l'amoroſa pania
Cerchi ritrarlo e non v'invechi l'ale.
Che non è in ſomma amor ſe non inſania
A giudicio dè ſavii, univerſale.
E ſe ben, come Orlando, ogni un' Smania
Suo furor mi ſtia a qualche altro ſegnale.

E quale é di pazzia ſegno piu eſpreſſo
Che per altri voler, perde ſe ſteſſo?

Vari gli effetti ſon'; ma la pazzia
E tutta una pero che gli fa uſcire.
Gli è come una gran ſelva ove la via.
Conviene a forza a chi va fallire;
Chi sù, chi giù, chi quà, chi là travia.
Per concludere in ſomma, io vi vo dire
A chi in amor s'invecchia, oltre ogni pena
Si convengon i ceppi, e la catena.

Ben me ſi potria dir, frate tu vai
L'altrui moſtrando, e non vedi il tuo fallo.
Jo vi riſpondo che comprendo aſſai
Or che di mente ho lucido intervallo
Ed ho gran' cura (e eſpero farlo omai)
Di ripoſar mi, e d'uſcir fuor di ballo.
Ma toſto far come vorei, no'l poſſo.
Che'l male è penetrato infino all'oſſo.

Voici comme *Mirabaud* traduit ſérieuſement cette plaiſanterie :

« Que celui qui a mis le pied ſur les gluaux » de l'amour tâche de l'en tirer promptement, » & de n'y pas laiſſer engluer ſes ailes; car » au jugement unanime des plus ſages, l'amour » eſt une vraie folie. Quoique tous ceux qui » s'y abandonnent comme *Roland* ne deviennent » pas furieux, il n'y en a cependant pas un ſeul » qui ne faſſe voir combien ſa raiſon eſt » égarée.

» Les effets de cette manie ſont différens, » mais une même cauſe les produit; c'eſt

» comme une épaiſſe forêt où l'un prend à » droite, l'autre à gauche; ſans compter enfin » toutes les autres peines que l'amour ſait » ſouffrir, il nous ôte encore la liberté & » nous charge de fers.

» Quelqu'un me dira peut-être: Eh, mon » ami, prenez pour vous-même les avis que » vous donnez aux autres. C'eſt bien auſſi » mon deſſein à préſent que la raiſon m'éclaire; » je ſonge à m'affranchir d'un joug qui me » pèſe, & j'eſpère que j'y parviendrai. Il eſt » pourtant vrai que le mal étant fort enra- » ciné, il me faudra pour en guérir beaucoup » plus de temps que je ne voudrais. »

Je crois reconnaître davantage l'eſprit de l'*Arioſte* dans cette imitation faite par un auteur inconnu.

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre
De s'en tirer n'eſt pas long-temps le maître;
On s'y démène, on y perd ſon bon ſens,
Témoin Roland & d'autres perſonnages.
Tous gens de bien, mais fort extravagans;
Ils ſont tous fous; ainſi l'ont dit les ſages.

Cette folie a différens effets,
Ainſi qu'on voit dans de vaſtes forêts,
A droite, à gauche, errer à l'aventure,
Des pélerins au gré de leur monture,
Leur grand plaiſir eſt de ſe fourvoyer;
Et pour leur bien je voudrais les lier.

A ce propos quelqu'un me dira, frère;
C'eſt bien prêché; mais il fallait te taire.
Corrige-toi ſans ſermonner les gens.

Oui, mes amis, oui, je ſuis très-coupable ;
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le temps,
Mais juſqu'ici le mal eſt incurable.

Quand je dis que l'*Arioſte* égale *Homère* dans la deſcription des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers.

Suona l'un brando, e l'altro, or baſſo, or alto :
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella ſpelunca affumicata, dove
Battea all'incude i folgori di Giove.
. . . . . .
. . . . . .
Aſpro concerto, orribile armonia
D'alte querele, d'ululi e di ſtrida
Della miſera gente, che peria
Nel fondo, per cagion della ſua guida ;
Iſtranamente concordar s'udia
Col fiero ſuon della fiamma omicida.
. . . . . .
. . . . . .
L'alto rumor delle ſonore trombe
Di timpani, e di barbari ſtromenti
Giunte al continuo ſuon d'archi, di frombe
Di machine, di ruote, e di tormenti,
E quel, di che più per che'l ciel ribombe.
Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti
Rendono un' altro ſuon, ch'a quel s'accorda
Con che i vicin, cadendo, il Nilo aſſorda.
. . . . . .
. . . . . .

Alle

Alle squallide ripe dell'Acheronte
Scioita del corpo, piu freddo che ghiaccio,
Bestemmiando fugge l'alma sdegnosa
Che fù si altera al mondo, e si orgogliosa.

Voici une faible traduction de ces beaux vers.

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetère!
Moins violens, moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les célestes carreaux,
Quand tout noirci de fumée & de poudre
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.
. . . . . .
. . . . . .
Concert horrible, exécrable harmonie,
De cris aigus & de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maisons embrasées
Que sous leurs toits la flamme a renversées,
Les instrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort,
Et la trompette organe du carnage
De plus d'horreur empliſſent ce rivage,
Que n'en reſſent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche & qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter ſon onde.
. . . . . .
. . . . . .
Alors, alors, cette ame ſi terrible,
Impitoyable, orgueilleuſe, inflexible,

Oui, mes amis, oui, je ſuis très-coupable ;
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le temps,
Mais juſqu'ici le mal eſt incurable.

Quand je dis que l'*Arioſte* égale *Homère* dans la deſcription des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers.

Suona l'un brando, e l'altro, or baſſo, or alto :
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella ſpelunca affumicata, dove
Battea all'incude i folgori di Giove.

. . . . . .

Aſpro concerto, orribile armonia
D'alte querele, d'ululi e di ſtrida
Della miſera gente, che peria
Nel fondo, per cagion della ſua guida ;
Iſtranamente concordar s'udia
Col fiero ſuon della fiamma omicida.

. . . . . .

L'alto rumor delle ſonore trombe
Di timpani, e di barbari ſtromenti
Giunte al continuo ſuon d'archi, di frombe
Di machine, di ruote, e di tormenti,
E quel, di che più per che'l ciel ribombe,
Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti
Rendono un' altro ſuon, ch'a quel s'accorda
Con che i vicin, cadendo, il Nilo aſſorda.

. . . . . .

Alle

Alle squallide ripe dell'Acheronte
Sciolta del corpo, piu freddo che ghiaccio,
Bestemmiando fugge l'alma sdegnosa
Che sù si altera al mondo, e si orgogliosa.

Voici une faible traduction de ces beaux vers.

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetère?
Moins violens, moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les célestes carreaux,
Quand tout noirci de fumée & de poudre
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.
. . . . . .
. . . . . .
Concert horrible, exécrable harmonie,
De cris aigus & de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maisons embrasées
Que sous leurs toits la flamme a renversées,
Les instrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort,
Et la trompette organe du carnage
De plus d'horreur empliſſent ce rivage,
Que n'en reſſent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche & qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter ſon onde.
. . . . . .
. . . . . .
Alors, alors, cette ame ſi terrible,
Impitoyable, orgueilleuſe, inflexible,

Fuit de ſon corps & ſort en blaſphémant,
Superbe encore à ſon dernier moment,
Et défiant les éternels abymes.
Où s'engloutit la foule de ſes crimes.

Il a été donné à l'*Arioſte* d'aller & de revenir de ces deſcriptions terribles aux peintures les plus voluptueuſes, & de ces peintures à la morale la plus ſage. Ce qu'il a de plus extraordinaire encore, c'eſt d'intéreſſer vivement pour les héros & les héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a preſque autant d'événemens touchans dans ſon poëme que d'aventures groteſques; ſon lecteur s'accoutume ſi bien à cette bigarrure, qu'il paſſe de l'un à l'autre ſans en être étonné.

Je ne ſais quel plaiſant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'Eſt, *Meſſer Lodovico dove avete pigliato tante coglionerie?* Le cardinal aurait dû ajouter: *Dove avete pigliato tante coſe divine?* Auſſi eſt-il appelé en Italie *il divino Arioſto*.

Il fut le maître du *Taſſe*. L'*Armide* eſt d'après l'*Alcine*. Le voyage des deux chevaliers qui vont déſenchanter *Renaud*, eſt abſolument imité du voyage d'*Aſtolphe*. Et il faut avouer encore que les imaginations fantaſques qu'on trouve ſi ſouvent dans le poëme de *Roland le furieux*, ſont bien plus convenables à un ſujet mêlé de ſérieux & de plaiſant qu'au poëme ſérieux du *Taſſe*, dont le ſujet ſemblait exiger des mœurs plus ſévères.

Ne paſſons pas ſous ſilence un autre mérite qui n'eſt propre qu'à l'*Arioſte*; je veux parler

des charmans prologues de tous ſes chants.

Je n'avais pas oſé autrefois le compter parmi les poëtes épiques ; je ne l'avais regardé que comme le premier des groteſques ; mais en le reliſant je l'ai trouvé auſſi ſublime que plaiſant ; & je lui fais très-humblement réparation. Il eſt très-vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioſo*, & déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'eſt un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'eſt un rare mérite dans le *Taſſe* & dans l'*Arioſte* que des poëmes ſi longs, non-ſeulement rimés, mais rimés en ſtances, en rimes croiſées, ne fatiguent point l'oreille, & que le poëte ne paraiſſe preſque jamais gêné.

Le Triſſin au contraire, qui s'eſt délivré du joug de la rime, ſemble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spenter en Angleterre voulut rimer en ſtances ſon poëme de *la fée Reine* ; on l'eſtima, & perſonne ne le put lire.

Je crois la rime néceſſaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie ſenſible, marquée par les longues & par les brèves, & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces ſpondées qui font un effet ſi merveilleux dans le latin.

Je me ſouviendrai toujours que je demandai au célèbre *Pope* pourquoi *Milton* n'avait pas rimé ſon *Paradis perdu*, & qu'il me répondit ;

Becauſe he could not, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je ſuis perſuadé que la rime irritant, pour ainſi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves; qu'en le forçant de tourner ſa penſée en mille manières, elle l'oblige auſſi de penſer avec plus de juſteſſe, & de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'artiſte en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, & ſentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produiſent, croit y ſuppléer par des images giganteſques qui ne ſont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté ſurmontée.

Pour les poëmes en proſe, je ne ſais ce que c'eſt que ce monſtre. Je n'y vois que l'impuiſſance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert ſans inſtrumens. Le *Caſſandre* de *la Calprenède* ſera, ſi l'on veut, un poëme en proſe, j'y conſens; mais dix vers du *Taſſe* valent mieux.

De Milton.

Si *Boileau*, qui n'entendit jamais parler de *Milton*, abſolument inconnu de ſon temps, avait pu lire le *Paradis perdu*, c'eſt alors qu'il aurait pu dire comme du *Taſſe*:

> Quel objet enfin à préſenter aux yeux
> Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Un épiſode du *Taſſe* eſt devenu le ſujet d'un poëme entier chez l'auteur anglais; celui-ci

étendu ce que l'autre avait jeté avec dis-crétion dans la fabrique de ſon poëme.

Je me livre au plaiſir de tranſcrire ce que lit le *Taſſe* au commencement du quatrième chant.

Quinci dvendo pur tutto il penſier volto
A recar né criſtiani ultima doglia ;
Che fia comanda il popol ſuo racolto,
(Concilio orrendo) entro la regia ſoglia.
Come fia pur leggiera impreſa (ahi ſtolto)
Il repugnare alla divina voglia :
Stolto, ch'al ciel s'agguaglia, e'n obblio pone,
Come di dio la deſtra irata tuone.

Chiama gli abitator' dell'ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba ;
Tréman le ſpaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè ſtridendo coſi dalle ſuperne
Regione del cielo il folgor piomba
Nè ſi ſcoſſa giàmai trema la terra,
Quand i vapori in ſen gravida ſerra.

Orrida maeſtà nel fero aſpetto
Terrore accreſce, e più ſuperbo il rende.
Roſſeggian gli occhi ; e di veneno infetto,
Come infauſta cometa, il guardo ſplende.
Gli involve il mento, e sù l'irſuto petto
Iſpida, e folta la gran barba ſcende.
Ed in guiſa di voragine profonda,
S'apre la bocca d'atro ſangue immonda.

Quali i fumi ſulfurei, ed infiammati
Eſcon di mon Gibello, e'l puzzo, e'l tuono ;

Tal della fera bocca i negri fiati,
Tale il fetore, e le faville ſono.
Mentre ei parlava, Cerbero i latrati
Ripreſſe, e l'Idra ſi ſe' muta al ſuono:
Reſto Cocito, e ne tremar' gli abiſſi,
E in queſti detti il gran rimbombo udiſſi.

Tartarei numi, di ſeder più degni
Là ſovra il ſole, onde è l'origin voſtra,
Che meco già da' più felici regni
Spinſe il gran caſo in queſta orribil chioſtra;
Gli antichi altrui ſoſpetti, e i fieri ſdegni.
Noti ſon troppo, e l'alta impreſa noſtra.
Or colui regge a ſuo voler le ſtelle,
E noi ſiam giudicate alme rubelle.

Ed in vece del dì ſereno, e puro,
Dell'aureo ſol, degli ſtellati giri,
N'hà qui rinchiuſi in queſto abiſſo oſcuro;
Ne' vol, ch'al primo onor per noi s'aſpiri.
E poſcia (ahi quanto a ricordarlo è duro,
Queſto è quel, che più inaſpra i miei martiri.)
Nè bei ſeggi celeſti hà l'uom chiamato,
L'uom' vile, & di vil fango in terra nato.

Tout le poëme de *Milton* ſemble fondé ſur ces vers, qu'il a même entièrement traduits. Le *Taſſe* ne s'appeſantit point ſur les reſſorts de cette machine, la ſeule peut-être que l'auſtérité de ſa religion, & le ſujet d'une croiſade duſſent lui fournir. Il quitte le diable le plutôt qu'il peut pour préſenter ſon Armide aux lecteurs; l'admirable *Armide*, digne de l'*Alcine* de l'*Arioſte* dont elle eſt imitée. Il

ne fait point tenir de longs discours à *Belial*, à *Mammon*, à *Belzébut*, à *Satan*.

Il ne fait pas bâtir une salle pour les diables; il n'en fait point des géans pour les transformer en pygmées, afin qu'ils puissent tenir plus à l'aise dans la salle. Il ne déguise point enfin *Satan* en cormoran & en crapaud.

Qu'auraient dit les cours & les savans de l'ingénieuse Italie, si le *Tasse*, avant d'envoyer l'esprit de ténèbres exciter *Hidraot* le père d'*Armide* à la vengeance, se fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la Mort & le Péché; si le Péché lui avait appris qu'il était sa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête; qu'ensuite il devint amoureux de sa fille; qu'il en eut un enfant qu'on appela *la Mort*, que la mort (qui est supposée masculin) coucha avec le péché, (qui est supposé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de serpens qui rentrent à toute heure dans ses entrailles, & qui en sortent.

De tels rendez-vous, de telles jouissances sont aux yeux des Italiens de singuliers épisodes d'un poëme épique. Le *Tasse* les a négligés, & il n'a pas eu la délicatesse de transformer *Satan* en crapaud, pour mieux instruire *Armide*.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais anges que *Milton* a imitée, de la gigantomachie de *Claudien*? *Gabriel* combat deux chants entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre DIEU même; & ensuite la création du monde. On s'est plaint de ce poëme ne soit presque rempli que d'épisodes; & quels épisodes! c'est *Gabriel* &

Satan qui se disent des injures ; ce sont des anges qui se font la guerre dans le ciel, & qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots & des espèces d'athées. *Abdiel*, *Ariel*, *Arioc*, *Rimiel*, combattent *Moloch*, *Belzébuth*, *Nisroch* ; on se donne de grands coups de sabre ; on se jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, & les neiges qui couvrent leurs cîmes, & les rivières qui coulent à leurs pieds. C'est-là, comme on voit, la belle & simple nature !

On se bat dans le ciel à coups de canon, encore cette imagination est-elle prise de l'*Arioste* ; mais l'*Arioste* semble garder quelque bienséance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs italiens & français. Nous n'avons garde de porter notre jugement ; nous laissons chacun sentir du dégoût ou du plaisir à sa fantaisie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géans contre les dieux, semble plus raisonnable que celle des anges, si le mot de *raisonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géans de la fable étaient supposés les enfans du ciel & de la terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des dieux, auxquels ils étaient égaux en force & en puissance. Ces dieux n'avaient point créé les Titans ; ils étaient corporels comme eux ; mais il n'en est pas ainsi dans notre religion. DIEU est un être pur, infini, tout-puissant, créateur de toutes choses, à qui ses créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Aussi cette imitation de la guerre des géans,

cette fable des anges révoltés contre DIEU même, ne se trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Enoch* dans le premier siècle de notre ère vulgaire, livres dignes de toute l'extravagance du rabinisme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici ce sont des anges à cheval, & d'autres qu'un coup de sabre coupe en deux, & qui se rejoignent sur le champ; là c'est la mort qui *lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres* qui n'existent pas encore. Ailleurs elle frappe de *sa massue pétrifique sur le froid & sur le sec*. Plus loin c'est le froid, le chaud, le sec & l'humide qui se disputent l'empire du monde, & qui *conduisent en bataille rangée des embryons d'atomes*. Les questions les plus épineuses de la plus rebutante scolastique, sont traitées en plus de vingt endroits dans les termes même de l'école. Des diables en enfer s'amusent à disputer sur la grâce, sur le libre arbitre, sur la prédestination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions, il soumet son imagination poétique, & la restreint à paraphraser dans deux chants, les premiers chapitres de la Genèse.

God saw the light was good.
And light from darkness divided
Light the day and darkness night he nam'd.
Again god said let be the firmament . . .
And saw that it was good . . .

C'est un respect qu'il montre pour l'ancien

teſtament, ce fondement de notre ſainte religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton*, & nous n'en avons point. On a retranché, ou entièrement altéré plus de deux cents pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquième chant.

Après qu'*Adam* & *Eve* ont récité le pſeaume CXLVIII, l'ange *Raphaël* deſcend du ciel ſur ſes ſix ailes, & vient leur rendre viſite; & *Eve* lui prépare à dîner. « Elle écraſe des » grappes de raiſin & en fait du vin doux » qu'on appelle *mouſt*; & de pluſieurs graines, » & des doux pignons preſſés, elle tempéra » de douces crèmes.... L'ange lui dit, bon » jour, & ſe ſervit de la ſainte ſalutation » dont il uſa long-temps après envers *Marie* » la ſeconde *Eve*: Bonjour, mère des hommes, » dont le ventre fécond remplira le monde » de plus d'enfans qu'il n'y a de différens » fruits des arbres de DIEU, entaſſés ſur ta » table. La table était un gazon & des ſiéges » de mouſſe tout autour, & ſur ſon ample » quarré d'un bout à l'autre tout l'automne » était empilé, quoique le printemps & l'au- » tomne danſaſſent dans ce lieu par la main. « Ils firent quelque temps converſation ſans » craindre que le dîner ſe refroidît. (d) Enfin, » notre premier père commença ainſi :

» Envoyé céleſte, qu'il vous plaiſe goûter » des préſens que notre nourricier, dont

(d) Mot pour mot : *Nor fear'd leſt dinner cool'd.*

» deſcend tout bien parfait & immenſe, a fait
» produire à la terre pour notre nourriture
» & pour notre plaiſir ; alimens peut-être
» inſipides pour des natures ſpirituelles. Je
» ſais ſeulement qu'un père céleſte les donne
» à tous.

» A quoi l'ange répondit : Ce que celui,
» dont les louanges ſoient chantées, donne
» à l'homme, en partie ſpirituel, n'eſt pas
» trouvé un mauvais mets par les purs eſprits ;
» & ces purs eſprits, ces ſubſtances intelli-
» gentes veulent auſſi des alimens ainſi qu'il
» en faut à votre ſubſtance raiſonnable. Ces
» deux ſubſtances contiennent en elles toutes
» les facultés baſſes des ſens par leſquelles
» elles entendent, voient, flairent, touchent,
» goûtent, digèrent ce qu'elles ont goûté,
» en aſſimilent les parties, & changent les
» choſes corporelles en incorporelles. Car
» vois-tu, tout ce qui a été créé doit être
» ſoutenu & nourri ; les élémens les plus
» groſſiers alimentent les plus purs ; la terre
» donne à manger à la mer, la terre & la
» mer à l'air ; l'air donne de la pâture aux
» feux éthérés, & d'abord à la lune, qui eſt
» la plus proche de nous ; c'eſt de-là qu'on
» voit ſur ſon viſage rond, ſes taches & ſes
» vapeurs non encore purifiées, & non encore
» tournées en ſa ſubſtance. La lune auſſi exhale
» de la nourriture de ſon continent humide
» aux globes plus élevés. Le ſoleil qui départ
» ſa lumière à tous, reçoit auſſi de tous en
» récompenſe ſon aliment en exhalaiſons hu-
» mides, & le ſoir il ſoupe avec l'Océan....
» Quoique dans le ciel les arbres de vie portent

» un fruit d'ambroiſie, quoique nos vignes » donnent du nectar ; quoique tous les matins » nous broſſions les branches d'arbres cou- » vertes d'une roſée de miel, quoique nous » trouvions le terrain couvert de graines » perlées, cependant DIEU a tellement varié » ici ſes préſens de nouvelles délices qu'on » peut les comparer au ciel. Soyez ſûrs que » je ne ſerai pas aſſez délicat pour n'en pas » tâter avec vous.

» Ainſi ils ſe mirent à table, & tombèrent » ſur les viandes ; & l'ange n'en fit pas feu- » lement ſemblant ; il ne mangea pas en » myſtère, ſelon la gloſe commune des théo- » logiens, mais avec la vive dépêche d'une » faim très-réelle, avec une chaleur concoc- » tive & tranſſubſtantive ; le ſuperflu du dîner » tranſpire aiſément dans les pores des eſprits ; » il ne faut pas s'en étonner puiſque l'empirique » alchimiſte avec ſon feu de charbon & de ſuie » peut changer, ou croit pouvoir changer » l'écume du plus groſſier métal en or auſſi » parfait que celui de la mine.

» Cependant *Eve* ſervait à table toute nue, » & couronnait leurs coupes de liqueurs déli- » cieuſes ; ô innocence ! méritant paradis ! » c'était alors plus que jamais que les enfans » de DIEU auraient été excuſables d'être » amoureux d'un tel objet ; mais dans leurs » cœurs l'amour régnait ſans débauche. Ils ne » connaiſſaient pas la jalouſie, enfer des amans » outragés »

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point du tout rendu ; voilà ce dont ils ont ſupprimé les trois quarts & atténué tout le

reſte. C'eſt ainſi qu'on en a uſé quand on a donné des traductions de quelques tragédies da *Shakeſpeare* ; elles ſont toutes mutilées & entièrement méconnaiſſables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célèbre auteur dramatique que celle des trois premiers actes de ſon *Jules-Céſar*, imprimée à la ſuite de *Cinna*, dans l'édition de *Corneille* avec des commentaires.

Virgile annonce les deſtinées des deſcendans *d'Enée*, & les triomphes des Romains. *Milton* prédit le deſtin des enfans d'*Adam* ; c'eſt un objet plus grand, plus intéreſſant pour l'humanité ; c'eſt prendre pour ſon ſujet l'hiſtoire univerſelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple juif dans les onzième & douzième chants ; & voici mot à mot ce qu'il dit du reſte de la terre.

« L'ange *Michel* & *Adam* montèrent dans » la *viſion de Dieu* ; c'était la plus haute » montagne du paradis terreſtre, du haut de » laquelle l'hémiſphère de la terre s'étendait » dans l'aſpect le plus ample & le plus clair. » Elle n'était pas plus haute, ni ne préſentait » un aſpect plus grand que celle ſur laquelle » le diable emporta le ſecond *Adam* dans le » déſert, pour lui montrer tous les royaumes » de la terre & leur gloire. Les yeux d'*Adam* » pouvaient commander de-là toutes les villes » d'ancienne & de moderne renommée ; ſur le » ſiége du plus puiſſant empire, depuis les » futures murailles de Combalu, capitale du » grand-kan du Catai, & de Samarcande ſur » l'Oxus, trône de *Tamerlan*, à Pékin des » rois de la Chine, & de-là à Agra, & de-là

» à Lahor du grand mogol juſqu'à la Cher-
» ſonèſe d'or, ou juſqu'au ſiége du Perſan
» dans Ecbatane, & depuis dans Iſpahan,
» ou juſqu'au czar ruſſe dans Moſcou, ou au
» ſultan venu du Turkeſtan dans Byſance. Ses
» yeux pouvaient voir l'empire du Négus
» juſqu'à ſon dernier port Ercoco, & les
» royaumes maritimes Mombaza, Quiloa &
» Melinde, & Sofala qu'on croit Ophir, juſ-
» qu'au royaume de Congo & Angola plus
» au ſud. Ou bien de-là il voyait depuis le
» fleuve Niger juſqu'au mont Atlas, les ro-
» yaumes d'Almanzor, de Fez & de Maroc,
» Sus, Alger, Tremizen, & de-là l'Europe
» à l'endroit d'où Rome devait gouverner le
» monde. Peut-être il vit en eſprit le riche
» Mexique ſiége de *Montezume*, & Cuſco dans
» le Pérou plus riche ſiége d'*Atabalipa*, & la
» Guiane non encore dépouillée, dont la
» capitale eſt appelée *Eldorado* par les Eſ-
» pagnols. »

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam*, on lui montre auſſitôt un hôpital; & l'auteur ne manque pas de dire que c'eſt un effet de la gourmandiſe d'*Eve*.

« Il vit un lazaret où giſait nombre de
» malades, ſpaſmes hideux, empreintes dou-
» loureuſes, maux de cœur, d'agonie, toutes
» les ſortes de fièvres, convulſions, épilep-
» ſies, terribles catarres, pierres & ulcères
» dans les inteſtins, douleurs de coliques,
» frénéſies diaboliques, mélancolies folles
» rantes, folies lunatiques, atrophies, ma-
» raſmes, peſte dévorante au loin, hydro-
» piſie, aſthmes, rhumes, &c. »

Toute cette vision semble une copie de l'*Arioste*; car *Astolphe*, monté sur l'hippogryphe, voit en volant tout ce qui se passe sur les frontières de l'Europe & sur toute l'Afrique. Peut-être, si on l'ose dire, la fiction de l'*Arioste* est plus vraisemblable que celle de son imitateur; car en volant il est tout naturel qu'on voie plusieurs royaumes l'un après l'autre; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne savait pas l'optique; mais cette critique est injuste; il est très-permis de feindre qu'un esprit céleste découvre au père des hommes les destinées de ses descendans. Il n'importe que ce soit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins est grande & belle.

Voici comme finit ce poëme.

La Mort & le Péché construisent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité & pour celle de *Satan*, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan* revole vers les diables par un autre chemin; il vient rendre compte à ses vassaux du succès de sa commission; il harangue les diables; mais il n'est reçu qu'avec des sifflets. DIEU le change en grand serpent, & ses compagnons deviennent serpens aussi.

Il est aisé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de ses beautés, je ne sais quel esprit de fanatisme & de férocité pédantesque qui dominaient en Angleterre du temps de *Cromwell*, lorsque tous les Anglais avaient la bible & le pistolet à la main. Ces absurdités théologiques dont l'ingénieux *Butler* auteur d'*Hudibras* s'est

tant moqué, furent traitées ſérieuſement par *Milton*. Auſſi cet ouvrage fut-il regardé par toute la cour de *Charles II* avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque temps ſecrétaire pour la langue latine du parlement appelé le *rump*, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I*; livre (il faut l'avouer) auſſi ridicule par le ſtyle que déteſtable par la matière; livre où l'auteur raiſonne à peu près comme lorſque, dans ſon Paradis perdu, il fait digérer un ange, & fait paſſer les excrémens par inſenſible tranſpiration; lorſqu'il fait coucher enſemble le Péché & la Mort, lorſqu'il transforme ſon *Satan* en cormoran & en crapaud, lorſqu'il fait des diables géans, qu'il change enſuite en pygmées pour qu'ils puiſſent raiſonner plus à l'aiſe & parler de controverſe, &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle ſcandaleux qui le rendit ſi odieux, en voici quelques-uns. *Saumaiſe* avait commencé ſon livre en faveur de la maiſon *Stuart* & contre les régicides, par ces mots

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre, a bleſſé depuis peu nos oreilles & encore plus nos cœurs.

Milton répond à *Saumaiſe*: *Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de ſaint Pierre qui coupa une oreille à Malchus, ou les oreilles hollandaiſes doivent être bien longues pour que le coup ait porté de Londres à la Haye; car une telle nouvelle ne pouvait bleſſer que des oreilles d'âne.*

Après

Après ce ſingulier préambule, *Milton* traite de *puſillanimes* & de *lâches*, les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes juſtes & ſenſibles. *Ce ſont*, dit-il, *des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe Salmacis, qui produiſirent la fontaine dont les eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de leur virilité, leur ôtaient le courage, & en feſaient des hermaphrodites.* Or *Saumaiſe* s'appelait *Salmaſius* en latin. *Milton* le fait deſcendre de la nymphe *Salmacis*. Il l'appelle *eunuque* & *hermaphrodite*, quoiqu'hermaphrodite ſoit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ſes pleurs ſont ceux de *Salmacis* ſa mère, & qu'ils l'ont rendu infame.

Infamis ne quem male fortibus undis
Salmacis enervet.

On peut juger ſi un tel pédant atrabilaire, défenſeur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie & délicate de *Charles II*, aux lords *Rocheſter*, *Roſcommon*, *Buckingham*, aux *Waller*, aux *Cowley*, aux *Congrèves*, aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme & le poëme. A peine même ſut-on que le Paradis perdu exiſtait. Il fut totalement ignoré en France auſſi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait oſé parler aux *Racines*, aux *Deſpréaux*, aux *Molières*, aux *la Fontaine* d'un poëme épique ſur *Adam* & *Eve*? Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu eſtimé cet ouvrage moitié théologique & moitié diabolique, où les anges & les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui ſavent

par cœur l'*Arioſte* & le *Taſſe*, n'ont pu écouter les ſons durs de *Milton*. Il y a trop de diſtance entre la langue italienne & l'anglaiſe.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuvième chapitre de ſon *Eſſai ſur le poëme épique*. Il fut même le premier (ſi je ne me trompe) qui nous fit connaître les poëtes anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton* & les ſentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il penſait du génie de *Milton*, il répondit: *Les Grecs recommandaient aux poëtes de ſacrifier aux grâces, Milton a ſacrifié au diable.*

On ſongea alors à traduire ce poëme épique anglais dont M. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il eſt difficile de ſavoir préciſément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux perſonnes qui travaillèrent enſemble; mais on peut aſſurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidellement. Nous l'avons déjà fait voir, & il n'y a qu'à jeter les yeux ſur le début du poëme pour en être convaincu.

« Je chante la déſobéiſſance du premier
» homme, & les funeſtes effets du fruit défen-
» fendu, la perte d'un paradis, & le mal de
» la mort triomphant ſur la terre, juſqu'à ce
» ce qu'un Dieu-homme vienne juger les
» nations, & nous rétabliſſe dans le ſéjour
» bienheureux. »

Il n'y a pas un mot dans l'original qui ré-ponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord conſidérer qu'on ſe permet dans

langue anglaiſe des inverſions que nous ſouffrons rarement dans la nôtre. Voici mot à mot le commencement de ce poëme de *Milton*.

« La première déſobéiſſance de l'homme, » & le fruit de l'arbre défendu, dont le goût » porta la mort dans le monde, & toutes nos » misères avec la perte d'Eden, juſqu'à ce » qu'un plus grand-homme nous rétablît (*e*) & » regagnât notre demeure heureuſe ; Muſe » céleſte, c'eſt-là ce qu'il faut chanter. »

Il y a de très-beaux morceaux ſans doute dans ce poëme ſingulier ; & j'en reviens toujours à ma grande preuve, c'eſt qu'ils ſont retenus en Angleterre par quiconque ſe pique d'un peu de littérature. Tel eſt ce monologue de *Satan*, lorſque s'échappant du fond des enfers, & voyant pour la première fois notre ſoleil ſortant des mains du créateur, il s'écrie :

« Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
» Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent,
» Toi qui ſembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat diſparaît & s'enfuit,
» Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit ;
» Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
» Hélas ! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
» Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
» Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi ;

(*e*) Il y a dans pluſieurs éditions, *Reſtore us and regain*. J'ai choiſi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original : *La première déſobéiſſance de l'homme*, &c. *Chante*, *muſe céleſte*. Mais cette inversion ne peut être adoptée dans notre langue.

» Je ſuis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
» Hélas ! je fus ingrat, c'eſt là mon plus grand crime.
» J'oſai me révolter contre mon créateur,
» C'eſt peu de me créer, il fut mon bienfaiteur ;
» Il m'aimait : j'ai forcé ſa juſtice éternelle
» D'appeſantir ſon bras ſur ma tête rebelle ;
» Je l'ai rendu barbare en ſa ſévérité,
» Il punit à jamais, &. je l'ai mérité.
» Mais ſi le repentir pouvait obtenir grâce !
» Non, rien ne fléchira ma haine & mon audace ;
» Non, je déteſte un maître ; & ſans doute il vaut mieux
» Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux.

Les amours d'*Adam* & d'*Eve* ſont traités avec une molleſſe élégante & même attendriſſante, qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur, & du ſtyle ſouvent raboteux de *Milton*.

Du reproche de plagiat fait à Milton.

QUELQUES-UNS l'ont accuſé d'avoir pris ſon poëme dans la tragédie du Banniſſement d'Adam de *Grotius*, & dans la Sarcotis du jéſuite *Mazénius*, imprimée à Cologne en 1654 & en 1661, long-temps avant que *Milton* donnât ſon Paradis perdu.

Pour *Grotius*, on ſavait aſſez en Angleterre que *Milton* avait tranſporté dans ſon poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'Adam. Ce n'eſt point du tout être plagiaire ; c'eſt enrichir ſa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accuſa point *Euripide* de plagiat pour avoir imité dans un

chœur d'*Iphigénie* le second livre de l'*Iliade* ; au contraire, on lui fut très-bon gré de cette imitation, qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* sur le théâtre d'Athènes.

Virgile n'essuya jamais de reproche pour avoir heureusement imité dans l'*Enéide* une centaine de vers du premier des poëtes grecs.

On a poussé l'accusation un peu plus loin contre *Milton*. Un écossais, nommé M. *Lauder*, très-attaché à la mémoire de *Charles I*, que *Milton* avait insultée avec l'acharnement le plus grossier, se crut en droit de flétrir la mémoire de l'accusateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infame fourberie pour ravir à *Charles I* la triste gloire d'être l'auteur de l'*Eikon Basilike* ; livre long-temps cher aux royalistes, & que *Charles I* avait dit-on, composé dans sa prison pour servir de consolation à sa déplorable infortune.

Lauder voulut donc, vers l'année 1752, commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en faussaire contre la mémoire du plus malheureux des rois ; il se procura des éditions du poëme de la Sarcotis. Il paraissait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité *Grotius* & le *Tasse*.

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là ; il déterra une mauvaise traduction en vers latins du Paradis perdu du poëte anglais ; & joignant plusieurs vers de cette traduction à ceux de *Mazénius*, il crut rendre par-là l'accusation plus grave, & la honte de *Milton* plus complète. Ce fut en quoi il se trompa lourdement ; sa fraude fut découverte. Il voulait faire passer

lu l'exorde, n'ont pas douté que tout le reſte du poëme de *Milton* ne fût pris de *Mazénius*. C'eſt une erreur bien grande, & aiſée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poëte anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du jéſuite de Cologne ; & j'oſe dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers ſont fort beaux ; ceux de *Milton* le ſont auſſi ; & le total du poëme de *Mazénius*, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux ſcènes entières dans la ridicule comédie du Pédant joué de *Cyrano de Bergerac*. Ces deux ſcènes ſont bonnes, diſait-il, en plaiſantant avec ſes amis, elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été, après cela, très-mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du Tartuffe & du Miſanthrope.

Il eſt certain qu'en général *Milton*, dans ſon *Paradis*, a volé de ſes propres ailes en imitant ; & il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de *Grotius* & du jéſuite de Cologne, ils ſont confondus dans la foule des choſes originales qui ſont à lui ; il eſt toujours regardé en Angleterre comme un très-grand poëte.

Il eſt vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cents vers d'un jéſuite ; mais de ſon temps, dans la cour de *Charles II*, on ne ſe ſouciait ni des jéſuites, ni de *Milton*, ni du Paradis perdu, ni du Paradis retrouvé. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

ÉPREUVE.

ÉPREUVE.

TOUTES les abſurdités qui aviliſſent la nature humaine, nous ſont donc venues d'Aſie, avec toutes les ſciences & tous les arts ! C'eſt en Aſie, c'eſt en Egypte qu'on oſa faire dépendre la vie & la mort d'un accuſé, ou d'un coup de dez, ou de quelque choſe d'équivalent ; ou de l'eau froide, ou de l'eau chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une ſuperſtition à peu près ſemblable exiſte encore, à ce qu'on prétend, dans les Indes, ſur les côtes de Malabar, & au Japon.

Elle paſſa d'Egypte en Grèce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre, dans lequel tout homme qui ſe parjurait, mourait ſur le champ d'apoplexie. *Hippolyte*, dans la tragédie de Phèdre, parle ainſi à ſa maîtreſſe *Aricie* :

Aux portes de Trezène, & parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques ſépultures,
Eſt un temple ſacré formidable aux parjures.
C'eſt-là que les mortels n'oſent jurer en vain ;
Le perfide y reçoit un châtiment ſoudain ;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.

Le ſavant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque ſur les épreuves de Trezène. « M. de *la Motte* a dit qu'*Hippolyte* devait » propoſer à ſon père de venir entendre ſa » juſtification dans ce temple où l'on n'oſait » jurer en vain. Il eſt vrai que *Théſée* n'aurait

» pu douter alors de l'innocence de ce jeune » prince ; mais il eût eu une preuve trop con- » vaincante contre *la vertu de Phèdre*, & c'eſt » ce qu'*Hippolyte* ne voulait pas faire. M. de » *la Motte* aurait dû ſe défier un peu de ſon » goût, en ſoupçonnant celui de *Racine*, qui » ſemble avoir prévu ſon objection. En effet, » *Racine* ſuppoſe que *Théſée* eſt ſi prévenu » contre *Hippolyte*, qu'il ne veut pas même » l'admettre à ſe juſtifier par ſerment. »

Je dois dire que la critique de *la Motte* eſt de feu M. le marquis de *Laſſai*. Il la fit à table chez M. de *la Faye*, où j'étais avec feu M. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait uſage ; & en effet, dans ſes diſcours ſur la tragédie, (*a*) il fait honneur de cette critique à M. le marquis de *Laſſai*. Cette réflexion me parut très-judicieuſe, ainſi qu'à M. de *la Faye* & à tous les convives qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaiſſeurs de Paris. Mais nous convînmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Théſée* l'épreuve du temple de Trezène, d'autant plus que *Théſée* immédiatement après, parle aſſez long-temps à cette princeſſe, laquelle oublie la ſeule choſe qui pouvait éclairer le père & juſtifier le fils. Cet oubli me paraît inexcuſable. Ni M. de *Laſſai*, ni M. de *la Motte* ne devaient ſe défier de leur goût en cette occaſion. C'eſt en vain que le commentateur objecte que *Théſée* a déclaré à ſon fils qu'il n'en croira point ſes ſermens.

Toujours les ſcélérats ont recours au parjure.

Il y a une prodigieuſe différence entre un

(*a*) *La Motte*, tome IV, page 308.

ſerment fait dans une chambre, & un ſerment fait dans un temple où les parjures ſont punis d'une mort ſubite. Si *Aricie* avait dit un mot, *Théſée*, n'avait aucune excuſe de ne pas conduire *Hippolyte* dans ce temple; mais alors il n'y avait plus de cataſtrophe.

Hippolyte, ne devait donc point parler de la vertu du temple de Trezène à ſon *Aricie*; il n'avait pas beſoin de lui faire ſerment de l'aimer; elle en était aſſez perſuadée. C'eſt une légère faute qui a échappé au tragique le plus ſage, le plus élégant & le plus paſſionné que nous ayons eu.

Après cette petite digreſſion, je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'uſage de faire dépendre les grandes entrepriſes de la manière dont les poulets ſacrés mangeaient des veſces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites ſur les hommes. On ne propoſa jamais aux *Manlius*, aux *Camilles*, aux *Scipions* de ſe juſtifier en mettant la main dans de l'eau bouillante ſans s'échauder.

Ces inepties barbares ne furent point admiſes ſous les empereurs. Mais nos Tartares qui vinrent détruire l'empire, (car la plupart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie) remplirent notre Europe de cette juriſprudence qu'ils tenaient des Perſes. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient juſqu'à *Juſtinien*, malgré la déteſtable ſuperſtition qui régnait alors. Mais depuis ce temps, les épreuves dont nous parlons y furent reçues. Cette manière de juger les hommes eſt ſi ancienne, qu'on

la trouve établie chez les Juifs dans tous les temps.

Coré, *Dathan* & *Abiron* disputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le désert; *Moïse* leur ordonne d'apporter deux cents cinquante encensoirs, & leur dit : Que DIEU choisira entre leurs encensoirs & celui d'*Aaron*. A peine les révoltés eurent paru pour soutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis dans la terre, & que le feu du ciel frappa deux cents cinquante de leurs principaux adhérens ; (*b*) après quoi le Seigneur fit encore mourir quatorze mille sept cents hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Israël & *Aaron* pour le sacerdoce. On se servit alors de l'épreuve des verges, chacun présenta sa verge ; & celle d'*Aaron* fut la seule qui fleurit.

Quand le peuple de DIEU eut fait tomber les murs de Jérico au son des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Josué* ; il consulta le Seigneur qui lui répondit qu'Israël avait péché, que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à l'anathême dans Jérico. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les femmes, les enfans & les bêtes, & quiconque avait sauvé ou emporté quelque chose devait être exterminé. (*c*) *Josué*, pour découvrir le coupable, soumit toutes les tribus à l'épreuve du sort. Il tomba d'abord sur la tribu de *Juda*, ensuite

(*b*) Nombres, chap. XVI.

(*c*) Josué, chap. VII.

ſur la famille de *Zaré*, puis ſur la maiſon où demeurait *Zabdi*, & enfin ſur le petit-fils de *Zabdi*, nommé *Acan*.

L'écriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maiſons. Elle ne dit pas non plus de quel ſort on ſe ſervait; mais il eſt certain, par le texte, qu'*Acan* étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate & deux cents ſicles d'argent, fut brûlé avec ſes fils, ſes brebis, ſes bœufs, ſes ânes & ſa tente même dans la vallée d'Achor.

La terre promiſe fut partagée au ſort; (*d*) on tirait au ſort les deux boucs d'expiation, pour ſavoir lequel des deux ſerait offert en ſacrifice, (*e*) tandis qu'on enverrait l'autre au déſert.

Quand il fallut élire *Saül* pour roi, (*f*) on conſulta le ſort qui déſigna d'abord la tribu de *Benjamin*, la famille de *Métri* dans cette tribu, & enſuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri*.

Le ſort tomba ſur *Jonathas* pour le punir l'avoir mangé un peu de miel au bout d'une erge. (*g*)

Les matelots de Joppé jetèrent le ſort pour pprendre de DIEU quelle était la cauſe de la empête. (*h*) Le ſort leur apprit que c'était *onas*, & ils le jetèrent dans la mer.

(*d*) Joſué, chap. XIV.
(*e*) Lévit. chap. XVI.
(*f*) Liv. I des Rois, chap. X.
(*g*) Liv. I des Rois, chap. XIV, v. 42.
(*h*) Jonas, chap. I.

Toutes ces épreuves par le ſort, qui n'étaient que des ſuperſtitions profanes chez les autres nations, étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri, & tellement la voix de DIEU que les apôtres tirèrent au ſort la place de l'apôtre *Judas*. (*i*) Les deux concurrens étaient *St Mathias* & *Barſabas*. La Providence ſe déclara pour *St Mathias*.

Le pape *Honorius*, troiſième du nom, défendit par une décrétale que l'on ſe ſervît dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était aſſez commune, c'eſt ce que les païens appelaient *ſortilegium* ſortilége. *Caton* dit dans la Pharſale :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les Juifs, comme les eaux de jalouſie. (*k*) Une femme ſoupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre, & conſacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait ſur le champ & mourait. C'eſt ſur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les preuves dans les accuſations juridiques, ne ſachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien teſtament, n'était qu'une ſuperſtition abſurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves, & elle a duré juſqu'au ſeizième ſiècle. Celui qui tuait ſon adverſaire avait toujours raiſon.

(*i*) Actes des apôtres, chap. I.

(*k*) Nombres, chap. V, v. 17.

La plus terrible de toutes était de porter, dans l'espace de neuf pas, une barre de fer ardent sans se brûler. Auſſi l'*Hiſtoire du moyen âge*, quelque fabuleuſe qu'elle ſoit, ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui conſiſtait à marcher ſur neuf coutres de charrue enflammés. On peut douter de toutes les autres, ou expliquer les tours de charlatans dont on ſe ſervait pour tromper les juges. Par exemple, il était très-aiſé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément; on pouvait préſenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche, & y verſer juridiquement de la chaude, moyennant quoi l'accuſé plongeait ſa main dans de l'eau tiède juſqu'au coude, & prenait au fond l'anneau béni qu'on y jetait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau; l'huile commence à s'élever, à jaillir, à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir; & cette huile n'a encore acquis que très-peu de chaleur. On ſemble alors mettre ſa main dans l'eau bouillante; & on l'humecte d'une huile qui la préſerve.

Un champion peut très-facilement s'être endurci juſqu'à tenir quelques ſecondes un anneau jeté dans le feu, ſans qu'il reſte de grandes marques de brûlure.

Paſſer entre deux feux ſans ſe brûler n'eſt pas un grand tour d'adreſſe quand on paſſe fort vîte, & qu'on s'eſt bien pommadé le viſage & les mains. C'eſt ainſi qu'en uſa ce terrible Pierre *Aldobrandin*, *Petrus Igneus*, (ſuppoſé que ce conte ſoit vrai) quand il paſſa entre deux bûchers à Florence pour démontrer avec l'aide de DIEU, que ſon archevêque était un

fripon & un débauché. Charlatans ! charlatans ! diſparaiſſez de l'hiſtoire.

C'était une plaiſante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge, qui devait étouffer ſon homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin* que le juge interroge ſur un vol dont le docteur *Balouard* l'accuſe. Le juge était à table, & buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut ; il prend la bouteille & le verre du juge ; il vide la bouteille, & lui dit : Monſieur, je veux que ce vin là me ſerve de poiſon, ſi j'ai fait ce dont on m'accuſe.

ÉQUIVOQUE.

FAUTE de définir les termes, & ſur-tout faute de netteté dans l'eſprit, preſque toutes les lois qui devraient être claires comme l'arithmétique & la géométrie, ſont obſcures comme des logogryphes. La triſte preuve en eſt que preſque tous les procès ſont fondés ſur le ſens des lois, entendues preſque toujours différemment par les plaideurs, les avocats & les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi ſalique. *Fille n'héritera point en terre ſalique.* Mais qu'eſt-ce que terre ſalique ? & fille n'héritera-t-elle point d'un argent comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre ?

Les citoyens de Rome ſaluent *Karl* fils de *Pepin le bref* l'auſtraſien, du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par-là, nous vous conférons tous les droits d'*Octave*, de *Tibère*, de *Ca-*

ligula, de *Claude ?* nous vous donnons tout le pays qu'ils poſſédaient ? Mais ils ne pouvaient le donner, puiſque loin d'en être les maîtres, ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expreſſion plus équivoque ; & elle l'était tellement qu'elle l'eſt encore.

L'évêque de Rome *Léon III*, qui, dit-on, déclara *Charlemagne* empereur, comprenait il la force des termes qu'il prononçait ? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* ſerait ſon maître ; la Daterie a prétendu qu'il voulait dire qu'il ſerait maître de *Charlemagne*.

Les choſes les plus reſpectables, les plus ſacrées, les plus divines, n'ont-elles pas été obſcurcies par les équivoques des langues.

On demande à deux chrétiens de quelle religion ils ſont ; l'un & l'autre répond : Je ſuis catholique. On les croit tous deux de la même communion ; cependant l'un eſt de la grecque, l'autre de la latine, & tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage, il ſe trouve que chacun d'eux entend par catholique *univerſel*, & qu'en ce cas univerſel a ſignifié *partie*.

L'ame de *St François* eſt au ciel, eſt en paradis. Un de ces mots ſignifie l'*air*, l'autre veut dire *jardin*.

On ſe ſert du mot *eſprit* pour exprimer vent, extrait, penſée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice néceſſaire de toutes les langues formées, par ce qu'on appelle le *haſard* & par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté & de toute vérité daigna condeſcendre à la manière de parler

de ſon peuple, c'eſt ce qui fait qu'*heloïm* ſignifie en quelques endroits des *juges*, d'autres fois des *dieux*, & d'autres fois des *anges*.

Tu es Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon aſſemblé, ſerait une équivoque dans une langue & dans un ſujet profane; mais ces paroles reçoivent un ſens divin de la bouche qui les prononce & du ſujet auquel elles ſont appliquées.

Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob : or, DIEU *n'eſt pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Dans le ſens ordinaire, ces paroles pouvaient ſignifier : Je ſuis le même Dieu qu'ont adoré *Abraham* & *Jacob*, comme la terre qui a porté *Abraham*, *Iſaac* & *Jacob*, porte auſſi leurs deſcendans; le ſoleil qui luit aujourd'hui eſt le ſoleil qui éclairait *Abraham*, *Iſaac* & *Jacob*; la loi de leurs enfans eſt leur loi. Et cela ne ſignifie pas qu'*Abraham*, *Iſaac* & *Jacob* ſoient encore vivans. Mais quand c'eſt le Meſſie qui parle, il n'y a plus d'équivoque; le ſens eſt auſſi clair que divin. Il eſt évident qu'*Abraham*, *Iſaac* & *Jacob* ne ſont point au rang des morts, mais qu'ils vivent dans la gloire, puiſque cet oracle eſt prononcé par le Meſſie, mais il fallait que ce fût lui qui le dît.

Les diſcours des prophètes juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes groſſiers qui n'en pénétraient pas le ſens; mais ils ne le furent pas pour les eſprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques; l'un prédit à *Créſus* qu'un puiſſant empire ſuccombera; mais ſera-ce le ſien? ſera-

ce celui de *Cyrus ?* L'autre dit à Pirrhus que les Romains peuvent le vaincre, & qu'il peut vaincre les Romains. Il eſt impoſſible que cet oracle mente.

Lorſque *Septime Sévère*, *Peſcennius Niger* & *Clodius Albinus* diſputaient l'empire, l'oracle de Delphes (conſulté malgré le jéſuite *Baltus* qui prétend que les oracles avaient ceſſé) répondit : *Le brun eſt fort bon, le blanc ne vaut rien, l'africain eſt paſſable.* On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurélien* conſulta le Dieu de Palmyre, (& toujours malgré *Baltus*) le Dieu dit que les *colombes craignent le faucon.* Quelque choſe qui arrivât, le Dieu ſe tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur ; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des ſouverains ont employé l'équivoque auſſi-bien que les Dieux. Je ne ſais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, diſant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. (*)

ESCLAVES.

SECTION PREMIÈRE.

POURQUOI appelons-nous *eſclaves* ceux que les Romains appelaient *ſervi*, & les Grecs *douloi*. L'étymologie eſt ici fort en défaut,

(*) Voyez *abus des mots.*

& les *Bochart* ne pourront faire venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*eſclave*, eſt le teſtament d'un *Ermangaut*, archevêque de Narbonne, qui lègue à l'évêque *Frédelon* ſon eſclave *Anaph*, *Anaphum Slavonium*. Cet *Anaph* était bien heureux d'appartenir à deux évêques de ſuite.

Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Slavons étant venus du fond du Nord avec tant de peuples indigens & conquérans piller ce que l'empire romain avait ravi aux nations, & ſur-tout la Dalmatie & l'Illyrie, les Italiens aient appelé *ſchiavitu* le malheur de tomber entre leurs mains, & *ſchiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'Hiſtoire du moyen âge, c'eſt que du temps des Romains notre univers connu ſe diviſait en hommes libres & en eſclaves. Quand les Slavons, Alains, Huns, Hérules, Lombards, Oſtrogoths, Viſigoths, Vandales, Bourguignons, Francs, Normands, vinrent partager les dépouilles du monde, il n'y a pas d'apparence que la multitude des eſclaves diminuât; d'anciens maîtres ſe virent réduits à la ſervitude; le très-petit nombre enchaîna le grand, comme on le voit dans les colonies où l'on emploie les nègres, & comme il ſe pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les eſclaves des Aſſyriens & des Egyptiens.

Le livre où il eſt le plus parlé d'eſclaves, eſt l'Iliade. D'abord la belle *Briſeis* eſt eſclave

chez *Achille*. Toutes les Troyennes, & surtout les princeſſes, craignent d'être eſclaves des Grecs, & d'aller filer pour leurs femmes.

L'eſclavage eſt auſſi ancien que la guerre, & la guerre auſſi ancienne que la nature humaine.

On était ſi accoutumé à cette dégradation de l'eſpèce, qu'*Epictète*, qui aſſurément valait mieux que ſon maître, n'eſt jamais étonné d'être eſclave.

Aucun légiſlateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la ſervitude; au contraire, les peuples les plus enthouſiaſtes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les lois les plus dures contre les ſerfs. Le droit de vie & de mort ſur eux était un des principes de la ſociété. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de *Spartacus* eſt la plus juſte, & peut-être la ſeule juſte.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il ſemblait, pour ſervir toutes les nations tour à tour, euſſent pourtant quelques eſclaves auſſi. Il eſt prononcé dans leurs lois (*a*) qu'ils pourront acheter leurs frères pour ſix ans, & les étrangers pour toujours. Il était dit que les enfans d'*Eſaü* devaient être les ſerfs des enfans de *Jacob*. Mais depuis, ſous une autre économie, les Arabes qui ſe diſaient enfans d'*Eſaü*, réduiſirent les enfans de *Jacob* à l'eſclavage.

Les évangiles ne mettent pas dans la bouche

(*a*) Exode, chap. XXI. Léviticq. chap. XXV, &c. Geneſe chap. XXVII, XXXII.

de JESUS-CHRIST une ſeule parole qui rappelle le genre-humain à ſa liberté primitive, pour laquelle il ſemble né. Il n'eſt rien dit dans le nouveau teſtament de cet état d'opprobre & de peine auquel la moitié du genre-humain était condamnée ; pas un mot dans les écrits des apôtres & des pères de l'Egliſe pour changer des bêtes de ſomme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treizième ſiècle. S'il eſt parlé de l'eſclavage, c'eſt de l'eſclavage du péché.

Il eſt difficile de bien comprendre comment dans *St Jean* (*b*) les Juifs peuvent dire à JESUS: *Nous n'avons jamais ſervi ſous perſonne*, eux qui étaient alors ſujets des Romains, eux qui avaient été vendus au marché après la priſe de Jéruſalem ; eux dont dix tribus emmenées eſclaves par *Salmanazar*, avaient diſparu de la face de la terre, & dont deux autres tribus furent dans les fers des Babyloniens ſoixante & dix ans ; eux ſept fois réduits en ſervitude dans leur terre promiſe, de leur propre aveu ; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur ſervitude en Egypte, dans cette Egypte qu'ils abhorraient, & où ils coururent en foule pour gagner quelque argent dès que *Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père dom *Calmet* dit qu'il faut entendre ici une *ſervitude intrinſèque*, ce qui n'eſt pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, une partie de l'Allemagne étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, & par des natifs devenus

(*b*) Chap. VIII.

ſerfs. Quand l'évêque de Séville *Opas* & le comte *Julien* appelèrent les Maures mahométans contre les rois chrétiens viſigoths, qui régnaient de-là les Pyrenées ; les mahométans, ſelon leur coutume, propoſèrent aux peuples de ſe faire circoncire, ou de ſe battre, ou de payer en tribut de l'argent & des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu, il n'y eut d'eſclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens & leur religion en payant. C'eſt ainſi que les Turcs en uſèrent depuis en Grèce. Mais ils impoſèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis, & pour ſervir d'icoglans & de janiſſaires, les filles pour être élevées dans les ſérails. Ce tribut fut depuis racheté à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guère d'eſclaves pour le ſervice intérieur des maiſons que ceux qu'ils achètent des Circaſſiens, des Mingréliens & des petits Tartares.

Entre les Africains muſulmans, & les Européens chrétiens, la coutume de piller, de faire eſclave tout ce qu'on rencontre ſur mer a toujours ſubſiſté. Ce ſont des oiſeaux de proie qui fondent les uns ſur les autres ; Algériens, Maroquins, Tuniſiens vivent de piraterie. Les religieux de Malte, ſucceſſeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller & d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de muſulmans. Les galères du pape vont prendre des Algériens, ou ſont priſes ſur les côtes ſeptentrionales d'Afrique. Ceux qui ſe diſent blancs vont acheter des nègres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Penſilvaniens ſeuls ont renoncé depuis peu ſo-

lennellement à ce trafic qui leur a paru malhonnête.

SECTION II.

J'AI lu depuis peu au mont Krapac où l'on ſait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'eſprit, de paradoxes, de vues & de courage, tel à quelques égards que ceux de *Monteſquieu*, & écrit contre *Monteſquieu*. (*) Dans ce livre on préfère hautement l'eſclavage à la domeſticité, & ſur-tout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le ſort de ces malheureux hommes libres qui peuvent gagner leur vie où ils veulent par le travail pour lequel l'homme eſt né, & qui eſt le gardien de l'innocence comme le conſolateur de la vie. Perſonne, dit l'auteur, n'eſt chargé de les nourrir, de les ſecourir, au lieu que les eſclaves étaient nourris & ſoignés par leurs maîtres ainſi que leurs chevaux. Cela eſt vrai; mais l'eſpèce humaine aime mieux ſe pourvoir que dépendre; & les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque avec raiſon que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans leſquelles il leur eſt défendu de gagner leur vie; mais ce n'eſt point parce qu'ils ſont libres, c'eſt parce que nous avons quelques lois ridicules & beaucoup trop de fêtes.

Il dit très-juſtement que ce n'eſt pas la charité chrétienne qui a briſé les chaînes de la ſervitude, puiſque cette charité les a ſer-

(*) *Théorie des lois civiles* par M. *Linguet*.

ſerrées

ſerrées pendant plus de douze ſiècles ; (c) & il pouvait encore ajouter que chez les chrétiens les moines mêmes, tout charitables qu'ils ſont, poſſèdent encore des eſclaves réduits à un état affreux ſous le nom de *mortaillables*, de *mainmortables*, de *ſerfs de glèbe*.

Il affirme, ce qui eſt très-vrai, que les princes chrétiens n'affranchirent les ſerfs que par avarice. C'eſt en effet, pour avoir l'argent amaſſé par ces malheureux, qu'ils leur ſignèrent des patentes de manumiſſion. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença ; il affranchit les ſerfs de Spire & de Worms au douzième ſiècle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix eſt la liberté, puiſque ces hommes groſſiers l'achetèrent très-chèrement.

Enfin, c'eſt aux hommes ſur l'état deſquels on diſpute, à décider quel eſt l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant ſur la paille dans une hutte entr'ouverte ; demandez-lui s'il voudrait être eſclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché ; non-ſeulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en eſt à qui vous n'oſeriez en faire la propoſition.

Demandez enſuite à un eſclave, s'il déſirerait d'être affranchi, & vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela ſeul la queſtion eſt décidée. (1)

(c) Voyez la ſect. III.

(1) Il eſt très-poſſible qu'un homme préfère l'eſcla-

Conſidérez encore que le manœuvre peut devenir fermier, & de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conſeiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement; en Suède devenir lui-même un membre des Etats de la nation. Ces perſpectives valent bien celle de mourrir abandonné dans le coin d'une étable de ſon maître.

SECTION III.

PUFFENDORF dit (d) que l'eſclavage a été établi *par un libre conſentement des parties, & par un contrat de faire afin qu'on nous donne.*

Je ne croirai *Puffendorf* que quand il m'aura montré le premier contrat.

Grotius demande ſi un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir? (& remarquez qu'il ne parle pas d'un priſonnier ſur ſa parole d'honneur) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été bleſſé il n'a pas le droit de ſe faire panſer! la nature décide contre *Grotius*.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'*Eſprit des lois*, (e) après avoir peint l'eſclavage des nègres avec le pinceau de *Molière*.

vage à la misère; mais cette alternative n'eſt pas une condition néceſſaire de la vie humaine. D'ailleurs on eſt ſouvent à la fois eſclave & miſérable.

(d) Liv. VI, chap. III.

(e) Liv. XV, chap. VI.

« M. *Perri* dit que les Moſcovites ſe vendent » aiſément ; j'en ſais bien la raiſon ; c'eſt que » leur liberté ne vaut rien. »

Le capitaine *Jean Perri* anglais, qui écrivait en 1714 l'État préſent de la Ruſſie, ne dit pas un mot de ce que l'Eſprit des lois lui fait dire. Il n'y a dans *Perri* que quelques lignes touchant l'eſclavage des Ruſſes ; les voici : « Le » czar a ordonné que dans tous ſes Etats per- » ſonne à l'avenir ne ſe dirait ſon golup ou » eſclave, mais ſeulement raab qui ſignifie » *ſujet*. Il eſt vrai que ce peuple n'en a tiré » aucun avantage réel ; car il eſt encore aujour- » d'hui effectivement eſclave. » (*f*)

L'auteur de l'Eſprit des lois ajoute que ſuivant le récit de *Guillaume Dampier*, *tout le monde cherche à ſe vendre dans le royaume d'Achem*. Ce ſerait là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le Voyage de *Dampier* qui approche d'une pareille idée. C'eſt dommage qu'un homme qui avait tant d'eſprit, ait haſardé tant de choſes, & cité faux tant de fois. (*g*)

SECTION IV.

Serfs des corps, ſerfs de glèbe, main-morte, &c.

On dit communément qu'il n'y a plus d'eſclaves en France, que c'eſt le royaume des

(*f*) Pag. 228, édition d'Amſterdam, 1717.

(*g*) Voyez à l'article *Lois* les grands changemens ils depuis en Ruſſie. Voyez auſſi quelques mépriſes de *Monteſquieu*.

Francs ; qu'eſclave & franc ſont contradictoires. Qu'on y eſt ſi franc, que pluſieurs financiers y ſont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des deſcendans des anciens Francs, s'il y en a. Heureuſe la nation françaiſe d'être ſi franche ! Cependant comment accorder tant de liberté avec tant d'eſpèces de ſervitude, comme, par exemple, celle de la main-morte ?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opera, ignore qu'elle deſcend d'une famille de Bourgogne ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, & que ſa famille eſt encore eſclave mortaillable, main-mortable.

De ces eſclaves, les uns ſont obligés de travailler trois jours de la ſemaine pour leur ſeigneur ; les autres deux. S'ils meurent ſans enfans leur bien appartient à ce ſeigneur ; s'ils laiſſent des enfans le ſeigneur prend ſeulement les plus beaux beſtiaux, les meilleurs meubles à ſon choix dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, ſi le fils de l'eſclave main-mortable n'eſt pas dans la maiſon de l'eſclavage paternel depuis un an & un jour à la mort du père, il perd tout ſon bien & il demeure encore eſclave, c'eſt-à-dire que s'il gagne quelque bien par ſon induſtrie, ce pécule à ſa mort appartiendra au ſeigneur.

Voici bien mieux : un bon pariſien va voir ſes parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an & un jour dans une maiſon main-mortable & s'en retourne à Paris, tous ſes biens, en quelque endroit

qu'ils ſoient ſitués, appartiendront au ſeigneur foncier, en cas que cet homme meure ſans laiſſer de lignée.

On demande à ce propos comment la Comté de Bourgogne eut le ſobriquet de *franche* avec une telle ſervitude? C'eſt, ſans doute, comme les Grecs donnèrent aux furies le nom d'Euménides, *bons cœurs*.

Mais le plus curieux, le plus conſolant de toute cette juriſprudence, c'eſt que les moines ſont ſeigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par haſard un prince du ſang, ou un miniſtre d'Etat, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs ſecrétaires jetait les yeux ſur cet article, il ſerait bon que dans l'occaſion il ſe reſſouvînt que le roi de France déclare à la nation, dans ſon ordonnance du 18 mai 1731, *que les moines & les bénéficiers poſſèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté.*

Le marquis d'*Argenſon* dans le Droit public eccléſiaſtique auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de dix-huit charrues, les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, & ils ont des eſclaves. Renvoyons cette poſſeſſion monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modeſtes ſur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres & humbles, on nous a répondu: Il y a ſix cents ans qu'ils ouiſſent de ce droit; comment les en dépouiller? Nous avons répliqué humblement;

Il y a trente ou quarante mille ans, plus ou moins, que les fouines ſont en poſſeſſion de manger nos poulets, mais on nous accorde la permiſſion de les détruire quand nous les rencontrons.

N. B. C'eſt un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton, mais il peut en ſureté de conſcience manger la ſubſtance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voiſinage hériter cent mille écus d'un de leurs eſclaves main-mortable, lequel avait fait cette fortune à Francfort par ſon commerce. Il eſt vrai que la famille dépouillée a eu la permiſſion de venir demander l'aumône à la porte du couvent, car il faut tout dire.

Diſons donc que les moines ont encore cinquante ou ſoixante mille eſclaves main-morables dans le royaume des Francs. On n'a pas penſé juſqu'à préſent, à réformer cette juriſprudence chrétienne qu'on vient d'abolir dans les Etats du roi de Sardaigne; mais on y penſera. Attendons ſeulement quelques ſiècles, quand les dettes de l'Etat ſeront payées.

ESPACE.

QU'EST-CE que l'eſpace? *Il n'y a point d'eſpace, point de vide*, diſait *Leibnitz*, après avoir admis le vide; mais quand il l'admettait il n'était pas encore brouillé avec *Newton*. Il ne lui diſputait pas encore le calcul des fluxions, dont *Newton* était l'inventeur. Quand

leur diſpute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'eſpace pour *Leibnitz*.

Heureuſement, quelque choſe que diſent les philoſophes ſur ces queſtions inſolubles, que l'on ſoit pour *Epicure*, pour *Gaſſendi*, pour *Newton*, ou pour *Deſcartes* & *Rohaut*, les règles du mouvement ſeront toujours les mêmes. Tous les arts mécaniques ſeront exercés ſoit dans l'eſpace pur, ſoit dans l'eſpace matériel.

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir.

Cela n'empêchera pas que nos vaiſſeaux n'aillent aux Indes, & que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que *Rohaut* ſéchera. L'eſpace pur, dites-vous, ne peut être ni matière ni eſprit. Or il n'y a dans le monde que matière & eſprit, donc il n'y a point d'eſpace.

Eh! meſſieurs, qui nous a dit qu'il n'y a que matière & eſprit, à nous qui connaiſſons ſi imparfaitement l'un & l'autre? Voilà une plaiſante déciſion: *Il ne peut être dans la nature que deux choſes, leſquelles nous ne connaiſſons pas.* Du moins *Montezume* raiſonnait plus juſte dans la tragédie anglaiſe de *Dryden*: *Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint? il n'y a que deux empereurs dans le monde, celui du Pérou & moi. Montezume* parlait de deux choſes qu'il connaiſſait; mais nous autres nous parlons de deux choſes dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous ſommes de plaiſans atomes. Nous ſe-

ſons DIEU un eſprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appelons *eſprit* la faculté que l'Etre ſuprême, univerſel, éternel, tout-puiſſant nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau, large de ſix doigts tout au plus, nous nous imaginons que DIEU eſt un eſprit de cette même ſorte. (Toujours DIEU à notre image, bonnes gens!)

Mais s'il y avait des millions d'êtres qui fuſſent toute autre choſe que notre matière, dont nous ne connaiſſons que les apparences, & tout autre choſe que notre eſprit, notre ſouffle idéal, dont nous ne ſavons préciſément rien du tout! & qui pourra m'aſſurer que ces millions d'êtres n'exiſtent pas? & qui pourra ſoupçonner que DIEU, démontré exiſtant par ſes effets, n'eſt pas infiniment différent de tous ces êtres là, & que l'eſpace n'eſt pas un de ces êtres?

Nous ſommes bien loin de dire avec *Lucrèce*:

Ergo præter inane & corpora tertia per ſe
Nulla poteſt rerum in numero natura reperiri.

Hors le corps & le vide il n'eſt rien dans le monde.

Mais oſerons-nous croire avec lui que l'eſpace infini exiſte?

A-t-on jamais pu répondre à ſon argument? *Lancez une flèche des bornes du monde tombera-t-elle dans le rien, dans le néant?*

Clarke, qui parlait au nom de *Newton*, prétend que l'*eſpace a des propriétés, qu'il eſt étendu, qu'il eſt meſurable, donc il exiſte.* Mais ſi on lui répond qu'on met quelque choſe là

où

où il n'y avait rien, que répliqueront *Newton* & *Clarke* ?

Newton regarde l'eſpace comme le *ſenſorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois, car j'étais jeune ; à préſent je ne l'entends pas plus que ſes explications de l'Apocalypſe. L'eſpace *ſenſorium* de DIEU, l'organe intérieur de DIEU ; je m'y perds & lui auſſi.

Il crut, au rapport de *Locke*, (*a*) qu'on pouvait expliquer la création, en ſuppoſant que DIEU, par un acte de ſa volonté & de ſon pouvoir, avait rendu l'eſpace impénétrable. Il eſt triſte qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choſes ſi inintelligibles.

ESPRIT.

SECTION PREMIÈRE.

ON conſultait un homme, qui avait quelque connaiſſance du cœur humain, ſur une tragédie qu'on devait repréſenter : il répondit qu'il y avait tant d'eſprit dans cette pièce qu'il doutait de ſon ſuccès. Quoi ? dira-t-on, eſt ce là un défaut, dans un temps où tout le monde veut avoir de l'eſprit, où l'on écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux penſées les plus

(*a*) Cette anecdote eſt rapportée par le traducteur de *Eſſai ſur l'entendement humain*, tom. IV, pag. 175.

fauſſes, quand elles ſont brillantes ? Oui, ſans doute, on applaudira le premier jour, & on s'ennuiera le ſecond.

Ce qu'on appelle eſprit, eſt tantôt une comparaiſon nouvelle, tantôt une illuſion fine: ici l'abus d'un mot qu'on préſente dans un ſens, & qu'on laiſſe entendre dans un autre; là un rapport délicat entre deux idées peu communes: c'eſt une métaphore ſingulière; c'eſt une recherche de ce qu'un objet ne préſente pas d'abord, mais de ce qui eſt en effet dans lui; c'eſt l'art, ou de réunir deux choſes éloignées, ou de diviſer deux choſes qui paraiſſent ſe joindre, ou de les oppoſer l'une à l'autre; c'eſt celui de ne dire qu'à moitié ſa penſée pour la laiſſer deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'eſprit, ſi j'en avais davantage; mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage ſérieux & qui doit intéreſſer. La raiſon en eſt, qu'alors c'eſt l'auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros eſt toujours, ou dans la paſſion, ou en danger. Le danger & les paſſions ne cherchent point l'eſprit. *Priam* & *Hécube* ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans ſont égorgés dans Troye embraſée: *Didon* ne ſoupire point en madrigaux, en volant au bûcher ſur lequel elle va s'immoler: *Démoſthènes* n'a point de jolies penſées, quand il anime les Athéniens à la guerre; s'il en avait, il ſerait un rhéteur, & il eſt un homme d'Etat.

L'art de l'admirable *Racine* eſt bien au-deſſus

de ce qu'on appelle *eſprit ;* mais ſi *Pyrrhus* s'exprimait toujours dans ce ſtyle :

Vaincu, chargé de fers, de regrets conſumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Hélas ! fus-je jamais ſi cruel que vous l'êtes ?

ſi *Oreſte* continuait toujours à dire : *Que les Scythes ſont moins cruels qu'Hermione ;* ces deux perſonnages ne toucheraient point du tout : on s'apercevrait que la vraie paſſion s'occupe rarement de pareilles comparaiſons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troye fut conſumée, & les feux de l'amour de *Pyrrhus ;* entre les Scythes qui immolent des hommes, & *Hermione* qui n'aima point *Oreſte*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée :*

Le ciel choiſit ſa mort, pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devait cette honneur aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette penſée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'eſprit, & même un air de grandeur qui impoſe. Je ſuis ſûr que ces vers, prononcés avec l'enthouſiaſme & l'art d'un bon acteur, feront applaudis ; mais je ſuis ſûr que la piece de *Cinna*, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée long-temps. En effet, pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains eſclaves après ſa mort ? Le contraire ſerait plus vrai : les manes de *Pompée* devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette

liberté pour laquelle on ſuppoſe qu'il combattit & qu'il mourut.

Que ſerait-ce donc qu'un ouvrage rempli de penſées recherchées & problématiques? Combien ſont ſupérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers ſimples & naturels?

Cinna, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner!
Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

Ce n'eſt pas ce qu'on appelle *eſprit*; c'eſt le ſublime & le ſimple qui ſont la vraie beauté.

Que dans Rodogune, *Antiochus* diſe de ſa maîtreſſe qui le quitte, après lui avoir indignement propoſé de tuer ſa mère:

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'eſprit; c'eſt faire une épigramme contre *Rodogune*: c'eſt comparer ingénieuſement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'eſt point parce que ſa maîtreſſe s'en va, que la propoſition de tuer ſa mère eſt révoltante: qu'elle ſorte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme eſt donc fauſſe; & ſi *Rodogune* ne ſortait pas, cette mauvaiſe épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choiſis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils ſoient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes & les jeux de mots dont on ſent le faux aiſément: il n'y a perſonne qui ne rie, quand dans la tragédie de la Toiſon d'or *Hipſipile*

dit à *Médée*, en feſant alluſion à ſes ſortiléges:

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre & tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il ſe permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'eſprit, qui ſeraient admis ailleurs, & que le genre ſérieux réprouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque*, traduit avec cette heureuſe naïveté d'*Amiot* : *Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un des traits brillans que j'ai vu citer, comme un modèle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le Traité des études de feu M. *Rollin.* Ce morceau eſt tiré de la belle oraiſon funèbre du grand *Turenne*, compoſée par *Fléchier*. Il eſt vrai que dans cette oraiſon, *Fléchier* égala preſque le ſublime *Boſſuet*, que j'ai appelé & que j'appelle encore *le ſeul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans; mais il me ſemble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici :

« Puiſſances ennemies de la France, vous » vivez, & l'eſprit de charité chrétienne m'in» terdit de faire aucun ſouhait pour votre » mort, &c.; mais vous vivez, & je plains » dans cette chaire un vertueux capitaine dont » les intentions étaient pures, &c. »

Une apoſtrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après

l'aſſaſſinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I*, parce qu'en effet il s'agiſſait des intérêts de *Pompée* & de *Charles I.* Mais eſt-il décent de ſouhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Eſpagne & des électeurs, & de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de ſervir ſon prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre leſquelles il ſervait? Que dirait-on d'un allemand qui eût ſouhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général *Merci* dont les intentions étaient pures? (*a*) Pourquoi donc ce paſſage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs? C'eſt que la figure eſt en elle-même belle & pathétique; mais ils n'examinaient point le fond & la convenance de la penſée. *Plutarque* eût dit à *Fléchier : Tu as tenu ſans propos un très-beau propos.*

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'eſprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour inſtruire ou pour toucher : je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La muſique exprime les paſſions, les ſentimens, les images : mais où ſont les accords qui peuvent rendre une épigramme?

(*a*) *Fléchier* avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraiſon funèbre du maréchal de *Turenne*, de celle que l'évêque de Grenoble *Lingende* avait faite d'un duc de Savoie. Or, ce morceau, qui était convenable pour un ſouverain, ne l'eſt pas pour un ſujet.

Quinault était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéra, celui qui eſt le plus orné, ou plutôt accablé de cet eſprit épigrammatique, eſt le Ballet du triomphe des arts, compoſé par un homme aimable, (*) qui penſa toujours finement, & qui s'exprima de même; mais qui, par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de *Louis XIV*. Dans ce ballet, où *Pygmalion* anime ſa ſtatue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me ſouviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeuneſſe par quelques perſonnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la ſtatue ſont ici confondus avec les mouvemens du cœur, & que dans aucun ſens la phraſe n'eſt françaiſe ; que c'eſt en effet une pointe, une plaiſanterie ? Comment ſe pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'eſprit, n'en eût pas aſſez pour retrancher ces fautes éblouiſſantes ? Ce même homme qui mépriſait *Homère* & qui le traduiſit ; qui en le traduiſant crut le corriger ; & en l'abrégeant crut le faire *lire*, s'aviſe de donner de l'eſprit à *Homère*. C'eſt lui qui, en feſant reparaître *Achille* reconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp :

Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du bel eſprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

(*) *La Motte.*

Ces jeux de l'imagination, ces fineſſes, ces tours, ces traits ſaillans, ces gaietés, ces petites ſentences coupées, ces familiarités ingénieuſes qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du louvre de *Perrault* eſt ſimple & majeſtueuſe. Un cabinet peut recevoir avec grâce de petits ornemens. Ayez autant d'eſprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers; dans une ſcène de comédie, qui ne ſera ni paſſionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez, pour égayer vos amis.

Loin que j'aie reproché à *Voiture* d'avoir mis de l'eſprit dans ſes lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas aſſez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danſer font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était ſouvent dans ce cas: ſes meilleures lettres ſont étudiées; on ſent qu'il ſe fatigue pour trouver ce qui ſe préſente ſi naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à madame de *Sévigné*, & à tant d'autres dames qui écrivent ſans efforts ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Deſpréaux*, qui avait oſé comparer *Voiture* à *Horace*, dans ſes premières ſatires, changea d'avis quand ſon goût fut mûri par l'âge. Je ſais qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde que *Voiture* ſoit ou ne ſoit pas un grand génie, qu'il ait fait ſeulement quelques jolies lettres, ou que toutes ſes plaiſanteries ſoient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les arts

& qui les aimons, nous portons une vue attentive ſur ce qui eſt aſſez indifférent au reſte du monde. Le bon goût eſt pour nous en littérature ce qu'il eſt pour les femmes en ajuſtemens; & pourvu qu'on ne faſſe pas de ſon opinion une affaire de parti, il me ſemble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de choſes excellentes, & que *Marot* ſerait aiſément réduit à peu de pages.

Ce n'eſt pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'eſt au contraire qu'on veut ſavoir bien au juſte ce qui leur a valu cette réputation qu'on reſpecte, & quelles ſont les vraies beautés qui ont fait paſſer leurs défauts. Il faut ſavoir ce qu'on doit ſuivre & ce qu'on doit éviter; c'eſt là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'eſt ce que feſait *Horace* quand il examinait *Lucilius* en critique. *Horace* ſe fit par-là des ennemis; mais il éclaira ſes ennemis mêmes.

Cette envie de briller & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, eſt la ſource des expreſſions nouvelles, comme des penſées recherchées. Qui ne peut briller par une penſée, veut ſe faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu ſubſtituer *amabilités* au mot d'*agrémens*, *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette eſpèce. Si on continuait ainſi, la langue des *Boſſuet*, des *Racine*, des *Paſcal*, des *Corneille*, des *Boileau*, des *Fénélon*, deviendrait bientôt ſurannée. Pourquoi éviter une expreſſion qui eſt d'uſage, pour en introduire une qui dit préciſément la même

choſe ? Un mot nouveau n'eſt pardonnable que quand il eſt abſolument néceſſaire, intelligible & ſonore ; on eſt obligé d'en créer en phyſique : une nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain ? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* & de *Boſſuet ?* Y a-t-il d'autres paſſions que celles qui ont été maniées par *Racine*, effleurées par *Quinault ?* Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père *Bourdaloue ?*

Ceux qui accuſent notre langue de n'être pas aſſez féconde, doivent en effet trouver de la ſtérilité, mais c'eſt dans eux-mêmes : *Rem verba ſequuntur.* Quand on eſt bien pénétré d'une idée, quand un eſprit juſte & plein de chaleur poſsède bien ſa penſée, elle ſort de ſon cerveau, toute ornée des expreſſions convenables, comme *Minerve* ſortit toute armée du cerveau de *Jupiter.* Enfin, la concluſion de tout ceci eſt qu'il ne faut rechercher ni les penſées, ni les tours, ni les expreſſions ; & que l'art, dans tous les grands ouvrages, eſt de bien raiſonner, ſans trop faire d'argumens ; de bien peindre, ſans vouloir tout peindre ; d'émouvoir, ſans vouloir toujours exciter les paſſions. Je donne ici de beaux conſeils, ſans doute. Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas non !

Pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti potuere.

SECTION II.

Le mot *esprit*, quand il signifie *une qualité de l'ame*, est un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent presque toujours des sens différens : Il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grâce, finesse ; & il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir, *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine ; & quand on dit : *Voilà un ouvrage plein d'esprit, un homme qui a de l'esprit*, on a grande raison de demander duquel. L'esprit sublime de *Corneille* n'est ni l'esprit exact de *Boileau*, ni l'esprit naïf de *la Fontaine ;* & l'esprit de *la Bruyère*, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de *Mallebranche*, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *esprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'esprit, qu'une raison épurée. Un esprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté, &c. signifie *le caractère & la trempe de l'ame*, & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, *avoir de l'esprit*.

L'esprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel esprit, & cependant ne signifie pas précisément la même chose : car jamais ce terme *homme d'esprit* ne peut être pris en mauvaise part, & *bel esprit* est quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence ? C'eſt qu'*homme d'eſprit* ne ſignifie pas *eſprit ſupérieur*, *talent marqué*, & que *bel eſprit* le ſignifie. Ce mot *homme d'eſprit* n'annonce point de prétention, & le *bel eſprit* eſt une affiche : c'eſt un art qui demande de la culture, c'eſt une eſpèce de profeſſion, & qui par-là expoſe à l'envie & au ridicule.

C'eſt en ceſens que le P. *Bouhours* aurait eu raiſon de faire entendre, d'après le cardinal *Duperron*, que les Allemands ne prétendaient pas à l'eſprit, parce qu'alors leurs ſavans ne s'occupaient guère que d'ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que le bel eſprit ſe mêlât au ſavant.

Ceux qui mépriſent le génie d'*Ariſtote*, au lieu de s'en tenir à condamner ſa phyſique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, ſeraient bien étonnés de voir qu'*Ariſtote* a enſeigné parfaitement dans ſa rhétorique la manière de dire les choſes avec eſprit : il dit que cet art conſiſte à ne ſe pas ſervir ſimplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau ; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le ſens ſoit clair & l'expreſſion énergique ; il en apporte pluſieurs exemples, & entr'autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus floriſſante jeuneſſe d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de ſon printemps*.

Ariſtote a bien raiſon de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaiſirs ſont mêlés d'amertume, les regarda

comme des roſes accompagnées d'épines, eut de l'eſprit ; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'eſt pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime ſpirituellement : c'eſt un tour nouveau ; c'eſt en laiſſant deviner ſans peine une partie de ſa penſée : c'eſt ce qu'on appelle *fineſſe*, *délicateſſe* ; & cette manière eſt d'autant plus agréable qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'eſprit des autres.

Les alluſions, les allégories, les comparaiſons ſont un champ vaſte de penſées ingénieuſes ; les effets de la nature, la fable, l'hiſtoire préſentés à la mémoire, fourniſſent à une imagination heureuſe des traits qu'elle emploie à propos.

Il ne ſera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de M. de *la Sablière*, qui a toujours été eſtimé des gens de goût:

Églé tremble que dans ce jour,
L'hymen, plus puiſſant que l'amour,
N'enlève ſes tréſors ſans qu'elle oſe s'en plaindre;
Elle a négligé mes avis ;
Si la belle les eût ſuivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait, ce ſemble, ni mieux cacher, ni mieux faire entendre ce qu'il penſait, & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal ſuivant paraît plus brillant & plus agréable ; c'eſt une alluſion à la fable :

Vous êtes belle & votre sœur est belle ;
Entre vous deux, tout choix serait bien doux,
L'amour était blond comme vous,
Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien. Il est de *Bertaud*, évêque de Séez, & paraît au-dessus des deux autres, parce qu'il réunit l'esprit & le sentiment :

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fit le charme en mon âme renaître,
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif,
A qui le sort fit rencontrer son maître.

De pareils traits plaisent à tout le monde, & caractérisent l'*esprit* délicat d'une nation ingénieuse.

Le grand point est de savoir jusqu'où cet esprit doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages, on doit l'employer avec sobriété, par cela même qu'il est un ornement. Le grand art est dans l'à-propos.

Une pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste & fleurie, est un défaut, quand la raison seule ou la passion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts : ce n'est pas alors du faux bel esprit, mais c'est de l'esprit déplacé ; & toute beauté hors de sa place cesse d'être beauté.

C'est un défaut dans lequel *Virgile* n'est

jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au *Taſſe*, tout admirable qu'il eſt d'ailleurs : ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein de ſes idées, veut ſe montrer lui-même, lorſqu'il ne doit montrer que ſes perſonnages.

La meilleure manière de connaître l'uſage qu'on doit faire de l'eſprit, eſt de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues ſavantes & dans la nôtre.

Le *faux eſprit* eſt autre choſe que de l'*eſprit déplacé* : ce n'eſt pas ſeulement une penſée fauſſe, car elle pourrait être fauſſe ſans être ingénieuſe ; c'eſt une penſée fauſſe & recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'eſprit, qui traduiſit, ou plutôt qui abrégea *Homère* en vers français, crut embellir ce poëte, dont la ſimplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au ſujet de la réconciliation d'*Achille* :

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême,
Que sa vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

Premièrement, de ce qu'on a dompté ſa colère, il ne s'enſuit pas du tout qu'on ne ſera point battu : ſecondement toute une armée peut-elle s'accorder, par une inſpiration ſoudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût ſévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces penſées alambiquées que l'on trouve en foule dans ces écrits, d'ailleurs eſtimables ? Comment ſupporter que

dans un livre de mathématique on dise que, *si Saturne venait à manquer, ce serait le dernier satellite qui prendrait sa place, parce que les grands seigneurs éloignent toujours d'eux leurs successeurs?* Comment souffrir qu'on dise qu'*Hercule* savait la physique, & qu'on *ne pouvait résister à un philosophe de cette force*? L'envie de briller & de surprendre par des choses neuves, conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues, ce qui est la pire espèce du faux bel esprit.

Le faux goût est différent du faux bel esprit, parce que celui-ci est toujours une affectation, un effort de faire mal; au lieu que l'autre est souvent une habitude de faire mal sans effort, & de suivre par instinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales, est un faux goût; mais c'est plutôt un manque d'esprit qu'un abus d'esprit.

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui se fendent, des fleuves qui reculent, le soleil & la lune qui se dissolvent, des comparaisons fausses & giganteſques, la nature toujours outrée, sont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, & qu'il est bien plus aisé d'être ampoulé que d'être juste, fin & délicat.

Le faux esprit est précisément le contraire de ces idées triviales & ampoulées; c'est une recherche fatigante de traits déliés, une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déjà

déjà dit naturellement, de rapprocher des idées qui paraiſſent incompatibles, de diviſer ce qui doit être réuni, de ſaiſir de faux rapports, de mêler, contre les bienſéances, le badinage avec le ſérieux, & le petit avec le grand.

Ce ſerait ici une peine ſuperflue d'entaſſer des citations dans leſquelles le mot *eſprit* ſe trouve. On ſe contentera d'en examiner une de *Boileau*, qui eſt rapportée dans le grand dictionnaire de *Trévoux* : *C'eſt le propre des grands eſprits, quand ils commencent à vieillir & à décliner, de ſe plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'eſt pas vraie. Un grand eſprit peut tomber dans cette faibleſſe ; mais ce n'eſt pas le propre des grands eſprits. Rien n'eſt plus capable d'égarer la jeuneſſe, que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de ſens differens le mot d'*eſprit* s'emploie ; ce n'eſt point un défaut de la langue ; c'eſt au contraire un avantage d'avoir ainſi des racines qui ſe ramifient en pluſieurs branches.

Eſprit d'un corps, d'une ſociété, pour exprimer les uſages, la manière de parler, de ſe conduire, les préjugés d'un corps.

Eſprit de parti, qui eſt à l'eſprit d'un corps ce que ſont les paſſions aux ſentimens ordinaires.

Eſprit d'une loi, pour en diſtinguer l'intention : c'eſt en ce ſens qu'on a dit, *la lettre tue & l'eſprit vivifie.*

Eſprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère & le but.

Eſprit de vengeance, pour ſignifier *déſir* & *intention* de ſe venger.

Eſprit de diſcorde, *eſprit de révolte*, &c.

On a cité dans un dictionnaire, *eſprit de politeſſe*; mais c'eſt d'après un auteur nommé *Bellegarde*, qui n'a nulle autorité. On doit choiſir avec un ſoin ſcrupuleux ſes auteurs & ſes exemples. On ne dit point *eſprit de politeſſe*, comme on dit *eſprit de vengeance*, *de diſſention*, *de faction*; parce que la politeſſe n'eſt point une paſſion animée par un motif puiſſant qui la conduiſe, lequel on appelle *eſprit* métaphoriquement.

Eſprit familier ſe dit dans un autre ſens, & ſignifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*eſprit de Socrate*, &c.

Eſprit ſignifie quelquefois la plus ſubtile partie de la matière: on dit, *eſprits animaux*, *eſprits vitaux*, pour ſignifier ce qu'on n'a jamais vu, & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces eſprits qu'on croit couler rapidement dans les nerfs, ſont probablement un feu ſubtil. Le docteur *Méad* eſt le premier qui ſemble en avoir donné des preuves dans la préface du *Traité ſur les poiſons*.

Eſprit en chimie, eſt encore un terme qui reçoit pluſieurs acceptions différentes, mais qui ſignifie toujours la partie ſubtile de la matière.

Il y a loin de l'*eſprit* en ce ſens, au *bon eſprit*, au *bel eſprit*. Le même mot, dans toutes les langues, peut donner des idées différentes, parce que tout eſt métaphore, ſans que le vulgaire s'en aperçoive.

SECTION III.

Ce mot n'eſt-il pas une grande preuve de l'imperfection des langages, du chaos où elles ſont encore, & du haſard qui a dirigé preſque toutes nos conceptions ?

Il plut aux Grecs, ainſi qu'à d'autres nations, d'appeler vent, ſouffle, *pneuma*, ce qu'ils entendaient vaguement par reſpiration, vie, ame. Ainſi ame & vent étaient en un ſens la même choſe dans l'antiquité. Et ſi nous diſions que l'homme eſt une machine pneumatique, nous ne ferions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent, & ſe ſervirent du mot *ſpiritus*, eſprit, ſouffle. *Anima*, *ſpiritus*, furent la même choſe.

Le *rouhak* des Phéniciens, & à ce qu'on prétend, des Chaldéens, ſignifiait de même *ſouffle* & *vent*.

Quand on traduiſit la Bible en latin, on employa toujours indifféremment le mot ſouffle, eſprit, vent, ame. *Spiritus* DEI *ferebatur ſuper aquas*, le vent de DIEU, l'eſprit de DIEU était porté ſur les eaux.

Spiritus vitæ, le ſouffle de la vie, l'ame de la vie.

Inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum, ou *ſpiritum vitæ*, & il ſouffla ſur ſa face un ſouffle de vie. Et, ſelon l'hébreu, il ſouffla dans ſes narines un ſouffle, un eſprit de vie.

Hæc cum dixiſſet, *inſufflavit*, *& dixit eis* : *Accipite ſpiritum ſanctum*. Ayant dit cela, il ſouffla ſur eux : & leur dit : Recevez le ſouffle ſaint, l'eſprit ſaint,

Spiritus ubi vult ſpirat, & vocem ejus audis; ſed neſcis unde veniat, l'eſprit, le vent ſouffle où il veut, & vous entendez ſa voix (ſon bruit); mais vous ne ſavez d'où il vient.

Il y a loin de là à nos brochures du quai des auguſtins & du pont-neuf, intitulées Eſprit de *Marivaux*, Eſprit de *Desfontaines*, &c.

Ce que nous entendons communément en français par eſprit, bel eſprit, trait d'eſprit, &c. ſignifie des penſées ingénieuſes. Aucune autre nation n'a fait un tel uſage du mot *ſpiritus*. Les Latins diſaient *ingenium*, les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Les Eſpagnols diſent, *agudeza*, *agudezza*.

Les Italiens emploient communément le terme *ingegno*.

Les Anglais ſe ſervent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie eſt belle, car ce mot autrefois ſignifiait *ſage*.

Les Allemands diſent *verſtandig*; & quand ils veulent exprimer des penſées ingénieuſes, vives, agréables, ils diſent riche en ſenſations, *ſinn reich*. C'eſt de là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expreſſions de l'ancienne langue germanique & françaiſe, diſent *ſenſible man*.

Ainſi preſque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, ſont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, eſt tiré de ce qui engendre; l'*agudeſſa* de ce qui eſt pointu, le *ſinn reich* des ſenſations, l'eſprit du vent, & le *wit* de la ſageſſe.

En toute langue ce qui répond à eſprit en

général eſt de pluſieurs ſortes ; & quand vous dites : Cet homme a de l'eſprit, on eſt en droit de vous demander duquel ?

Girard, dans ſon livre utile des définitions, intitulé : Synonymes français, conclut ainſi : *Il faut dans le commerce des dames de l'eſprit ou du jargon qui en ait l'apparence.* (Ce n'eſt pas leur faire honneur, elles méritent mieux) *L'entendement eſt de miſe avec les politiques & les courtiſans.*

Il me ſemble que l'entendement eſt néceſſaire par-tout, & qu'il eſt bien extraordinaire de voir un entendement *de miſe*.

Le génie eſt propre avec les gens à projets & à dépenſe.

Ou je me trompe, ou le génie de *Corneille* était fait pour les ſpectateurs ; le génie de *Boſſuet* pour tous les auditeurs, encore plus que propre avec les gens à dépenſe.

Le mot qui répond à *ſpiritus*, eſprit, vent, ſouffle, donnant néceſſairement à toutes les nations l'idée de l'air, elles ſupposèrent toutes que notre faculté de penſer, d'agir, ce qui nous anime, eſt de l'air ; & de-là notre ame fut de l'air ſubtil.

De-là les manes, les eſprits, les revenans, les ombres furent compoſés d'air. (*)

De-là nous diſions, il n'y a pas long-temps : *Un eſprit lui eſt apparu, il a un eſprit familier ; il revient des eſprits dans ce château ;* & la populace le dit encore.

Il n'y a guère que les traductions des livres hébreux en mauvais latin, qui aient employé le mot de *ſpiritus* en ce ſens.

(*) Voyez *Ame*.

Manes, *umbræ*, *simulacra*, ſont les expreſſions de *Cicéron* & de *Virgile*. Les Allemands diſent *geiſt*, les Anglais *ghoſt*, les Eſpagnols, *duende*, *traſgo*; les Italiens ſemblent n'avoir point de terme qui ſignifie *revenant*. Les Français ſeuls ſe ſont ſervis du mot *eſprit*. Le mot propre pour toutes les nations doit être *fantôme*, *imagination*, *réverie*, *ſottiſe*, *friponnerie*.

SECTION IV.

Bel eſprit, *eſprit*.

QUAND une nation commence à ſortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appelons *de l'eſprit*.

Ainſi aux premières tentatives qu'on fit ſous *François I*, vous voyez dans *Marot* des pointes, des jeux de mots, qui feraient aujourd'hui intolérables.

Romorentin ſa perte rememore,
Cognac s'en cogne en ſa poitrine blême,
Anjou fait joug, Angoulême eſt de même.

Ces belles idées ne ſe préſentent pas d'abord pour marquer la douleur des peuples. Il en a coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourrait apporter pluſieurs exemples d'un goût ſi dépravé; mais tenons-nous-en à celui-ci qui eſt le plus fort de tous.

Dans la seconde époque de l'esprit humain en France, au temps de *Balzac*, de *Mairet*, de *Rotrou*, de *Corneille*, on applaudissait à toute pensée qui surprenait par des images nouvelles qu'on appelait *esprit*. On reçut très-bien ces vers de la tragédie de Pyrame.

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

On trouvait un grand art à donner du sentiment à ce poignard, à le faire rougir de honte d'être teint du sang de *Pyrame* autant que du sang dont il était coloré.

Personne ne se récria contre *Corneille* quand dans la tragédie d'Andromède, *Phinée* dit au soleil :

Tu fuis, Soleil, & ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte,
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

Le soleil qui fuit parce qu'il est moins clair que le visage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grâce devant un public dont le goût s'est formé difficilement, il ne faut pas être surpris que des traits d'esprit qui avaient quelque lueur de beauté, aient long-temps séduit.

Non-ſeulement on admirait cette traduction de l'eſpagnol.

Ce ſang qui tout verſé fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Non-ſeulement on trouvait une fineſſe très-ſpirituelle dans ce vers d'*Hipſipile* à *Médée* dans la Toiſon d'or :

Je n'ai que des attraits & vous avez des charmes.

Mais on ne s'apercevait pas, & peu de connaiſſeurs s'aperçoivent encore, que dans le rôle impoſant de *Cornélie*, l'auteur met preſque toujours de l'eſprit où il fallait ſeulement de la douleur. Cette femme dont on vient d'aſſaſſiner le mari, commence ſon diſcours étudié à *Céſar*, par un *car* :

Céſar, car le deſtin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta priſonnière & non pas ton eſclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaiſſe le cœur
Juſqu'à te rendre hommage & te nommer ſeigneur.

Elle s'interrompt ainſi dès le premier mot, pour dire une choſe recherchée & fauſſe. Jamais une citoyenne romaine ne fut eſclave d'un citoyen romain ; jamais un romain ne fut appelé *ſeigneur* ; & ce mot *ſeigneur* n'eſt parmi nous qu'un terme d'honneur & de rempliſſage uſité au théâtre.

Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encore au-deſſus.

Outre

Outre le défaut si commun à tous les héros de *Corneille*, de s'annoncer ainsi eux-mêmes, de dire : Je suis grand, j'ai du courage, admirez-moi, il y a ici une affectation bien condamnable de parler de sa naissance, quand la tête de *Pompée* vient d'être présentée à *César*. Ce n'est point ainsi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus*. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'en voulant dire encore plus, elle dit beaucoup moins. Etre romaine est sans doute moins que d'être fille de *Scipion* & femme de *Pompée*. L'infame *Septime*, assassin de *Pompée*, était romain comme elle. Mille romains étaient des hommes très-médiocres ; mais être femme & fille des plus grands des romains, c'était là une vraie supériorité. Il y a donc, dans ce discours de l'esprit faux & déplacé, ainsi qu'une grandeur fausse & déplacée.

Ensuite elle dit, d'après *Lucain*, qu'elle doit rougir d'être en vie.

Je dois rougir *pourtant*, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucain, après le beau siècle d'*Auguste*, cherchait de l'esprit, parce que la décadence commençait ; & dans le siècle de *Louis XIV* on commença par vouloir étaler de l'esprit, parce que le bon goût n'était pas encore entièrement formé comme il le fut depuis.

César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fausse autant qu'imprudente ! *César* ne doit point,

selon elle, écouter *le bruit* de sa victoire. Il n'a vaincu à Pharsale que parce que *Pompée* a épousé *Cornélie* ! Que de peine pour dire ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni convenable, ni touchant !

Deux fois du monde entier j'ai connu la disgrace.

C'est le *bis novi mundo* de *Lucain*. Ce vers présente une très-grande idée. Elle doit surprendre, il n'y manque que la vérité. Mais il faut bien remarquer que si ce vers avait seulement une faible lueur de vraisemblance, & s'il était échappé aux emportemens de la douleur il serait admirable ; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théâtrale.

Heureuse en mes malheurs si ce triste hyménée
Pour le bonheur du monde à Rome m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison ;
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine ;
Je te l'ai déjà dit, César, je suis romaine ;
Et quoique ta captive, un cœur tel que le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.

C'est encore de *Lucain* ; elle souhaite dans la Pharsale d'avoir épousé *César*, & de n'avoir eu à se louer d'aucun de ses maris.

Atque utinam in thalamis invisi Cæsaris essem
Infelix conjux & nulli tuta marito.

Ce sentiment n'est point dans la nature ; il est à la fois gigantesque & puéril ; mais du

moins ce n'eſt pas à *Céſar* que *Cornélie* parle ainſi dans *Lucain*. *Corneille* au contraire fait parler *Cornélie* à *Céſar* même ; il lui fait dire qu'elle ſouhaite d'être ſa femme, pour porter dans ſa maiſon le *poiſon invincible d'un aſtre envenimé ;* car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaiſſer, & je t'ai déjà dit que je ſuis romaine, & je ne te demande rien. Voilà un ſingulier raiſonnement ; je voudrais t'avoir épouſé pour te faire mourir, car je ne te demande rien.

Ajoutons encore que cette veuve accable *Céſar* d'injures dans le moment ou *Céſar* vient de pleurer la mort de *Pompée*, & qu'il a promis de la venger.

Il eſt certain que ſi l'auteur n'avait pas voulu donner de l'eſprit à *Cornélie*, il ne ſerait pas tombé dans ces défauts qui ſe font ſentir aujourd'hui après avoir été applaudis ſi long-temps. Les actrices ne peuvent plus guère les pallier par une fierté étudiée & des éclats de voix ſéducteurs.

Pour mieux connaître combien l'eſprit ſeul eſt au-deſſous des ſentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choſes toutes contraires dans la même tirade :

Encore ai-je ſujet de rendre grâce aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande & non pas Ptolomée.
Hélas ! & ſous quel aſtre, ô ciel ! m'as-tu formée !
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,

Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux son trône & sa province.

Passons sur la petite faute de style, & considérons combien ce discours est décent & douloureux ; il va au cœur, tout le reste éblouit l'esprit un moment & ensuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les spectateurs ;

O vous ! à ma douleur, objet terrible & tendre,
Éternel entretien de haine & de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié, &c.

C'est par ces comparaisons qu'on se forme le goût, & qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à sa place. (*)

Cléopâtre, dans la même tragédie, s'exprime ainsi à sa confidente *Charmion :*

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime est sûre d'être aimée ;
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre : Madame, je n'entends pas ce que c'est que les beaux feux d'une princesse qui n'oseraient l'exposer à des hontes. Et à l'égard des princesses qui ne disent qu'elles aiment que quand elles sont sûres d'être aimées, je fais toujours le rôle de confidente à la comédie, & vingt princesses m'ont avoué

(*) Voyez *Goût*.

leurs beaux feux ſans être ſûres de rien, & principalement l'infante du *Cid*.

Allons plus loin. *Céſar*, *Céſar* lui-même ne parle à *Cléopâtre* que pour montrer de l'eſprit alambiqué :

Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
Et ces ſoins importans qui m'arrachaient à vous
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux ;
Je lui voulais du mal de m'être ſi contraire.
Mais je lui pardonnais au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir,
C'eſt elle dont je tiens cette haute eſpérance
Qui flatte mes déſirs d'une illuſtre apparence.
C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux.
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver que pour vaincre pompée.

Voilà donc *Céſar* qui veut du mal à ſa grandeur de l'avoir éloigné un moment de *Cléopâtre*, mais qui pardonne à ſa grandeur en ſe ſouvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le bonheur de ſa flamme. Il tient la haute eſpérance d'une illuſtre apparence ; & ce n'eſt que pour acquérir le droit précieux de cette illuſtre apparence que ſon bras ambitieux a donné la bataille de Pharſale.

On dit que cette ſorte d'eſprit, qui n'eſt, il faut le dire, que du galimatias, était alors l'eſprit du temps. C'eſt cet abus intolérable que *Molière* proſcrivit dans ſes Précieuſes ridicules.

Ce ſont ces défauts trop fréquens dans *Corneille* que *la Bruyère* déſigna en diſant : (*a*) *J'ai cru dans ma première jeuneſſe que ces endroits étaient clairs, intelligibles pour les acteurs, pour le parterre & l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, & que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je ſuis détrompé* Nous avons relevé ailleurs l'affectation ſingulière où eſt tombé *la Motte* dans ſon abrégé de l'Iliade, en feſant parler avec eſprit toute l'armée des Grecs à la fois :

Tout le camp s'écria dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

C'eſt là un trait d'eſprit, une eſpèce de pointe & de jeu de mots. Car s'enſuit-il de ce qu'un homme a dompté ſa colère qu'il ſera vainqueur dans le combat ? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même inſtant s'accorder à dire un rebus, ou, ſi l'on veut, un bon mot ?

SECTION V.

En Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'eſprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir ? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous ſervions de ce mot *parties* très-commu-

(*a*) *Caractères* de *la Bruyère*, chap. *des ouvrages de l'eſprit.*

nément dans ce ſens-là. *Clélie*, *Caſſandre*, nos autres anciens romans, ne parlent que des parties de leurs héros & de leurs héroïnes, & ces parties ſont leur eſprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout ? Chacun de nous n'a que ſa petite portion d'intelligence, de mémoire, de ſagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de fineſſe. Le mot de *parties* eſt le plus convenable pour des êtres auſſi faibles que l'homme. Les Français ont laiſſé échapper de leurs dictionnaires une expreſſion dont les Anglais ſe ſont ſaiſis. Les Anglais ſe ſont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Pluſieurs écrivains philoſophes ſe ſont étonnés de ce que tout le monde prétendant à l'eſprit, perſonne n'oſe ſe vanter d'en avoir.

L'envie, a-t-on dit, *permet à chacun d'être le panégyriſte de ſa probité & non de ſon eſprit.* L'envie permet qu'on faſſe l'apologie de ſa probité, non de ſon eſprit, pourquoi ? c'eſt qu'il eſt très-néceſſaire de paſſer pour homme de bien, & point du tout d'avoir la réputation d'homme d'eſprit.

On a ému la queſtion, ſi tous les hommes ſont nés avec le même eſprit, les mêmes diſpoſitions pour les ſciences, & que tout dépend de leur éducation & des circonſtances où ils ſe trouvent. Un philoſophe, qui avait droit de ſe croire né avec quelque ſupériorité, prétendit que les eſprits ſont égaux ; cependant on a toujours vu le contraire. De quatre cents enfans élevés enſemble ſous les mêmes maîtres, dans la même diſcipline, à peine y en a-t-il cinq ou ſix qui faſſent des progrès bien mar-

qués. Le grand nombre eſt toujours des médiocres, & parmi ces médiocres il y a des nuances; en un mot les eſprits diffèrent plus que les viſages.

SECTION VI.

Eſprit faux.

Nous avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou diſtinctes, ou confuſes, ou faibles, ou infatigables. Tout cela eſt une image aſſez fidelle de notre entendement. Mais on ne connaît gùère de vue fauſſe. Il n'y a gùère d'hommes qui prennent toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maiſon. Pourquoi rencontre-t-on ſouvent des eſprits aſſez juſtes d'ailleurs, qui ſont abſolument faux ſur des choſes importantes? Pourquoi ce même Siamois qui ne ſe laiſſera jamais tromper quand il ſera queſtion de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoſes de *Sammonocodom?* Par quelle étrange bizarrerie des hommes ſenſés reſſemblent-ils à dom *Quichotte*, qui croyait voir des géans où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent? Encore dom *Quichotte* était plus excuſable que le Siamois qui croit que *Sammonocodom* eſt venu pluſieurs fois ſur la terre, & que le Turc qui eſt perſuadé que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans ſa manche. Car dom *Quichotte*, frappé de l'idée

qu'il doit combattre des géans, peut-il se figurer qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, & les bras aussi longs que les ailes du moulin : mais de quelle supposition peut partir un homme sensé pour se persuader que la moitié de la lune est entrée dans une manche, & qu'un *Sammonocodom* est descendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, & faire des tours de passe-passe ?

Les plus grands génies peuvent avoir l'esprit faux sur un principe qu'ils ont reçu sans examen. *Newton* avait l'esprit très-faux quand il commentait l'Apocalypse.

Tout ce que certains tyrans des ames désirent, c'est que les hommes qu'ils enseignent aient l'esprit faux. Un faquir élève un enfant qui promet beaucoup ; il emploie cinq ou six années à lui enfoncer dans la tête que le dieu *Fo* apparut aux hommes en éléphant blanc, & il persuade l'enfant qu'il sera fouetté après sa mort pendant cinq cents mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoses. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du dieu *Fo* viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige ; il argumente sur les leçons de son maître ; il trouve que *Fo* n'a pu se changer qu'en éléphant blanc, parce que c'est le plus beau des animaux. Les rois de Siam & du Pégu, dit-il, se sont fait la guerre pour un éléphant blanc ; certainement si *Fo* n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces rois n'auraient pas été si insensés que de combattre pour la possession d'un simple animal.

L'ennemi de *Fo* viendra le défier à la fin du monde ; certainement cet ennemi sera un rhinocéros, car le rhinocéros combat l'éléphant. C'eſt ainſi que raiſonne dans un âge mûr l'élève ſavant du faquir, & il devient une des lumières des Indes ; plus il a l'eſprit ſubtil, plus il l'a faux, & il forme enſuite des eſprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, & ils l'apprennent aſſez facilement ; mais, choſe étrange ! leur eſprit n'eſt pas redreſſé pour cela ; ils aperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur apprend point à peſer les probabilités ; ils ont pris leur pli, ils raiſonneront de travers toute leur vie, & j'en ſuis fâché pour eux.

Il y a malheureuſement bien des manières d'avoir l'eſprit faux. 1°. De ne pas examiner ſi le principe eſt vrai lors même qu'on en déduit des conſéquences juſtes, & cette maniere eſt commune. (*)

2°. De tirer des conſéquences fauſſes d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple, un domeſtique eſt interrogé ſi ſon maître eſt dans ſa chambre, par des gens qu'il ſoupçonne d'en vouloir à ſa vie : s'il était aſſez ſot pour leur dire la vérité ſous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il eſt clair qu'il aurait tiré une conſéquence abſurde d'une principe très-vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué ſon aſſaſſin, parce que l'homicide eſt défendu, ſerait auſſi inique que mauvais raiſonneur.

(*) Voyez *Conſéquence*.

De pareils cas ſe ſubdiviſent en mille nuances différentes. Le bon eſprit, l'eſprit juſte eſt celui qui les démêle; de-là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques; non que le cœur des juges fût méchant, mais parce qu'ils n'étaient pas aſſez éclairés.

ESSÉNIENS.

PLUS une nation eſt ſuperſtitieuſe & barbare, obſtinée à la guerre malgré ſes défaites, partagée en factions flottantes entre la royauté & le ſacerdoce, enivrée de fanatiſme, plus il ſe trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'uniſſent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en temps de peſte un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il ſe préſerve de la contagion qui règne; mais il reſte en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnoſophiſtes aux Indes, telles furent quelques ſectes de philoſophes chez les Grecs; tels les pythagoriciens en Italie & en Grèce, & les thérapeutes en Egypte, tels ſont aujourd'hui les primitifs nommés *quakers*, & les *dunkards* en Penſilvanie, & tels furent à peu près les premiers chrétiens qui vécurent enſemble loin des villes.

Aucune de ces ſociétés ne connut cette effrayante coutume de ſe lier par ſerment au genre de vie qu'elles embraſſaient; de ſe donner des chaînes perpétuelles, de ſe dépouiller religieuſement de la nature humaine dont le premier caractère eſt la liberté; de faire enfin ce que nous appelons des *vœux*. Ce fut *Saint Baſile*

qui le premier imagina ces vœux, ce ſerment de l'eſclavage. Il introduiſit un nouveau fléau ſur la terre, & il tourna en poiſon ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des ſociétés toutes ſemblables à celles des eſſéniens. C'eſt le juif *Philon* qui nous le dit dans le *Traité de la liberté des gens de bien*. La Syrie fut toujours ſuperſtitieuſe & factieuſe, toujours opprimée par des tyrans. Les ſucceſſeurs d'*Alexandre* en firent un théâtre d'horreurs. Il n'eſt pas étonnant que parmi tant d'infortunés, quelques-uns plus humains & plus ſages que les autres, ſe ſoient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté, loin des yeux de la tyrannie.

On ſe réfugia dans de ſemblables aſiles en Egypte pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées*; & lorſque les armées romaines ſubjuguèrent l'Egypte, les thérapeutes s'établirent dans un déſert auprès du lac Mœris.

Il paraît très-probable qu'il y eut des thérapeutes grecs, égyptiens & juifs. *Philon*, (*b*) après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite* & les autres philoſophes qui embraſsèrent ce genre de vie, s'exprime ainſi :

« On trouve de pareilles ſociétés en plu-
» ſieurs pays; la Grèce & d'autres contrées
» jouiſſent de cette conſolation : elle eſt très-
» commune en Egypte dans chaque nôme, &
» ſur-tout dans celui d'Alexandrie. Les plus
» gens de bien, les plus auſtères ſe ſont re-
» tirés au-deſſus du lac Mœris dans un

(*b*) *Philon*, de la vie contemplative.

» lieu déſert, mais commode, qui forme une » pente douce. L'air y eſt très-ſain, les bour- » gades aſſez nombreuſes dans le voiſinage » du déſert, &c. »

Voilà donc par-tout des ſociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'inſolence, à la rapacité des oppreſſeurs. Toutes, ſans exception, eurent la guerre en horreur; ils la regardèrent préciſément du même œil que nous voyons le vol & l'aſſaſſinat ſur les grands chemins.

Tels furent à peu près les gens de lettres qui s'aſſemblèrent en France, & qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions & aux cruautés qui déſolaient le règne de *Louis XIII.* Tels furent ceux qui fondèrent la ſociété royale de Londres, pendant que les fous barbares nommés *puritains* & *épiſcopaux*, s'égorgeaient pour quelques paſſages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques ſavans ont cru que JESUS-CHRIST qui daigna paraître quelque temps dans le petit pays de Capharnaüm, dans Nazareth & dans quelques autres bourgades de la Paleſtine, était un de ces eſſéniens qui fuyaient le tumulte des affaires, & qui cultivaient en paix la vertu. Mais, ni dans les quatre évangiles reçus, ni dans les apocryphes, ni dans les Actes des apôtres, ni dans leurs lettres, on ne lit le nom d'*eſſénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas, la reſſemblance s'y trouve en pluſieurs points, confraternité, biens en commun, vie auſtère, travail des mains, détachement des richeſſes & des honneurs, & ſur-tout horreur pour la

guerre. Cet éloignement eſt ſi grand, que JESUS-CHRIST commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un ſoufflet, & de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'eſt ſur ce principe que les chrétiens ſe conduiſirent pendant près de deux ſiècles, ſans autels, ſans temples, ſans magiſtratures, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée & paiſible.

Leurs premiers écrits atteſtent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils reſſemblaient en cela parfaitement à nos penſilvains, à nos anabaptiſtes, à nos memnoniſtes d'aujourd'hui, qui ſe piquent de ſuivre l'évangile à la lettre. Car quoiqu'il y ait dans l'évangile pluſieurs paſſages qui étant mal entendus, peuvent inſpirer la violence, comme les marchands chaſſés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrains-les d'entrer*, les cachots dans leſquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au feſtin ſans avoir la robe nuptiale; quoique, dis je, toutes ces maximes y ſemblent contraires à l'eſprit pacifique, cependant, il y en a tant d'autres qui ordonnent de ſouffrir au lieu de combattre, qu'il n'eſt pas étonnant que les chrétiens aient eu la guerre en exécration pendant environ deux cents ans.

Voila ſur quoi ſe fonde la nombreuſe & reſpectable ſociété des penſilvains, ainſi que les petites ſectes qui l'imitent. Quand je les appelle *reſpectables*, ce n'eſt point par leur averſion pour la ſplendeur de l'Egliſe catholique. Je plains ſans doute, comme je le dois, leurs

erreurs. C'eſt leur vertu, c'eſt leur modeſtie, c'eſt leur eſprit de paix que je reſpecte.

Le grand philoſophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raiſon de dire qu'un chrétien des premiers temps ſerait un très-mauvais ſoldat, ou qu'un ſoldat ſerait un très-mauvais chrétien.

Ce dilemme paraît ſans réplique; & c'eſt, ce me ſemble, la différence entre l'ancien chriſtianiſme & l'ancien judaïſme.

La loi des premiers Juifs dit expreſſément: Dès que vous ſerez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu & à ſang, égorgez ſans pitié vieillards, femmes, enfans à la mamelle; tuez juſqu'aux animaux, saccagez tout, brûlez tout, c'eſt votre DIEU qui vous l'ordonne. Ce catéchiſme n'eſt pas prononcé une fois, mais vingt; & il eſt toujours ſuivi.

Mahomet perſécuté par les Mecquois ſe défend en brave homme. Il contraint ſes perſécuteurs vaincus à ſe mettre à ſes pieds, à devenir ſes proſélytes; il établit ſa religion par la parole & par l'épée.

Jesus, placé entre les temps de *Moïſe* & de *Mahomet* dans un coin de la Galilée, prêche pardon des injures, la patience, la douceur, ſouffrance, meurt du dernier ſupplice, & veut que ſes premiers diſciples meurent ainſi. Je demande en bonne foi ſi *St Barthelemi*, *André*, *St Matthieu*, *St Barnabé* auraient été reçus parmi les cuiraſſiers de l'empereur, ou dans les trabans de *Charles XII*? *St Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon chef de file? peut-être *St Paul* accoutumé d'abord au car-

nage, & ayant eu le malheur d'être un perſécuteur ſanguinaire, eſt le ſeul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuoſité de ſon tempérament & la chaleur de ſon imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à ſe venger de *Gamaliel* par les armes. Il ne fit point comme les *Judas*, les *Theudas*, les *Barcochebas* qui levèrent des troupes; il ſuivit les préceptes de JESUS, il ſouffrit, & même il eut, à ce qu'on prétend, la tête tranchée.

Faire une armée de chrétiens était donc, dans les premiers temps, une contradiction dans les termes.

Il eſt clair que les chrétiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'eſprit qui les animait fut changé. Ils avaient dans les deux premiers ſiècles de l'horreur pour les temples, les autels, les cierges, l'encens, l'eau luſtrale; *Porphire* les comparait aux renards qui diſent, *ils ſont trop verts*. Si vous pouviez avoir, diſait-il, de beaux temples brillans d'or avec de groſſes rentes pour les deſſervans, vous aimeriez les temples paſſionnément. Ils ſe donnèrent enſuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'eſt ainſi qu'ayant déteſté le métier des armes, ils allèrent enfin à la guerre. Les chrétiens, dès le temps de *Dioclétien*, furent auſſi différens des chrétiens du temps des apôtres, que nous ſommes différens des chrétiens du troiſième ſiècle.

Je ne conçois pas comment un eſprit auſſi éclairé & auſſi hardi que celui de *Monteſquieu*, a pu condamner ſévèrement un autre génie bien plus méthodique que le ſien, & combattre cette

cette vérité annoncée par *Bayle*, (c) *qu'une société de vrais chrétiens pourrait vivre heureusement ensemble, mais qu'elle se défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.*

« Ce seraient, dit *Montesquieu*, des citoyens » infiniment éclairés sur leurs devoirs, & qui » auraient un très-grand zèle pour les remplir. » Ils sentiraient très-bien les droits de la dé- » fense naturelle. Plus ils croiraient devoir à » la religion, plus ils penseraient devoir à la » patrie. Les principes du christianisme bien » gravés dans le cœur seraient infiniment plus » forts que ce faux honneur des monarchies, » ces vertus humaines des républiques, & cette » crainte servile des Etats despotiques. »

Assurément l'auteur de l'*Esprit des lois* ne songeait pas aux paroles de l'évangile quand il dit que les vrais chrétiens sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle. Il ne se souvenait pas de l'ordre de donner sa tunique *quand* on vous vole le manteau, & de tendre l'autre joue quand on a reçu un soufflet. Voilà les principes de la défense naturelle très-clairement anéantis. Ceux que nous appelons *quakers* ont toujours refusé de combattre ; mais ils auraient été écrasés dans la guerre de 1756, s'ils n'avaient pas été secourus & forcés à se laisser secourir par les autres Anglais. (*)

N'est-il pas indubitable que ceux qui penseraient en tout comme des martyrs, se battraient fort mal contre des grenadiers ? Toutes les paroles de ce chapitre de l'*Esprit des lois*

(c) *Continuation des pensées diverses*, article CXXIV.

(*) Voyez l'article *Eglise primitive*.

ne paraiſſent fauſſes. *Les principes du chriſtianiſme bien gravés dans le cœur ſeraient infiniment plus forts*, &c. Oui, plus forts pour les empêcher de manier l'épée, pour les faire trembler de répandre le ſang de leur prochain, pour leur faire regarder la vie comme un fardeau dont le ſouverain bonheur eſt d'être déchargé.

On les enverrait, dit *Bayle*, *comme des brebis au milieu des loups, ſi on les faiſait aller repouſſer de vieux corps d'infanterie, ou charger des régimens de cuiraſſiers.*

Bayle avait très grande raiſon. *Monteſquieu* ne s'eſt pas aperçu qu'en le réfutant, il ne voyait que les chrétiens mercenaires & ſanguinaires d'aujourd'hui, & non pas des premiers chrétiens. Il ſemble qu'il ait voulu prévenir les injuſtes accuſations qu'il a eſſuyées des fanatiques, en leur ſacrifiant *Bayle*; & il n'y a rien gagné. Ce ſont deux grands-hommes qui paraiſſent d'avis différent, & qui auraient eu toujours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux honneur des monarchies, les vertus humaines des républiques, la crainte ſervile des Etats deſpotiques. Rien de tout cela ne fait les ſoldats, comme le prétend l'*Eſprit des lois*. Quand nous levons un régiment dont le quart déſerte au bout de quinze jours, il n'y a pas un ſeul des enrôlés qui penſe à l'honneur de la monarchie; ils ne ſavent ce que c'eſt. Les troupes mercenaires de la république de Veniſe connaiſſent leur paye, & non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place St Marc. Je ne crois pas en un mot

qu'il y ait un seul homme sur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'est point non plus par une crainte servile que les Turcs & les Russes se battent avec un acharnement & une fureur de lions & de tigres ; on n'a point ainsi du courage par crainte. Ce n'est pas non plus par dévotion que les Russes ont battu les armées de *Moustapha*. Il serait à désirer, ce me semble, qu'un homme si ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai qu'à montrer son esprit. Il faut s'oublier entièrement quand on veut instruire les hommes, & n'avoir en vue que la vérité.

ÉTATS, GOUVERNEMENS.

Quel est le meilleur ?

Je n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de MM. les ministres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines ; je parle de tous les autres hommes qui, à souper ou dans leur cabinet, étalent leur système de gouvernement, réforment les armées, l'Eglise, la robe & la finance.

L'abbé de *Bourzeis* se mit à gouverner la France vers l'an 1645, sous le nom du cardinal de *Richelieu*, & fit ce testament politique dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes & aux parlemens, priver le roi du produit de la gabelle ;

il assure sur-tout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que la *Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'abbé de *Bourzeis* n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anachronismes & d'erreurs; il fait signer le cardinal de *Richelieu* d'une manière dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raison doit être la règle d'un Etat*, & à tâcher de prouver cette découverte; cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de *Bourzeis* a passé long-temps pour le fils légitime du cardinal de *Richelieu*; & tous les académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le sieur *Gatien de Courtils* voyant le succès du testament politique de *Richelieu*, fit imprimer à la Haye le testament de *Colbert*, avec une belle lettre de M. *Colbert* au roi. Il est clair que si ce ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs.

Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le testament de *Louvois*, plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de *Colbert*; un abbé de *Chévremont* fit tester aussi *Charles* duc de Lorraine. Nous avons eu les testamens politiques du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Isle*, & enfin celui de *Mandrin*.

M. de *Boisguilbert*, auteur du détail de la

France, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme royale, sous le nom du maréchal de *Vauban*.

Un fou nommé *la Jonchère*, qui n'avait pas de pain, fit en 1720, un projet de finance en quatre volumes, & quelques-sots ont cité cette production comme un ouvrage de *la Jonchère* le tréforier général, s'imaginant qu'un tréforier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils aient corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un ministre ne se corrige point & ne peut se corriger; il a pris sa croissance, plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le temps de les écouter; le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu & vu, dans quel Etat, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand seigneur terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un pair de France serait fort aise d'avoir les priviléges de la pairie anglaise, il serait législateur.

L'homme de robe & le financier ſe trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choiſirait un homme ſage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & ſans préjugés ?

Un membre du conſeil de Pondichéri, aſſez ſavant, revenait en Europe par terre avec un brame, plus inſtruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-mogol, dit le conſeiller ? abominable, répondit le brame. Comment voulez-vous qu'un Etat ſoit heureuſement gouverné par des Tartares ? Nos raïas, nos omras, nos nababs ſont fort contens, mais les citoyens ne le ſont guère ; & des millions de citoyens ſont quelque choſe.

Le conſeiller & le brame traversèrent en raiſonnant toute la haute Aſie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'eſt qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaſte partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conſeiller, mais elle n'a pas duré long-temps ; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Paleſtine, ſi on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'uſuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des eſpèces de rois, tantôt par des grands pontifes, devenue eſclave ſept ou huit fois, & enfin chaſſée du pays qu'elle avait uſurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver ſur la terre que très-peu de républiques. Les hommes ſont rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui ſe cachent

dans les îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnaffiers; mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le conseiller dit au brame: Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne, & l'Italie entière? Elle se tourna donc bien vîte en monarchie, dit le brame? Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette monarchie est tombée, & nous fesons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence & de sa chute. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-mogol.

A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, & plus de vertu dans une république? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple ne le sera pas s'il est déshonoré; au lieu qu'à la cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand prince, qu'un courtisan pour réussir doit savoir ni honneur ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme ver-

tueux eſt bien plus à ſon aiſe dans une république, il n'a perſonne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les lois & les religions ſoient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moſcou, & des étoffes de gaze à Délhé? Oui, ſans doute, dit le brame; toutes les lois qui concernent la phyſique, ſont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Perſan.

Les rites de la religion ſont de même nature. Comment voudriez-vous, ſi j'étais chrétien, que je diſſe la meſſe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'eſt autre choſe; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Aſie, d'où elle a été chaſſée? N'exiſte-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel Etat, ſous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conſeiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit ſon compagnon; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Perſans, & de Turcs qui en diſaient autant. Mais, encore une fois, dit l'Européen, quel Etat choiſiriez-vous? Le brame répondit: Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. C'eſt une vieille réponſe, dit le conſeiller. Elle n'en eſt pas plus mauvaiſe, dit le brame. Où eſt ce pays-là? dit le conſeiller. Le brame dit: Il faut le chercher. Voyez l'article *Genève*, dans l'Encyclopédie. (1)

(1) Cet article a été écrit vers 1757. Voyez auſſi l'article *Gouvernement*.

ÉTATS-GÉNÉRAUX.

Il y en a toujours eu dans l'Europe, & probablement dans toute la terre, tant il eſt naturel d'aſſembler la famille, pour connaître ſes intérêts & pourvoir à ſes beſoins. Les Tartares avaient leur *Cour-ilté*. Les Germains, ſelon *Tacite*, s'aſſemblaient pour délibérer. Les Saxons & les peuples du nord eurent leur *Wittenagémot*. Tout fut états-généraux dans les républiques grecques & romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perſes, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs hiſtoires; nous ne les connaiſſons guère que depuis le temps où leurs rois furent abſolus, ou du moins depuis le temps où ils n'avaient que les prêtres pour contre-poids de leur autorité.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place; des ſoldats inſolens, avides, barbares & lâches furent la république. *Septime Sévère* les vainquit & les caſſa.

Les états-généraux de l'empire ottoman ſont les janiſſaires & les ſpahis; dans Alger & dans Tunis c'eſt la milice.

Le plus grand & le plus ſingulier exemple de ces états-généraux eſt la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où ſiégent continuellement les repréſentans de l'empire, les miniſtres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats & des villes impériales, leſquelles ſont au nombre de trente-ſept.

Les seconds états-généraux de l'Europe sont ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne sont pas toujours assemblés comme la diète de Ratisbonne, mais ils sont devenus si nécessaires que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond précisément aux députés des villes reçus dans la diète de l'empire ; mais elle est en beaucoup plus grand nombre, & jouit d'un pouvoir bien supérieur. C'est proprement la nation. Les pairs & les évêques ne sont en parlement que pour eux, & la chambre des communes y est pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'est autre chose qu'une imitation perfectionnée de quelques états-généraux de France.

En 1355, sous le roi *Jean*, les trois états furent assemblés à Paris pour secourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accordèrent une somme considérable, à cinq livres cinq sous le marc, de peur que le roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt nécessaire pour recueillir cet argent ; & ils établirent neuf commissaires pour présider à la recette. Le roi promit pour lui & pour ses successeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnaie.

Qu'est-ce que promettre pour soi & pour ses héritiers ? ou ce n'est rien promettre, ou c'est dire : Ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnaie, nous sommes dans l'impuissance de faire le mal.

Avec cet argent, qui fut bientôt levé, on forma aisément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait prisonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états, au bout de l'année, de l'emploi de la ſomme accordée. C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation anglaiſe a conſervé tout ce que la nation françaiſe a perdu.

Les états-généraux de Suède ont une coutume plus honorable encore à l'humanité, & qui ne ſe trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs aſſemblées deux cents payſans qui ſont un corps ſéparé des trois autres, & qui ſoutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états-généraux de Danemarck prirent une réſolution toute contraire en 1660 ; ils ſe dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir abſolu & illimité. Mais ce qui eſt plus étrange, c'eſt qu'ils ne s'en ſont point repentis juſqu'à préſent.

Les états-généraux en France n'ont point été aſſemblés depuis 1613, & les *cortez* d'Eſpagne ont duré cent ans après. On les aſſembla encore en 1712 pour confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états-généraux n'ont point été convoqués depuis ce temps.

ÉTERNITÉ.

J'ADMIRAIS dans ma jeuneſſe tous les raiſonnemens de *Samuel Clarke* ; j'aimais ſa perſonne quoiqu'il fût un arien déterminé ainſi que *Newton*, & j'aime encore ſa mémoire parce qu'il était bon homme ; mais le cachet

de ſes idées, qu'il avait mis ſur ma cervelle encore molle, s'effaça quand cette cervelle ſe fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait auſſi mal combattu l'éternité du monde, qu'il avait mal établi la réalité de l'eſpace infini.

J'ai tant de reſpect pour la Genèſe & pour l'Egliſe qui l'adopte, que je la regarde comme la ſeule preuve de la création du monde depuis cinq mille ſept cents dix-huit ans, ſelon le comput des Latins, & depuis ſept mille deux cents ſoixante & dix-huit ans ſelon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle; & les plus grands philoſophes attribuèrent auſſi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils ſe ſont tous trompés, comme on ſait; mais on peut croire ſans blaſphème que l'Eternel, formateur de toutes choſes, fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit ſur ces mondes & ſur cette éternité un auteur inconnu dans une petite feuille, qui peut aiſément ſe perdre, & qu'il eſt peut-être bon de conſerver.

Foliis tantum ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propoſitions téméraires, la petite ſociété qui travaille à la rédaction du recueil, les déſavoue de tout ſon cœur. (*)

(*) Voyez le dialogue intitulé *les Adorateurs*, &c.

ÉVANGILE.

C'EST une grande queſtion de ſavoir quels ſont les premiers évangiles. C'eſt une vérité conſtante, quoi qu'en diſe *Abadie*, qu'aucun des premiers pères de l'Egliſe incluſivement juſqu'à *Irénée* ne cite aucun paſſage des quatre évangiles que nous connaiſſons. Au contraire, les alloges, les théodoſiens rejetèrent conſtamment l'évangile de *St Jean*, & ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance *St Epiphane* dans ſa trente-quatrième homélie. Nos ennemis remarquent encore que non-ſeulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos évangiles; mais qu'ils rapportent pluſieurs paſſages qui ne ſe trouvent que dans les évangiles apocryphes rejetés du canon.

St Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé ſur le temps où ſon royaume aviendrait, répondit : *Ce ſera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors reſſemblera au dedans, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or, il faut avouer que ce paſſage ne ſe trouve dans aucun de nos évangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité; on les peut recueillir dans l'examen critique de M. *Fréret*, ſecrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le ſavant *Fabricius* s'eſt donné la peine de raſſembler les anciens évangiles que le temps a conſervés; celui de *Jacques* paraît le premier. Il eſt certain qu'il a encore beaucoup d'autorité dans quelques égliſes d'Orient. Il eſt appelé

premier évangile. Il nous reſte la paſſion & la réſurrection qu'on prétend écrites par *Nicodème.* Cet évangile de *Nicodème* eſt cité par *St Juſtin* & par *Tertullien*, c'eſt là qu'on trouve les noms des accuſateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Lévi*, *Nephtali*; l'attention de rapporter ces noms donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adverſaires ont conclu que puiſqu'on ſuppoſa tant de faux évangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut auſſi avoir ſuppoſé ceux qui ſont aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils inſiſtent beaucoup ſur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces évangiles apocryphes. Il y eut donc, diſent-ils, des fauſſaires, des ſéducteurs & des gens ſéduits qui moururent pour l'erreur; ce n'eſt donc pas une preuve de la vérité de notre religion que des martyrs ſoient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez-vous à l'évangile de *Jean*, ou à l'évangile de *Jacques ?* Les païens ne pouvaient fonder des interrogatoires ſur des livres qu'ils ne connaiſſaient pas : les magiſtrats punirent quelques chrétiens très-injuſtement comme perturbateurs du repos public; mais ils ne les interrogèrent jamais ſur nos quatre évangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que ſous *Dioclétien*; & ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien.* C'était un crime abominable, irrémiſſible à un chrétien de faire voir un évangile à un gentil. Cela eſt ſi vrai, que vous ne rencontrez le mot d'*évangile* dans aucun auteur profane.

Les ſociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins évangiles que comme des ouvrages clandeſtins fabriqués environ un ſiècle après JESUS-CHRIST, & cachés ſoigneuſement aux gentils pendant un autre ſiècle ; ouvrages, diſent-ils, groſſièrement écrits par des hommes groſſiers qui ne s'adreſsèrent long-temps qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blaſphèmes. Cette ſecte, quoiqu'aſſez répandue, eſt aujourd'hui auſſi cachée que l'étaient les premiers évangiles. Il eſt d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croient que leur raiſon. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix ſainte de l'Ecriture : ainſi il eſt impoſſible que les uns & les autres étant toujours ennemis, puiſſent jamais ſe rencontrer.

Pour nous, reſtons toujours inviolablement attachés à nos quatre évangiles avec l'Egliſe infaillible ; réprouvons les cinquante évangiles qu'elle a réprouvés ; n'examinons point pourquoi notre Seigneur JESUS-CHRIST permit qu'on fît cinquante évangiles faux, cinquante hiſtoires fauſſes de ſa vie, & ſoumettons-nous à nos paſteurs qui ſont les ſeuls ſur la terre éclairés du St Eſprit.

Qu'*Abadie* ſoit tombé dans une erreur groſſière en regardant comme authentiques les lettres, ſi ridiculement ſuppoſées, de *Pilate* à *Tibère*, & la prétendue propoſition de *Tibère* au ſénat, de mettre JESUS-CHRIST au rang des Dieux. Si *Abadie* eſt un mauvais critique & un très-mauvais raiſonneur, l'Egliſe eſt-elle moins éclairée ? devons-nous moins la croire ? devons-nous lui être moins ſoumis ?

EUCHARISTIE.

DANS cette queſtion délicate, nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur & d'eſprit à la religion dans laquelle nous ſommes nés, aux lois ſous leſquelles nous vivons, nous n'agiterons point la controverſe; elle eſt trop ennemie de toutes les religions qu'elle ſe vante de ſoutenir, de toutes les lois qu'elle feint d'expliquer, & ſur-tout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les temps.

Une moitié de l'Europe anathématiſe l'autre au ſujet de l'euchariſtie, & le ſang a coulé des rivages de la mer baltique aux pieds des Pyrenées, pendant près de deux cents ans, pour un mot qui ſignifie *douce charité*.

Vingt nations dans cette partie du monde ont en horreur le ſyſtème de la tranſſubſtantiation catholique. Elles crient que ce dogme eſt le dernier effort de la folie humaine. Elles atteſtent ce fameux paſſage de *Cicéron*, qui dit, (*a*) que les hommes ayant épuiſé toutes les épouvantables démences dont ils ſont capables, ne ſe ſont point encore aviſés de manger le Dieu qu'ils adorent. Elles diſent que preſque toutes les opinions populaires étant fondées ſur des équivoques, ſur l'abus des mots, les catholiques romains n'ont fondé leur ſyſtème de l'euchariſtie & de la tranſſubſtantiation que ſur une équivoque; qu'ils ont pris

(*a*) Voyez la *Divination* de *Cicéron*.

au propre ce qui n'a pu être dit qu'au figuré, & que la terre depuis seize cents ans a été ensanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires, leurs savans dans leurs livres, les peuples dans leurs discours répètent sans cesse que JESUS-CHRIST ne prit point son corps avec ses deux mains pour le faire manger à ses apôtres; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à la fois, dans du pain & dans un calice; que du pain qu'on rend en excrémens, & du vin qu'on rend en urine ne peuvent être le Dieu formateur de l'univers. Que ce dogme peut exposer la religion chrétienne à la dérision des plus simples, au mépris & à l'exécration du reste du genre-humain.

C'est là ce que disent les *Tillotson*, les *Smaldrige*, les *Turretin*, les *Claude*, les *Daillé*, les *Amyraut*, les *Mestrezat*, les *Dumoulin*, les *Blondel*, & la foule innombrable des réformateurs du seizième siècle; tandis que le mahométan paisible, maître de l'Afrique, de la plus belle partie de l'Europe & de l'Asie, rit avec dédain de nos disputes, & que le reste de la terre les ignore.

Encore une fois, je ne controverse point, je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique apostolique enseigne sur l'eucharistie, sans y comprendre un seul mot.

Voici mon seul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein possible. Les stoïciens disaient qu'ils portaient DIEU dans leur cœur; ce sont les expressions de *Marc-Aurèle* & d'*Epictète* les plus vertueux de tous

les hommes, & qui étaient, ſi on oſe le dire, des dieux ſur la terre. Ils entendaient par ces mots *je porte* DIEU *dans moi*, la partie de l'ame divine univerſelle qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin; elle dit aux hommes: Vous aurez phyſiquement dans vous ce que les ſtoïciens avaient métaphyſiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger & à boire, ou à manger ſimplement. Croyez ſeulement que c'eſt DIEU que je vous donne; il eſt dans votre eſtomac. Votre cœur le ſouillera-t-il par des injuſtices, par des turpitudes? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux au milieu d'une cérémonie auguſte, à la lueur de cent cierges, après une muſique qui a enchanté leurs ſens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination eſt ſubjuguée, l'ame eſt ſaiſie & attendrie. On reſpire à peine, on eſt détaché de tout lien terreſtre, on eſt uni avec DIEU, il eſt dans notre chair & dans notre ſang. Qui oſera, qui pourra commettre après cela une ſeule faute, en recevoir ſeulement la penſée? Il était impoſſible, ſans doute, d'imaginer un myſtère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant, *Louis XI*, en recevant DIEU dans lui, empoiſonne ſon frère; l'archevêque de Florence en feſant DIEU, & les *Pazzi* en recevant DIEU, aſſaſſinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI* au ſortir du lit de ſa fille bâtarde, donne DIEU à ſon bâtard *Céſar Borgia*, & tous deux ſont périr par la corde, par le poiſon, par le fer qui-

conque posséde deux arpens de terre à leur bienséance.

Jules II fait & mange DIEU ; mais la cuirasse sur le dos & le casque en tête, il se souille de sang & de carnage. *Léon X* tient DIEU dans son estomac, ses maîtresses dans ses bras, & l'argent extorqué par les indulgences dans ses coffres & dans ceux de sa sœur.

Troll, archevêque d'Upsal, fait égorger sous ses yeux les sénateurs de Suède, une bulle du pape à la main. *Vangalen*, évêque de Munster, fait la guerre à tous ses voisins, & devient fameux par ses rapines.

L'abbé *N*.... est plein de DIEU, ne parle que de DIEU, donne à DIEU toutes les femmes ou imbécilles ou folles qu'il peut diriger & vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions ? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU, qu'ils ont encore moins cru qu'ils eussent mangé le corps de DIEU & bu son sang ; qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur estomac ; que s'ils l'avaient cru fermement, ils n'auraient jamais commis aucun de ces crimes réfléchis ; qu'en un mot, le remède le plus fort contre les atrocités des hommes, a été le plus inefficace. Plus l'idée en était sublime, plus elle a été rejetée en secret par la malice humaine.

Non-seulement tous nos grands criminels qui ont gouverné, mais qui ont voulu extorquer une pétite part au gouvernement en sous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru

réellemnt en DIEU ; du moins ils en ont entièrement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le ſacrement qu'ils feſaient & qu'ils conféraient, a été porté juſqu'au mépris de DIEU même. Qu'elle eſt donc la reſſource qui nous reſte contre la déprédation, l'inſolence, la violence, la calomnie, la perſécution? De bien perſuader l'exiſtence de DIEU au puiſſant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion ; & s'il n'a pas cru que DIEU fût dans ſon eſtomac, il pourra croire que DIEU eſt dans toute la nature. Un myſtère incompréhenſible l'a rebuté. Pourra-t-il dire que l'exiſtence d'un DIEU rémunérateur & vengeur eſt un myſtère incompréhenſible? Enfin, s'il ne s'eſt pas ſoumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit : Voilà DIEU qu'un homme, conſacré par moi, a mis dans ta bouche, réſiſtera-t-il à la voix de tous les aſtres & de tous les êtres animés qui lui crient : C'eſt DIEU qui nous a formés?

ÉVÊQUE.

SAMUEL *Ornik* natif de Bâle, était, comme on ſait, un jeune homme très-aimable, qui d'ailleurs ſavait par cœur ſon nouveau Teſtament en grec & en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris, du temps de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché ; le ſuiſſe lui dit que monſeigneur ne voit perſonne. Camarade, lui dit *Ornik*, vous êtes rude à vos compa-

triotes : les apôtres laiſſèrent approcher tout le monde, & JESUS-CHRIST voulait qu'on laiſſât venir à lui tout les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître, au contraire je viens lui apporter. Entrez donc, dit le ſuiſſe.

Il attend une heure dans une première antichambre. Comme il était fort naïf, il attaque de converſation un domeſtique qui aimait fort à dire tout ce qu'il ſavait de ſon maître. Il faut qu'il ſoit puiſſamment riche, dit *Ornik*, pour avoir cette foule de pages & d'eſtafiers que je vois courir dans la maiſon. Je ne ſais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre ; mais j'entends dire à *Joli* & à l'abbé *Charier*, qu'il a déjà deux millions de dettes. Il faudra, dit *Ornik*, qu'il envoie fouiller dans la gueule d'un poiſſon pour payer ſon corban. Mais quelle eſt cette dame qui ſort d'un cabinet, & qui paſſe ? C'eſt madame de *Pomereu* l'une de ſes maîtreſſes. -- Elle eſt vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les apôtres euſſent une telle compagnie dans leur chambre à coucher, les matins. -- Ah! voilà, je crois, monſieur qui va donner audience. -- Dites ſa grandeur, monſeigneur. -- Hélas! très-volontiers. *Ornik* ſalue ſa grandeur, lui préſente ſes livres, & en eſt reçu avec un ſourire très-gracieux. On lui dit quatre mots, & on monte en carroſſe eſcorté de cinquante cavaliers. En montant, monſeigneur laiſſe tomber une gaine. *Ornik* eſt tout étonné que monſeigneur porte une ſi grande écritoire dans ſa poche. -- Ne voyez-vous pas que c'eſt ſon poignard, lui dit le cauſeur. Tout le monde porte régu-

lièrement ſon poignard quand on va au parlement. Voilà une plaiſante manière d'officier, dit *Ornik*, & il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France & s'édifie de ville en ville; de-là il paſſe en Italie. Quand il eſt ſur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* était très-honnête; il lui offre une place dans ſa cambiature. Vous allez ſans doute, monſeigneur, conſoler quelque malade? -- Monſieur, j'allais chez mon maître. -- Votre maître! c'eſt JESUS-CHRIST ſans doute? -- Monſieur, c'eſt le cardinal *Aqolin*, je ſuis ſon aumônier. Il me donne des gages bien médiocres, mais il m'a promis de me placer auprès de *Dona Olimpia*, la belle-ſœur favorite *di noſtro ſignore*. -- Quoi! vous êtes aux gages d'un cardinal! mais ne ſavez-veus pas qu'il n'y avait point de cardinaux du temps de JESUS-CHRIST & de *St Jean?* -- Eſt-il poſſible! s'écria le prélat italien. -- Rien n'eſt plus vrai; vous l'avez lu dans l'Evangile. -- Je ne l'ai jamais lu, répliqua l'évêque, je ne ſais que l'office de Notre-Dame. -- Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux ni évêques, & quand il y eut des évêques, les prêtres furent preſque leurs égaux, à ce que *Jérôme* aſſure en pluſieurs endroits. -- Sainte-Vierge, dit l'italien, je n'en ſavais rien. Et des papes? -- Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. -- Le bon évêque ſe ſigna; il crut être avec l'eſprit malin, & ſauta en-bas de la cambiature.

EUPHÉMIE.

On trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot Euphémie, *les personnes peu instruites croient que les Latins n'avaient pas la délicatesse d'éviter les paroles obscènes. C'est une erreur.*

C'est une vérité assez honteuse pour ces respectables Romains. Il est bien vrai que ni dans le sénat, ni sur les théâtres on ne prononçait les termes consacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infame d'*Auguste* contre *Fulvie* & les lettres d'*Antoine*, & les turpides affreuses d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces grossièretés dont nous n'avons jamais approché, se trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'est dans la même page l'école de *Platon* avec les figures de l'*Aretin*. Cette Euphémie, cet adoucissement était bien cynique.

EXAGÉRATION.

C'est le propre de l'esprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, supposèrent que les corneilles vivaient trois cents ans, les cerfs neuf cents, & les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* passe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à sa suite.

Si une nation gagne une bataille, elle a preſque toujours perdu peu de guerriers, & tué une quantité prodigieuſe d'ennemis. C'eſt peut-être en ce ſens qu'il eſt dit dans les pſeaumes, *Omnis homo mendax.*

Quiconque fait un récit a beſoin d'être le plus ſcrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour ſe faire écouter. C'eſt-là ce qui a tant décrédité les voyageurs; on ſe défie toujours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maiſon, l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'eſt qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le ſceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poëſie eſt ſur-tout le champ de l'exagération. Tous les poëtes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un Dieu marche dans l'Iliade, il eſt au bout du monde à la troiſième enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laiſſer à leur place; il fallait les faire ſauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode dans tous les temps a été conſacrée à l'exagération. Auſſi plus une nation devient philoſophe, plus les odes à enthouſiaſme, & qui n'apprennent rien aux hommes, perdent de leur prix.

De tous les genres de poëſie, celui qui charme le plus les eſprits inſtruits & cultivés, c'eſt la tragédie. Quand la nation n'a pas encore le goût formé, quand elle eſt dans ce paſſage de la barbarie à la culture de l'eſprit, alors preſque

preſque tout dans la tragédie eſt giganteſque & hors de la nature.

Rotrou qui avec du génie travailla préciſément dans le temps de ce paſſage, & qui donna dans l'année 1656 ſon Hercule mourant, commence par faire parler ainſi ſon héros :

Père de la clarté, grand aſtre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma courſe vagabonde ?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne ſe ſoient ſignalés ?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière ;
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune & ſes tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaiſſeaux ſur leur campagne humide,
L'air tremble comme l'onde au ſeul bruit de mon nom,
Et n'oſe plus ſervir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le ſéjour où nous ſommes !
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'amoulé, le forcé, étaient encore à la mode ; & c'eſt ce qui doit faire pardonner à *Pierre Corneille*.

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait commencé à ſe rapprocher de la vraiſemblance & du naturel dans ſa *Sophonisbe*. Il fut le premier en France qui non-ſeulement fit une pièce régulière, dans laquelle les trois unités ſont exactement obſervées, mais qui connut le ménage des paſſions & qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré,

rien d'empoulé dans cette pièce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire : c'eſt la naïveté & la familiarité qui ne ſont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophonisbe* & de *Maſſiniſſe* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive, qui veut plaire à ſon vainqueur, eut un prodigieux ſuccès. On trouva même très-bon que de deux ſuivantes qui accompagnaient *Sophonisbe* dans cette ſcène, l'une dît à l'autre, en voyant *Maſſiniſſe* attendri : *Ma compagne, il ſe prend.* Ce trait comique était dans la nature, & les diſcours empoulés n'y ſont pas ; auſſi cette pièce reſta plus de quarante années au théâtre.

L'exagération eſpagnole reprit bientôt ſa place dans l'imitation du Cid que donna *Pierre Corneille*, d'après *Guillain de Caſtro* & *Baptiſta Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce ſujet avec ſuccès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante* :

Su ſangre ſennor que en humo
Su ſentimiento eſplicava,
Per la boca que la vierté
De verſe alli derramada
Por otro, que por ſu rey.

Son ſang ſur la pouſſière écrivait mon devoir.

. . . . . .

Ce ſang qui tout forti fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Gormas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille,
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille.

. . . . . .

Le prince, pour eſſai de généroſité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non-ſeulement ces rodomontades étaient intolérables, mais elles étaient exprimées dans un ſtyle qui feſait un énorme contraſte avec les ſentimens ſi naturels & ſi vrais de *Chimène* & de *Rodrigue*.

Toutes ces images bourſouffléés ne commencèrent à déplaire aux eſprits bien faits, que lorſqu'enfin la politeſſe de la cour de *Louis XIV* apprit aux Français que la modeſtie doit être la compagne de la valeur; qu'il faut laiſſer aux autres le ſoin de nous louer; que ni les guerriers, ni les miniſtres, ni les rois ne parlent avec emphaſe, & que le ſtyle bourſouffléé eſt le contraire du ſublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'*Auguſte* parle de l'*empire abſolu qu'il a ſur tout le monde, & de ſon pouvoir ſouverain ſur la terre & ſur l'onde*; on n'entend plus qu'en ſouriant *Emilie* dire à *Cinna*:

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque choſe.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas long-temps que des chevaliers romains des plus anciennes familles, un *Septime*, un *Achillas* avaient été aux gages de *Ptolomée* roi d'Egypte. Le ſénat de Rome pouvait ſe croire au-deſſus des rois; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir

Il fut donc avant tous les cultes une religion naturelle qui troubla le cœur de l'homme, quand il eut dans ſon ignorance ou dans ſon emportement commis une action inhumaine. Un ami dans une querelle a tué ſon ami, un frère a tué ſon frère, un amant jaloux & frénétique a même donné la mort à celle ſans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux, un citoyen utile. Voilà des hommes déſeſpérés, s'ils ſont ſenſibles. Leur conſcience les pourſuit; rien n'eſt plus vrai; & c'eſt le comble du malheur. Il ne reſte plus que deux partis, ou la réparation, ou l'affermiſſement dans le crime. Toutes les ames ſenſibles cherchent le premier parti, les monſtres prennent le ſecond.

Dès qu'il y eut des religions établies, il y eut des expiations; les cérémonies en furent ridicules: car quel rapport entre l'eau du Gange & un meurtre? comment un homme réparait-il un homicide en ſe baignant? Nous avons déjà remarqué cet excès de démence & d'abſurdité, d'avoir imaginé que ce qui lave le corps lave l'ame, & enlève les taches des mauvaiſes actions.

L'eau du Nil eut enſuite la même vertu que l'eau du Gange: on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies: j'avoue qu'elles furent encore plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs, & tiraient au ſort lequel des deux on jetterait en-bas chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'*Hazazel*, l'expiateur. Quel rapport, je vous prie, entre un bouc & le crime d'un homme?

Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

C'est-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poëte empoulé & ridicule.

L'exagération s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, on s'attend toujours à l'y trouver : on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations ; c'est donc un grand mérite dans *Bossuet*, d'avoir su attendrir & émouvoir dans un genre qui semble fait pour ennuyer.

EXPIATION.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

C'EST peut-être la plus belle institution de l'antiquité, que cette cérémonie solennelle, qui réprimait les crimes, en avertissant qu'ils doivent être punis ; & qui calmait le désespoir des coupables en leur faisant racheter leurs transgressions par des espèces de pénitences. Il faut nécessairement que les remords aient prévenu les expiations ; car les maladies sont plus anciennes que la médecine, & tous les besoins ont existé avant les secours.

d'être vertueux : cela eſt ſi vrai que l'hiérophante, dans tous les myſtères de la Grèce, en congédiant l'aſſemblée, prononçait ces deux mots égyptiens : *Koth, ompheth*, veillez, ſoyez purs ; ce qui eſt à la fois une preuve que les myſtères viennent originairement d'Egypte, & qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les ſages dans tous les temps firent donc ce qu'ils purent pour inſpirer la vertu, & pour ne point réduire la faibleſſe humaine au déſeſpoir ; mais auſſi il y a des crimes ſi horribles qu'aucun myſtère n'en accorda l'expiation. *Néron*, tout empereur qu'il était, ne put ſe faire initier aux myſtères de *Cérès*. *Conſtantin*, au rapport de *Zozime*, ne put obtenir le pardon de ſes crimes : il était ſouillé du ſang de ſa femme, de ſon fils & de tous ſes proches. C'était l'intérêt du genre-humain que de ſi grands forfaits demeuraſſent ſans expiation, afin que l'abſolution n'invitât pas à les commettre, & que l'horreur univerſelle pût arrêter quelquefois les ſcélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu à l'article *Auſtérités* quel fut l'abus d'une inſtitution ſi ſalutaire.

Par les lois des barbares qui détruiſirent l'empire romain, on expiait les crimes avec de l'argent ; cela s'appelait compoſer, *componat cum decem, viginti, triginta ſolidis*. Il en coûtait deux cents ſous de ce temps-là pour tuer un prêtre, & quatre cents pour tuer un évêque : de ſorte qu'un évêque valait préciſément deux prêtres.

Après

Après avoir ainſi compoſé avec les hommes, on compoſa enſuite avec DIEU, lorſque la confeſſion fut généralement établie. Enfin, le pape *Jean XXII*, qui faiſait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'abſolution d'un inceſte, quatre tournois pour un laïque; *ab inceſtu pro laïco in foro conſcientiæ turonenſes quatuor.* Pour l'homme & la femme qui ont commis l'inceſte, dix-huit tournois, quatre ducats & neuf carlins. Cela n'eſt pas juſte; ſi un ſeul ne paye que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La ſodomie & la beſtialité ſont miſes au même taux; avec la cauſe inhibitoire au titre XLIII, cela monte à quatre-vingt-dix tournois, douze ducats & ſix carlins: *cum inhibitione turonenſes 90, ducatos 12, carlinos 6*, &c.

Il eſt bien difficile de croire que *Léon X* ait eu l'imprudence de faire imprimer cette taxe en 1514, comme on l'aſſure; mais il faut conſidérer que nulle étincelle ne paraiſſait alors de l'embraſement qu'excitèrent depuis les réformateurs, que la cour de Rome s'endormait ſur la crédulité des peuples, & négligeait de couvrir ſes exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences, qui ſuivit bientôt après, fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'Egliſe romaine éclatèrent, elle fit ce qu'elle put pour ſupprimer le livre; mais elle ne put y pourvoir.

Si j'oſe dire mon avis ſur cette taxe, je crois que les éditions ne ſont pas fidelles; les prix ne ſont du tout point proportionnés; ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui ſont allégués par d'*Aubigné*, grand-père de madame de *Maintenon* dans la confeſſion de *Sanci*: il évalue un pucelage à ſix gros, & l'inceſte avec ſa mère & ſa ſœur à cinq gros; ce compte eſt ridicule. Je penſe qu'il y avait en effet une taxe établie dans la chambre de la daterie pour ceux qui venaient ſe faire abſoudre à Rome, ou marchander des diſpenſes; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieuſe. Conſultez *Bayle* aux articles *Bank*, *Pinet*, *Drelincourt*.

Ce qui eſt très-certain, c'eſt que jamais ces taxes ne furent autoriſées par aucun concile, que c'était un abus énorme inventé par l'avarice, & reſpecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs & les acheteurs y trouvaient également leur compte: ainſi preſque perſonne ne réclama juſqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaiſſance bien exacte de toutes ces taxes ſervirait beaucoup à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

EXTRÊME.

Nous eſſayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui pourra être utile.

On diſpute tous les jours ſi à la guerre la fortune ou la conduite fait les ſuccès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

C'est-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poëte empoulé & ridicule.

L'exagération s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, on s'attend toujours à l'y trouver : on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations ; c'est donc un grand mérite dans *Bossuet*, d'avoir su attendrir & émouvoir dans un genre qui semble fait pour ennuyer.

EXPIATION.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

C'est peut-être la plus belle institution de l'antiquité, que cette cérémonie solennelle, qui réprimait les crimes, en avertissant qu'ils doivent être punis ; & qui calmait le désespoir des coupables en leur faisant racheter leurs transgressions par des espèces de pénitences. Il faut nécessairement que les remords aient prévenu les expiations ; car les maladies sont plus anciennes que la médecine, & tous les besoins ont existé avant les secours.

parfaite égalité entre les deux armées, qui décidera alors ? la fortune, c'eſt-à-dire, un événement imprévu : un officier général tué lorſqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle ſur un faux bruit, une terreur panique, & mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier ; mais il reſte toujours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête & de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui ſaigna & purgea à propos un homme tombé en apoplexie ; le premier qui imagina de plonger un biſtouri dans la veſſie pour en tirer un caillou, & de refermer la plaie ; le premier qui ſut prévenir la gangrène dans une partie du corps, étaient ſans doute des hommes preſque divins, & ne reſſemblaient pas aux médecins de *Molière*.

Deſcendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes & plus équivoques ; vous voyez des fièvres, des maux de toute eſpèce, qui ſe guériſſent ſans qu'il ſoit bien prouvé ſi c'eſt la nature ou le médecin qui les a guéries ; vous voyez des maladies dont l'iſſue ne peut ſe deviner ; vingt médecins s'y trompent, celui qui a le plus d'eſprit, le coup d'œil plus juſte, devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art ; & l'homme ſupérieur en connaît les fineſſes. Ainſi *la Peyronie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait cauſé un ulcère, & le mettait en danger de mort. Ainſi *Boerhaave* devina la cauſe de la maladie auſſi inconnue que cruelle d'un comte de *Vaſſ-*

fenaar. Il y a donc réellement un art de la médecine; mais dans tout art il y a des *Virgile* & des *Mævius*.

Dans la juriſprudence, prenez une cauſe nette, dans laquelle la loi parle clairement; une lettre de change bien faite, bien acceptée, il faudra par tout pays que l'accepteur ſoit condamné à la payer. Il y a donc une juriſprudence utile, quoique dans mille cas, les jugemens ſoient arbitraires pour le malheur du genre-humain, parce que les lois ſont mal faites.

Voulez-vous ſavoir ſi les belles-lettres font du bien à une nation, comparez les deux extrêmes, *Cicéron* & un ignorant groſſier. Voyez ſi c'eſt *Pline* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On demande ſi l'on doit encourager la ſuperſtition dans le peuple; voyez ſur-tout ce qu'il y a de plus extrême dans cette funeſte matière, les St Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, les croiſades; la queſtion eſt bientôt réſolue.

Y a-t-il du vrai en métaphyſique? Saiſiſſez d'abord les points les plus étonnans & les plus vrais; quelque choſe exiſte, donc quelque choſe exiſte de toute éternité. Un Etre éternel exiſte par lui-même; cet Etre peut n'être ni méchant ni inconſéquent. Il faut ſe rendre à ces vérités; preſque tout le reſte eſt abandonné à la diſpute, & l'eſprit le plus juſte démêle la vérité lorſque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût? Comparez les extrêmes: voyez ces vers de *Corneille* dans *Cinna*.

Octave oſe accuſer le deſtin d'injuſtice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſupplice ;
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'a pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans *Othon*.

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content, a-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait ?

Par cette comparaiſon des deux extrêmes, il eſt bientôt décidé qu'il exiſte un bon & un mauvais goût.

Il en eſt en toutes choſes comme des couleurs, les plus mauvais yeux diſtinguent le blanc & le noir, les yeux meilleurs, plus exercés, diſcernent les nuances qui ſe rapprochent.

Uſque adeo quod tangit idem eſt ; tamen ultima diſtant.

ÉZÉCHIEL.

De quelques paſſages ſinguliers de ce prophète, & de quelques uſages anciens.

On ſait aſſez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des uſages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'*Alcinoüs* dans l'Odyſſée, ſur celle du grand Turc, ou de *Louis XIV*, ne ſerait pas bien reçu des ſavans : qui reprendrait *Virgile* d'avoir repré-

ſenté le roi *Evandre* couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambaſſadeurs, ſerait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs ſont encore plus différentes des nôtres, que celles du roi *Alcinoüs*, de *Nauſica* ſa fille, & du bon homme *Evandre*. *Ezéchiel*, eſclave chez les Chaldéens, eut une viſion près de la petite rivière de Chobar, qui ſe perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces & à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes ſeules, & qui avaient l'eſprit de vie; ces ſymboles plaiſent même à l'imagination; mais pluſieurs critiques ſe ſont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été juſqu'ici pollue; & le Seigneur lui répondit: Hé bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous pétrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'eſt point d'uſage de manger de telles confitures ſur ſon pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majeſté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand-mogol ſont parfaitement égaux, non-ſeulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philoſophe; & à l'égard des raiſons que DIEU pouvait avoir d'ordonner un

tel déjeûner au prophète, ce n'eſt pas à nous de les demander.

Il ſuffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraiſſent étranges, ne le parurent pas aux Juifs.

Il eſt vrai que la ſynagogue ne permettait pas, du temps de *St Jérôme*, la lecture d'*Ezéchiel* avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que dans le chapitre XVIII, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de ſon père, & qu'on ne dira plus, les pères ont mangé des raiſins verts, & les dents des enfans en ſont agacées.

En cela il ſe trouvait expreſſément en contradiction avec *Moïſe* qui, au chapitre XXVIII des Nombres, aſſure que les enfans portent l'iniquité des pères, juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

Ezéchiel, au chapitre XX, fait dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne ſont pas bons*. Voilà pourquoi la ſynagogue interdiſait une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des lois de *Moïſe*.

Les cenſeurs de nos jours ſont encore plus étonnés du chapitre XVI d'*Ezéchiel* : voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jéruſalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : Lorſque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point ſalée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous, vous êtes devenue grande, votre ſein s'eſt formé, votre poil a paru, j'ai paſſé, je vous ai vue,

j'ai connu que c'était le temps des amans ; j'ai couvert votre ignominie ; je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreilles, & une couronne sur la tête, &c.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les passans..... Et vous avez bâti un mauvais lieu.... & vous vous êtes prostituée jusque dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les passans.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des présens, afin qu'ils couchassent avec vous.... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe est, telle mère, telle fille, & c'est ce qu'on dit de vous, &c.

On s'élève encore davantage contre le chapitre XXIII. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appelait *Oolla*, & la petite *Oliba*.... *Oolla a été folle des jeunes seigneurs, magistrats, cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès sa première jeunesse.... Oliba sa sœur a bien plus forniqué encore avec des officiers, des magistrats & des cavaliers bien faits ; elle a découvert sa turpitude, elle a multiplié ses fornications, elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre comme un âne, & qui répandent leur semence comme des chevaux....*

Ces descriptions qui effarouchent tant d'esprits faibles ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie ; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de *Booz* avec *Ruth*, de *Juda* avec sa belle-fille, ne sont point déshonnêtes en hébreu, & le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité ; comment, dans ces temps-là, aurait-on rougi de nommer les génitoires, puisqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse ; c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs seigneurs paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. *Eliezer* met la main sous la cuisse d'*Abraham* : *Joseph* met la main sous la cuisse de *Jacob*. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril nommé phallum, pour remercier les dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre-humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siècle d'*Au-*

guſte? cependant *Horace* ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale :

Nec metuo, ne dum futuo vir rure recurrat.

Auguſte ſe ſert de la même expreſſion dans une épigramme contre *Fulvie*.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, ſerait regardé comme un crocheteur ivre ; ce mot, & pluſieurs autres dont ſe ſervent *Horace* & d'autres auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expreſſions d'*Ezéchiel*. Défeſons-nous de tous nos préjugés quand nous liſons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature eſt la même par-tout, & les uſages par-tout différens.

Je rencontrai un jour dans Amſterdam un rabbin tout plein de ce chapitre. Ah ! mon ami, dit-il, que nous vous avons obligation ! Vous avez fait connaître toute la ſublimité de la loi moſaïque, le déjeûner d'*Ezéchiel*, ſes belles attitudes ſur le côté gauche ; *Oolla* & *Oliba* ſont choſes admirables, ce ſont des types, mon frère, des types, qui figurent qu'un jour le peuple juif ſera maître de toute la terre ; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui ſont à peu près de cette force ? pourquoi n'avez-vous pas repréſenté le Seigneur diſant au ſage *Oſée*, dès le ſecond verſet du premier chapitre : *Oſée, prends une fille de joie, & fais-lui des fils de fille de joie.* Ce ſont ſes propres paroles. *Oſée* prit la demoiſelle, il en eut un garçon, & puis une fille, & puis encore un garçon, & c'était un type, & ce type dura

trois années. Ce n'eſt pas tout, dit le Seigneur, au troiſième chapitre : Va-t-en prendre une femme qui ſoit non-ſeulement débauchée, mais adultère ; *Oſée* obéit, mais il lui en coûta quinze écus, & un ſeptier & demi d'orge ; car vous ſavez que dans la terre promiſe il y avait très-peu de froment. Mais ſavez-vous ce que tout cela ſignifie ? Non, lui dis-je ; ni moi non plus, dit le rabbin.

Un grave ſavant s'approcha & nous dit que c'était des fictions ingénieuſes & toutes remplies d'agrément. Ah ! monſieur, lui répondit un jeune homme fort inſtruit, ſi vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'*Homère*, de *Virgile* & d'*Ovide* ; quiconque aime les prophéties d'*Ezéchiel* mérite de déjeûner avec lui.

EZOURVÉDAM.

QU'EST-CE donc que cet Ezourvédam qui eſt à la bibliothèque du roi de France ? C'eſt un ancien commentaire, qu'un ancien brame compoſa autrefois avant l'époque d'*Alexandre* ſur l'ancien Védam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shaſta.

Reſpectons, vous dis-je, tous ces anciens indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, & les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourvédam fut en dernier lieu traduit par un brame, correſpondant de la malheureuſe compagnie françaiſe des Indes. Il me fut apporté au mont Krapak, où j'obſerve les neiges depuis long-temps ; & je l'envoyai à la grande

bibliothèque royale de Paris, où il eſt mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le conſulter verront qu'après pluſieurs révolutions produites par l'Eternel, il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appelait *Adimo*, & une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne eſt-elle priſe des livres juifs ? Les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens ? où peut-on dire que les uns & les autres l'ont écrite d'original, & que les beaux eſprits ſe rencontrent ?

Il n'était pas permis aux Juifs de penſer que leurs écrivains euſſent rien puiſé chez les brachmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous eſt pas permis de penſer ſur *Adam* autrement que les Juifs. Par conſéquent je me tais, & je ne penſe point.

F.

FABLE.

Il eſt vraiſemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Eſope*, & qui ſont plus anciennes que lui, furent inventées en Aſie par les premiers peuples ſubjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toujours beſoin de déguiſer la vérité : on ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles, encore ce détour même eſt-il dangereux.

Il ſe peut très-bien auſſi que les hommes aimant naturellement les images & les contes,

les gens d'eſprit ſe ſoient amuſés à leur en faire ſans aucune autre vue. Quoi qu'il en ſoit, telle eſt la nature de l'homme, que la fable eſt plus ancienne que l'hiſtoire.

Chez les Juifs qui ſont une peuplade toute nouvelle (*a*) en comparaiſon de la Chaldée & de Tyr ſes voiſines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes ſemblables à celles d'*Eſope* dès le temps des juges, c'eſt-à-dire, mille deux cents trente-trois ans avant notre ère, ſi on peut compter ſur de telles ſupputations.

Il eſt donc dit dans les Juges, que *Gédéon* avait ſoixante & dix fils, qui étaient *ſortis de lui parce qu'il avait pluſieurs femmes*, & qu'il eut d'une ſervante un autre fils nommé *Abimélec*.

Or cet *Abimélec* écraſa ſur une même pierre ſoixante & neuf de ſes frères, ſelon la coutume; & les Juifs pleins de reſpect & d'admiration pour *Abimélec* allèrent le cōuronner roi ſous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs eſt peu connu dans l'hiſtoire.

Joatham le plus jeune des frères, échappé ſeul au carnage, (comme il arrive toujours dans les anciennes hiſtoires) harangua les Juifs; il leur dit que les arbres allèrent un jour ſe choiſir un roi. On ne voit pas trop comment

(*a*) Il eſt prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en paleſtine que dans un temps où le Canaan avait déjà d'aſſez puiſſantes villes; Tyr, Sidon, Berith, floriſſaient. Il eſt dit que *Joſué* détruiſit Jérico & la ville des lettres, des archives, des écoles, appelée *Cariat Sepher*; donc les juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

les arbres marchent ; mais s'ils parlaient, ils ouvaient bien marcher. Ils s'adreſſèrent d'abord l'olivier, il lui dirent : Règne. L'olivier épondit : Je ne quitterai pas le ſoin de mon uile pour régner ſur vous. Le figuier dit qu'il imait mieux ſes figues que l'embarras du ouvoir ſuprême. La vigne donna la préférence ſes raiſins. Enfin, les arbres s'adreſſèrent au buiſſon ; le buiſſon répondit : *Je régnerai ſur ous, je vous offre mon ombre ; & ſi vous n'en voulez pas, le feu ſortira du buiſſon & ous dévorera.*

Il eſt vrai que la fable pèche par le fond ; arce que le feu ne ſort point d'un buiſſon ; ais elle montre l'antiquité de l'uſage des ables.

Celle de l'eſtomac & des membres, qui ſervit à calmer une ſédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, eſt ingénieuſe & ſans défaut. Plus les fables ſont anciennes, plus elles ſont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle eſt rapportée dans *Héſiode*, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération ſont tombées de l'Ether ſur le rivage de la mer : *Vénus* naît de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'*Amante* de l'organe de la génération *Philometès* : y a-t-il une image plus ſenſible ?

Cette *Vénus* eſt la déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ans les grâces ; la beauté fait naître l'amour ; 'amour a des traits qui percent les cœurs ; l porte un bandeau qui cache les défauts de

ce qu'on aime ; il a des ailes, il vient vite & fuit de même.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des Dieux ſous le nom de *Minerve* ; l'ame de l'homme eſt un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui ſont charmans ; il en eſt qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſièrement imitées par des peuples groſſiers ; témoins celles de *Bacchus*, *d'Hercule*, de *Prométhée*, de *Pandore* & tant d'autres ; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confuſément, les firent entrer dans leur mythologie ſauvage ; & enſuite ils oſèrent dire, c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas ! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque choſe ? Vous n'avez ſu ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs eſt celle de *Pſyché*. La plus plaiſante fut celle de la matrone d'*Ephèſe*.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour

des arbres marchent ; mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adreſsèrent d'abord à l'olivier, il lui dirent : Règne. L'olivier répondit : Je ne quitterai pas le ſoin de mon huile pour régner ſur vous. Le figuier dit qu'il aimait mieux ſes figues que l'embarras du pouvoir ſuprême. La vigne donna la préférence à ſes raiſins. Enfin, les arbres s'adreſsèrent au buiſſon ; le buiſſon répondit : *Je régnerai ſur vous, je vous offre mon ombre ; & ſi vous n'en voulez pas, le feu ſortira du buiſſon & vous dévorera.*

Il eſt vrai que la fable pèche par le fond ; parce que le feu ne ſort point d'un buiſſon ; mais elle montre l'antiquité de l'uſage des fables.

Celle de l'eſtomac & des membres, qui ſervit à calmer une ſédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, eſt ingénieuſe & ſans défaut. Plus les fables ſont anciennes, plus elles ſont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle eſt rapportée dans *Héſiode*, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération ſont tombées de l'Ether ſur le rivage de la mer : *Vénus* naît de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'*Amante* de l'organe de la génération *Philometès* : y a-t-il une image plus ſenſible ?

Cette *Vénus* eſt la déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les grâces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de

ce qu'on aime ; il a des ailes, il vient vîte & fuit de même.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des Dieux ſous le nom de *Minerve* ; l'ame de l'homme eſt un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui ſont charmans ; il en eſt qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſièrement imitées par des peuples groſſiers ; témoins celles de *Bacchus*, *d'Hercule*, de *Prométhée*, de *Pandore* & tant d'autres ; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confuſément, les firent entrer dans leur mythologie ſauvage ; & enſuite ils oſèrent dire, c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas ! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous ayez inventé quelque choſe ? Vous n'avez ſu ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs eſt celle de *Pſyché*. La plus plaiſante fut celle de la matrone d'*Ephèſe*.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour

l'amour, eſt condamnée à lui ſervir de guide.

Les fables attribuées à *Eſope* ſont toutes des emblèmes, des inſtructions aux faibles, pour ſe garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu ſavantes les ont adoptées. *La Fontaine* eſt celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingts qui ſont des chefs-d'œuvre de naïveté, de grâces, de fineſſe, quelquefois même de poëſie ; c'eſt encore un des avantages du ſiècle de *Louis XIV* d'avoir produit un *la Fontaine*. Il a trouvé ſi bien le ſecret de ſe faire lire ſans preſque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui feſaient honneur à ce grand ſiècle ; ſa raiſon ou ſon prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encore excuſer *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du ſtyle ; fautes que *la Fontaine* aurait pu éviter, & que ce ſévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi ſa voiſine*, qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'août, foi d'animal ; intérêt & principal*, & à qui la fourmi *répond : Vous chantiez, j'en ſuis fort aiſe ; hé bien danſez maintenant.*

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit : *Je ne voudrais pas même à ce prix un tréſor.* Comme ſi les tréſors étaient à l'uſage des loups.

C'était la *race eſcarbote qui eſt en quartier d'hiver comme la marmote.*

C'était l'astrologue qui se laissa choir, & à qui on dit : *Pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête ?* En effet, *Copernic*, *Galilée*, *Cassini*, *Halley*, ont très-bien lu au-dessus de leur tête, & le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

L'astrologie judiciaire est à la vérité une charlatanerie très-ridicule ; mais ce ridicule ne consistait pas à regarder le ciel, il consistait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables ou mal choisies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la censure de *Boileau*.

Rien n'est plus insipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière, parce que cette femme avait été contredisante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre* est une fable, qui, pour être ancienne, n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoient point d'argent à un roi ; & un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

Un satyre qui reçoit chez lui un passant, ne doit point le renvoyer sur ce qu'il souffle d'abord dans ses doigts, parce qu'il a trop froid ; & qu'ensuite en prenant l'*écuelle aux dents* il souffle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très-grande raison, & le satyre était un sot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écrevisse qui reproche à sa fille de ne pas aller droit, & la fille qui lui répond que sa mère va tortu, n'a point paru une fable agréable.

Le buisson & le canard en société avec une

chauve-ſouris pour des marchandiſes, *ayant des comptoirs, des facteurs, des agens, payant le principal & les intérêts, & ayant des ſergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buiſſon qui ſort de ſon pays avec une chauve-ſouris pour aller trafiquer, eſt une de ces imaginations froides & hors de la nature que *la Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens, & des chats *vivant entr'eux comme couſins, ſe brouillant pour un pot de potage*, ſemble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* eſt encore pire; l'aigle lui dit qu'il n'a que faire de ſa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *la Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroiſſes.*

Que ſignifie un milan préſenté par un oiſeleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ſes griffes?

Un ſinge qui avait épouſé une fille pariſienne & qui la battait, eſt un très-mauvais conte qu'on avait fait à *la Fontaine*, & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pourraient ſans doute juſtifier *Boileau*: il ſe pouvait même que *la Fontaine* ne ſût pas diſtinguer ſes mauvaiſes fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appelait *la Fontaine un fablier*, qui portait naturellement des fables, comme un prunier des prunes. Il eſt vrai qu'il n'avait qu'un ſtyle, & qu'il écrivait un opéra de ce même ſtyle dont il parlait de *Janot*

Lapin & de *Rominagrobis*. Il dit dans l'opéra de Daphné :

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette,
Pouvait ſans peur aller au bois ſeulette :
Maintenant, maintenant les bergers ſont loups.
Je vous dis, je vous dis, filles, gardez-vous.

Jupiter vous vaut bien ;
Je ris auſſi quand l'amour veut qu'il pleure :
Vous autres Dieux n'attaquez rien
Qui ſans vous étonner s'oſe défendre une heure.

Que vous êtes reprenante.
Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre juſtice au mérite ſingulier du bon homme ; c'eſt ainſi qu'il l'appelait ; & être enchanté avec tout le public du ſtyle de ſes bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain ſublime, un homme d'un goût toujours ſûr, un des premiers *génies* du grand ſiècle ; & c'eſt encore un défaut très-remarquable dans lui de ne pas parler correctement ſa langue. Il eſt dans cette partie très-inférieur à *Phèdre ;* mais c'eſt un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laiſſés : ils ſont en grand nombre, ils ſont dans la bouche de tous ceux qui ont été *élevés* honnêtement : ils contribuent même à leur éducation : ils iront à la dernière poſtérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les

âges ; & ceux de *Boileau* ne conviennent guère qu'aux gens de lettres.

De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *jansénistes*, une petite secte de cerveaux durs & creux, qui voulurent proscrire les belles fables de l'antiquité, substituer *St Prosper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus représenté *Iris* sur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec son égide ; mais *Nicole* & *Arnauld* combattant contre les jésuites & contre des protestans, mademoiselle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de JESUS-CHRIST, arrivée de Jérusalem à Port-royal ; le conseiller *Carré de Montgeron* présentant à *Louis XV* le recueil des convulsions de *St Médard*, & *St Ovide* ressuscitant des petits garçons.

Aux yeux de ces sages austères, *Fénélon* n'était qu'un idolâtre qui introduisait l'enfant *Cupidon* chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'Enéide.

Pluche, à la fin de sa fable du ciel, intitulée *Histoire*, fait une longue dissertation pour prouver qu'il est honteux d'avoir dans ses tapisseries des figures prises des métamorphoses d'*Ovide* ; & que *Zéphyre* & *Flore*, *Vertumne* & *Pomone* devraient être bannis des jardins de Versailles. (*b*) Il exhorte l'académie des

(*b*) *Hist. du ciel*, tom. II, pag. 398.

belles-lettres à s'opposer à ce mauvais goût, & il dit qu'elle seule est capable de rétablir les belles-lettres. (c)

D'autres rigoristes, plus sévères que sages, ont voulu proscrire depuis peu l'ancienne mythologie, comme un recueil de contes puérils indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il serait triste pourtant de brûler *Ovide*, *Homère*, *Hésiode*, & toutes nos belles tapisseries, & nos tableaux, & nos opéra : beaucoup de fables après tout, sont plus philosophiques que ces messieurs ne sont philosophes. S'ils font grâce aux contes familiers d'*Esope*, pourquoi faire main-basse sur ces fables sublimes, qui ont été respectées du genre-humain, dont elles ont fait l'instruction ? Elles sont mêlées de beaucoup d'insipidités, car quelle chose est sans mélange ? Mais tous les siècles adopteront la boîte de *Pandore*, au fond de laquelle se trouve la consolation du genre-humain ; les deux tonneaux de *Jupiter*, qui versent sans cesse le bien & le mal ; la nue embrassée par *Ixion*, emblème & châtiment d'un ambitieux ; & la mort de *Narcisse*, qui est la punition de l'amour-propre. Y a-t-il rien de plus sublime que *Minerve*, la divinité de la sagesse, formée dans la tête du maître des dieux ? Y a-t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la déesse de la beauté, obligée de n'être jamais sans ses grâces ? Les déesses des arts, toutes filles de *Mémoire*, ne nous avertissent-elles pas, aussi-

(c) Voyez dans le volume de *Poëmes l'apologie de la fable* que nous indiquons à notre cher lecteur, pour le prémunir contre la mauvaise humeur de ces ennemis des beaux arts.

bien que *Locke*, que nous ne pouvons ſans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'eſprit ? Les flèches de l'*Amour*, ſon bandeau, ſon enfance ; *Flore* careſſée par *Zéphyre*, &c. ne ſont-ils pas les emblèmes ſenſibles de la nature entière ? Ces fables ont ſurvécu aux religions, qui les conſacraient ; les temples des dieux d'Egypte, de la Grèce, de Rome, ne ſont plus, & *Ovide* ſubſiſte. On peut détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaiſir ; nous aimerons à jamais ces images vraies & riantes. *Lucrèce* ne croyait pas à ces dieux de la fable ; mais il célébrait la nature ſous le nom de *Vénus*.

Alma Venus cœli ſubter labentia ſigna
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, viſitque exortum lumina ſolis, &c.

Tendre Vénus, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout reſpire, & tout aime ;
Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi qui régis la terre & le ciel même, &c.

Si l'antiquité dans ſes ténèbres s'était bornée à reconnaître la divinité dans ſes images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire ? L'ame productrice du monde était adorée par les ſages ; elle gouvernait les mers ſous le nom de *Neptune*, les airs ſous l'emblème de *Junon*, les campagnes ſous celui de *Pan*. Elle était la divinité des armées ſous le nom de *Mars* ; on animait tous ces attributs : *Jupiter* était le ſeul dieu. La chaîne d'or, avec laquelle il

enlevait les dieux inférieurs & les hommes, était une image frappante de l'unité d'un être ſouverain. Le peuple s'y trompait ; mais que nous importe le peuple ?

On demande tous les jours pourquoi les magiſtrats grecs & romains permettaient qu'on tournât en ridicule ſur le théâtre ces mêmes divinités, qu'on adorait dans les temples ? On fait là une ſuppoſition fauſſe : on ne ſe moquait point des dieux ſur le théâtre, mais des ſottiſes attribuées à ces dieux par ceux qui avaient corrompu l'ancienne mythologie. Les conſuls & les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gaiement ſur la ſcène l'aventure des deux *Soſies* ; mais ils n'auraient pas ſouffert qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* & de *Mercure*. C'eſt ainſi que mille choſes, qui paraiſſent contradictoires, ne le ſont point. J'ai vu ſur le théâtre d'une nation ſavante & ſpirituelle des aventures tirées de la *Légende dorée* ; dira-t-on pour cela que cette nation permet qu'on inſulte aux objets de la religion ? Il n'eſt pas à craindre qu'on devienne païen pour avoir entendu à Paris l'opéra de *Proſerpine*, ou pour avoir vu à Rome les noces de *Pſyché* peintes dans un palais du pape par *Raphaël*. La fable forme le goût, & ne rend perſonne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage ſur l'hiſtoire, qu'elles préſentent une morale ſenſible : ce ſont des leçons de vertu, & preſque toute l'hiſtoire eſt le ſuccès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, deſcend ſur la terre pour punir *Tantale* & *Lycaon* ; mais dans l'hiſtoire, nos *Tantales* & nos *Lycaons*

Lycaons ſont les dieux de la terre. *Baucis* & *Philemon* obtiennent que leur cabane ſoit changée en un temple : nos *Baucis* & nos *Philemons* voient vendre par le collecteur des taſſes leurs marmites, que les dieux changent en vaſes d'or dans *Ovide*.

Je ſais combien l'hiſtoire peut nous inſtruire, je ſais combien elle eſt néceſſaire ; mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaiſſent la politique que dans les livres, ſe ſouviennent toujours de ces vers de *Corneille* :

Les exemples récens ſuffiraient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on devait ſe conduire ;
Mais ſouvent l'un ſe perd où l'autre s'eſt ſauvé ;
Et par où l'un périt, un autre eſt conſervé.

Henri VIII, tyran de ſes parlemens, de ſes miniſtres, de ſes femmes, des conſciences & des bourſes, vit & meurt paiſible. Le bon, le brave *Charles I* périt ſur un échafaud. Notre admirable héroïne, *Marguerite d'Anjou*, donne en vain douze batailles en perſonne contre les Anglais, ſujets de ſon mari. *Guillaume III* chaſſe *Jacques II* d'Angleterre ſans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille de *Perſe* égorgée, & des étrangers ſur ſon trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'hiſtoire ſemble accuſer la Providence, & les belles fables morales la juſtifient. Il eſt clair qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne ſont ni l'un ni l'autre, crient contr'elles. Laiſſons-les dire, & liſons *Homère* & *Ovide*, auſſi-bien que *Tite-*

Live & *Rapin-Thoiras*. Le goût donne des préférences ; le fanatiſme donne des excluſions.

Tous les arts ſont amis, ainſi qu'ils ſont divins :
Qui veut les ſéparer eſt loin de les connaître.
L'hiſtoire nous apprend ce que ſont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

FACILE (GRAMMAIRE.)

Facile ne ſignifie pas ſeulement une choſe aiſément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrège* eſt facile. Le ſtyle de *Quinault* eſt beaucoup plus facile que celui de *Deſpréaux*, comme le ſtyle d'*Ovide* l'emporte en facilité ſur celui de *Perſe*.

Cette facilité en peinture, en muſique, en éloquence, en poéſie, conſiſte dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, & qui peut ſe paſſer de force & de profondeur. Ainſi les tableaux de *Paul Véroneſe* ont un air plus facile & moins fini que ceux de *Michel-Ange*. Les ſymphonies de *Rameau* ſont ſupérieures à celles de *Lulli*, & ſemblent moins faciles. *Boſſuet* eſt plus véritablement éloquent & plus facile que *Fléchier*. *Rouſſeau*, dans ſes épîtres, n'a pas à beaucoup près la facilité & la vérité de *Deſpréaux*.

Le commentateur de *Deſpréaux* dit que ce poëte exact & laborieux avait appris à l'illuſtre *Racine* à faire difficilement des vers ; & que ceux qui paraiſſent faciles ſont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il eſt très-vrai qu'il en coûte ſouvent pour s'exprimer avec clarté : il eſt vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts ; mais il eſt vrai auſſi qu'un heureux génie produit ſouvent des beautés faciles ſans aucune peine, & que l'enthouſiaſme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux paſſionnés de nos bons poëtes ſont ſortis achevés de leur plume, & paraiſſent d'autant plus faciles qu'ils ont en effet été compoſés ſans travail ; l'imagination alors conçoit & enfante aiſément. Il n'en eſt pas ainſi dans les ouvrages didactiques ; c'eſt là qu'on a beſoin d'art pour paraître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur dans l'admirable *Eſſai ſur l'homme* de *Pope*.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront faciles, & c'eſt le partage de ceux qui ont, ſans génie, la malheureuſe habitude de compoſer. C'eſt en ce ſens qu'un perſonnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* eſt une injure pour une femme, & eſt quelquefois dans la ſociété une louange pour un homme ; c'eſt ſouvent un défaut dans un homme d'Etat.

Les mœurs d'*Atticus* étaient faciles ; c'était le plus aimable des Romains. La facile *Cléopâtre* ſe donna à *Antoine* auſſi aiſément qu'à *Céſar*. Le facile *Claude* ſe laiſſait gouverner par *Agrippine*. *Facile* n'eſt là, par rapport à

Claude, qu'un adouciſſement; le mot propre eſt *faible*.

Un homme facile eſt en général un eſprit qui ſe rend aiſément à la raiſon, aux remontrances; un cœur qui ſe laiſſe fléchir aux prières: & *faible* eſt celui qui laiſſe prendre ſur lui trop d'autorité.

FACTION.

De ce qu'on entend par ce mot.

Le mot *faction* venant du latin *facere*, on l'emploie pour ſignifier l'état d'un ſoldat à ſon poſte, en faction, les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque; les factions vertes, bleues, rouges & blanches.

La principale acception de ce terme ſignifie *un parti ſéditieux dans un Etat*. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'eſt toujours.

Un grand-homme & un médiocre peuvent avoir aiſément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par ſon mérite, par la chaleur & le nombre de ſes amis, ſans être chef de parti.

Le maréchal de *Catinat*, peu conſidéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée, ſans y prétendre.

Un chef de parti eſt toujours un chef de faction: tels ont été le cardinal de *Retz*, *Henri* duc de *Guiſe*, & tant d'autres.

Un parti séditieux, quand il est encore faible, quand il ne partage pas tout l'Etat, n'est qu'une faction.

La faction de *César* devint bientôt un parti dominant qui engloutit la république.

Quand l'empereur *Charles VI* disputait l'Espagne à *Philippe V*, il avait un parti dans ce royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une faction. Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI.*

Il n'en est pas ainsi des hommes privés. *Descartes* eut long-temps un parti en France; on ne peut dire qu'il eut une faction.

C'est ainsi qu'il y a des mots synonymes en plusieurs cas, qui cessent de l'être dans d'autres.

FACULTÉ.

TOUTES les puissances du corps & de l'entendement ne sont-elles pas des facultés, & qui pis est des facultés très-ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement dont personne n'a découvert l'origine?

Quand le président de la faculté de médecine, dans le Malade imaginaire, demande à *Thomas Diafoirus*, *quare opium facit dormire? Thomas* répond très-pertinemment, *quia est in eo virtus dormitiva quæ facit sopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté soporative qui fait dormir. Les plus grands physiciens ne peuvent guère mieux dire.

Le sincère chevalier de *Jaucour* avoue, à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former sur la

cauſe du ſommeil que de ſimples conjectures. Un autre *Thomas*, plus révéré que *Diafoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les queſtions qu'il propoſe dans ſes volumes immenſes.

Il eſt dit à l'article *Faculté* du grand Dictionnaire encyclopédique, *que la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aiſément que cette faculté excitée par les impreſſions que le ſenſorium vital tranſmet à la partie du ſenſorium commun, détermine l'influx alternatif du ſuc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux, pour faire contracter alternativement ces organes.*

Cela revient préciſément à la réponſe du jeune médecin *Thomas*, *quia eſt in eo virtus alternativa quæ facit alternare.* Et ce *Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de ſe reſſouvenir du paſſé, celle d'uſer de ſes cinq ſens, toutes nos facultés, en un mot, ne ſont-elles pas à la *Diafoirus*?

Mais la penſée! nous diſent les gens qui ſavent le ſecret; la penſée, qui diſtingue l'homme du reſte des animaux!

Sanctius his animal mentiſque capacius altæ.
Cet animal ſi ſaint, plein d'un eſprit ſublime.

Si ſaint qu'il vous plaira; c'eſt ici que *Diafoirus* triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond, *quia eſt in eo virtus penſativa quæ facit penſare.* Perſonne ne ſaura jamais par quel myſtère il penſe.

Cette queſtion s'étend donc à tout dans la

nature entière. Je ne sais s'il n'y aurait pas dans cet abyme même une preuve de l'existence de l'Etre suprême. Il y a un secret dans tous les premiers ressorts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, & à finir par l'anneau de saturne & par la voie lactée. Or, comment ce secret sans que personne le sût ? il faut bien qu'il y ait un être qui soit au fait.

Des savans, pour éclairer notre ignorance, nous disent qu'il faut faire des systèmes, qu'à la fin nous trouverons le secret. Mais nous avons tant cherché sans rien trouver, qu'à la fin on se dégoûte. C'est la philosophie paresseuse, nous crient-ils; non, c'est le repos raisonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philosophie paresseuse vaut mieux que théologie turbulente & chimères métaphysiques.

FAIBLE.

Foible, qu'on prononce *faible*, & que plusieurs écrivent ainsi, est le contraire de *fort*, & non de *dur* & de *solide*. Il peut se dire de presque tous les êtres. Il reçoit souvent l'article *de* : le *fort* & le *faible* d'une épée; *faible* de reins, armée *faible* de cavalerie; ouvrage philosophique *faible* de raisonnement, &c.

Le faible du cœur n'est point le faible de l'esprit; le faible de l'ame n'est point celui du cœur. Une ame faible est sans ressort & sans action; elle se laisse aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur faible s'amollit aiſément, change facilement d'inclinations, ne réſiſte point à la ſéduction, à l'aſcendant qu'on veut prendre ſur lui, & peut ſubſiſter avec un eſprit fort; car on peut penſer fortement, & agir faiblement. L'eſprit faible reçoit les impreſſions ſans les combattre, embraſſe les opinions ſans examen, s'effraie ſans cauſe, tombe naturellement dans la ſuperſtition.

Un ouvrage peut être faible par les penſées ou par le ſtyle : par les penſées, quand elles ſont trop communes, ou, lorſqu'étant juſtes, elles ne ſont pas aſſez approfondies ; par le ſtyle, quand il eſt dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les oraiſons funèbres de *Maſcaron* ſont faibles, & ſon ſtyle n'a point de vie, en comparaiſon de *Boſſuet*.

Toute harangue eſt faible, quand elle n'eſt pas relevée par des tours ingénieux, & par des expreſſions énergiques ; mais un plaidoyer eſt faible, quand, avec tout le ſecours de l'éloquence, & toute la véhémence de l'action, il manque de raiſon. Nul ouvrage philoſophique n'eſt faible, malgré la faibleſſe d'un ſtyle lâche, quand le raiſonnement eſt juſte & profond. Une tragédie eſt faible, quoique le ſtyle en ſoit fort, quand l'intérêt n'eſt pas ſoutenu. La comédie la mieux écrite eſt faible, ſi elle manque de ce que les Latins appelaient *vis comica*, la force comique : c'eſt ce que *Céſar* reproche à *Térence*.

Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis.

C'eſt ſur-tout en quoi a péché ſouvent la

comédie nommée *Iarmoyante*. Les vers faibles ne ſont pas ceux qui pèchent contre les règles, mais contre le génie; qui, dans leur mécanique, ſont ſans variété, ſans choix de termes, ſans heureuſes inverſions, & qui, dans leur poéſie, conſervent trop la ſimplicité de la proſe. On ne peut mieux ſentir cette différence, qu'en comparant les endroits que *Ràcine*, & *Campiſtron* ſon imitateur, ont traités.

FANATISME.

SECTION PREMIÈRE.

C'EST l'effet d'une fauſſe conſcience qui aſſervit la religion aux caprices de l'imagination & aux déréglemens des paſſions.

En général, il vient de ce que les légiſlateurs ont eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a paſſé les bornes qu'ils ſe preſcrivaient. Leurs lois n'étaient faites que pour une ſociété choiſie. Etendues par le zèle à tout un peuple, & tranſportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devaient changer & s'accommoder aux circonſtances des lieux & des perſonnes. Mais qu'eſt-il arrivé? c'eſt que certains eſprits d'un caractère plus proportionné à celui du petit troupeau pour lequel elles avaient été faites, les ont reçues avec la même chaleur, en ſont devenus les apôtres & même les martyrs, plutôt que de démordre d'un ſeul *iota*. Les autres au contraire moins ardens, ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nou-

veau joug, & n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adoucissemens; & de-là le schisme entre les rigoristes & les mitigés, qui les rend tous furieux, les uns pour la servitude, & les autres pour la liberté.

Imaginons une immense rotonde, un panthéon à mille autels, & placés au milieu du dôme; figurons-nous un dévôt de chaque secte éteinte ou subsistante, aux pieds de la divinité qu'il honore à sa façon, sous toutes les formes bizarres que l'imagination a pu créer. A droite, c'est un contemplatif étendu sur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumière céleste vienne investir son ame. A gauche, c'est un énergumène prosterné qui frappe du front contre la terre, pour en faire sortir l'abondance. Là c'est un saltimbanque qui danse sur la tombe de celui qu'il invoque. Ici c'est un pénitent immobile & muet comme la flamme devant laquelle il s'humilie. L'un étale ce que la pudeur cache, parce que DIEU ne rougit pas de sa ressemblance; l'autre voile jusqu'à son visage, comme si l'ouvrier avait horreur de son ouvrage. Un autre tourne le dos au Midi, parce que c'est là le vent du démon; un autre tend les bras vers l'Orient, où DIEU montre sa face rayonnante. De jeunes filles en pleurs meurtrissent leur chair encore innocente, pour apaiser le démon de la concupiscence par des moyens capables de l'irriter; d'autres, dans une posture toute opposée, sollicitent les approches de la Divinité. Un jeune homme, pour amortir l'instrument de la virilité, y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ses forces; un autre arrête la

tentation dès ſa ſource, par une amputation tout-à-fait inhumaine, & ſuſpend à l'autel les dépouilles de ſon ſacrifice.

Voyons-les tous ſortir du temple, & pleins du DIEU qui les agite, répandre la frayeur & l'illuſion ſur la face de la terre. Ils ſe partagent le monde, & bientôt le feu s'allume aux quatre extrémités; les peuples écoutent & les rois tremblent. Cet empire que l'enthouſiaſme d'un ſeul exerce ſur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les eſprits raſſemblés ſe communiquent, tous ces mouvemens tumultueux, augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de temps le vertige général. C'eſt aſſez d'un ſeul peuple enchanté à la ſuite de quelques impoſteurs, la ſéduction multipliera les prodiges, & voilà tout le monde à jamais égaré. L'eſprit humain, une fois ſorti des routes lumineuſes de la nature, n'y rentre plus; il erre autour de la vérité, ſans en rencontrer autre choſe que des lueurs, qui, ſe mêlant aux fauſſes clartés dont la ſuperſtition l'environne, achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres.

Il eſt affreux de voir comment l'opinion d'apaiſer le ciel par le maſſacre, une fois introduite, s'eſt univerſellement répandue dans preſque toutes les religions; & combien on a multiplié les raiſons de ce ſacrifice, afin que perſonne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce ſont des ennemis qu'il faut immoler à *Mars* exterminateur; les Scythes égorgent à ſes autels le centième de leurs priſonniers, & par cet uſage de la victoire, on peut juger de la juſtice de la guerre: auſſi

chez d'autres peuples ne la feſait-on que pour avoir de quoi fournir aux ſacrifices; de ſorte qu'ayant d'abord été inſtitués, ce ſemble, pour en expier les horreurs, ils ſervirent enfin à les juſtifier.

Tantôt ce ſont des hommes juſtes qu'un Dieu barbare demande pour victimes : les Gètes ſe diſputent l'honneur d'aller porter à *Zamolxis* les vœux de la patrie. Celui qu'un heureux ſort deſtine au ſacrifice eſt lancé à force de bras ſur des javelots dreſſés : s'il reçoit un coup mortel en tombant ſur les piques, c'eſt de bon augure pour le ſuccès de la négociation & pour le mérite du député; mais s'il ſurvit à ſa bleſſure, c'eſt un méchant dont le Dieu n'a point affaire.

Tantôt ce ſont des enfans à qui les dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner; juſtice affamée du ſang de l'innocence, dit *Montagne*. Tantôt c'eſt le ſang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à *Saturne*, comme ſi le temps ne les dévorait pas aſſez tôt. Tantôt c'eſt le ſang le plus beau : cette même *Ameſtris* qui avait fait enfouir douze hommes vivans dans la terre, pour obtenir de *Pluton*, par cette offrande, une plus longue vie; cette *Ameſtris* ſacrifie encore à cette infatiable divinité quatorze jeunes enfans des premières maiſons de la Perſe, parce que les ſacrificateurs ont toujours fait entendre aux hommes qu'ils devaient offrir à l'autel ce qu'ils avaient de plus précieux. C'eſt ſur ce principe que chez quelques nations on immolait les premiers nés, & que chez d'autres on les rachetait par des of-

frandes plus utiles aux miniſtres du ſacrifice. C'eſt ce qui autoriſa ſans doute en Europe la pratique de quelques ſiècles, de vouer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, & d'empriſonner dans le cloître les frères du prince héritier comme on les égorge en Aſie.

Tantôt c'eſt le ſang le plus pur : n'y a-t-il pas des Indiens qui exerçent l'hoſpitalité envers tous les hommes, & qui ſe font un mérite de tuer tout étranger vertueux & ſavant qui paſſera chez eux, afin que ſes vertus & ſes talens leur demeurent ? Tantôt c'eſt le ſang le plus ſacré : chez la plupart des idolâtres, ce ſont les prêtres qui font la fonction des bourreaux à l'autel ; & chez les Sibériens on tue les prêtres, pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple.

Mais voici d'autres fureurs & d'autres ſpectacles. Toute l'Europe paſſe en Aſie par un chemin inondé du ſang des Juifs qui s'égorgent de leurs propres mains pour ne pas tomber ſous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habité ; rois, pontifes, femmes, enfans & vieillards, tout cède au vertige ſacré qui fait égorger pendant deux ſiècles des nations innombrables ſur le tombeau d'un Dieu de paix. C'eſt alors qu'on vit des oracles menteurs, des hermites guerriers ; les monarques dans les chaires & les prélats dans les camps ; tous les états ſe perdre dans une populace inſenſée ; les montagnes & les mers franchies ; de légitimes poſſeſſions abandonnées pour voler à des conquêtes qui n'étaient plus la terre promiſe ; les mœurs ſe corrompre ſous un ciel étranger ; des

princes, après avoir dépouillé leurs royaumes pour racheter un pays qui ne leur avait jamais appartenu, achever de les ruiner pour leur rançon perſonnelle ; des milliers de ſoldats égarés ſous pluſieurs chefs, n'en reconnaître aucun, hâter leur défaite par la défection, & cette maladie ne finir que pour faire place à une contagion encore plus horrible.

Le même eſprit de fanatiſme entretenait la fureur des conquêtes éloignées : à peine l'Europe avait réparé ſes pertes, que la découverte d'un nouveau monde hâta la ruine du nôtre. A ce terrible mot : Allez & forcez, l'Amérique fut déſolée & ſes habitans exterminés ; l'Afrique & l'Europe s'épuisèrent en vain pour la repeupler, le poiſon de l'or & du plaiſir ayant énervé l'eſpèce, le monde ſe trouva déſert, & fut menacé de le devenir tous les jours davantage par les guerres continuelles qu'allumera ſur notre continent l'ambition de s'étendre dans ces îles étrangères.

Comptons maintenant les milliers d'eſclaves que le fanatiſme a faits, ſoit en Aſie, où l'incirconciſion était une tache d'infamie ; ſoit en Afrique, où le nom de chrétien était un crime ; ſoit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité. Comptons les milliers d'hommes que l'on a vu périr ou ſur les échafauds dans les ſiècles de perſécution, ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens, ou de leurs propres mains par des macérations exceſſives. Parcourons la ſurface de la terre, & après avoir vu d'un coup d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion, en Eſpagne contre les Maures,

en France contre les Turcs, en Hongrie contre les Tartares, tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidelles à coups d'épées, s'entr'égorger aux pieds de l'autel qu'ils devaient défendre : détournons nos regards de ce tribunal affreux élevé sur le corps des innocens & des malheureux, pour juger les vivans comme DIEU jugera les morts, mais avec une balance bien différente.

En un mot, toutes les horreurs de quinze siècles renouvelées plusieurs fois dans un seul, des peuples sans défense égorgés aux pieds des autels, des rois poignardés ou empoisonnés, un vaste Etat réduit à sa moitié par ses propres citoyens, la nation la plus belliqueuse & la plus pacifique divisée d'avec elle-même, le glaive tiré entre le fils & le père, des usurpateurs, des tyrans, des bourreaux, des parricides & des sacriléges violant toutes les conventions divines & humaines par esprit de religion : voilà l'histoire du fanatisme & ses exploits (1)

SECTION II.

Si cette expression tient encore à son origine, ce n'est que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable ; il signifiait *desservant* ou *bienfaiteur d'un temple*. Les antiquaires, comme le dit le dictionnaire de

(1) Cet article est tiré mot pour mot de l'article *Fanatisme* de l'Encyclopédie, par M. *Delegre*, M. de *Voltaire* n'a fait ici que l'abréger & le mettre dans un autre ordre.

Trévoux, ont retrouvé des inſcriptions dans leſquelles des romains conſidérables prenaient ce titre de *fanaticus*.

Dans la harangue de *Cicéron pro domo ſua*, il y a un paſſage où le mot *fanaticus* me paraît difficile à expliquer. Le ſéditieux & débauché *Clodius* qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir ſauvé la république, non-ſeulement avait pillé & démoli les maiſons de ce grand-homme; mais afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans ſa maiſon de Rome, il en avait conſacré le terrain, & les prêtres y avaient bâti un temple à la Liberté, ou plutôt à l'Eſclavage dans lequel *Céſar*, *Pompée*, *Craſſus* & *Clodius* tenaient alors la république: tant la religion dans tous les temps a ſervi à perſécuter les grands-hommes.

Lorſqu'enfin, dans un temps plus heureux, *Cicéron* fut rappelé, il plaida devant le peuple pour obtenir que le terrain de ſa maiſon lui fût rendu, & qu'on la rebâtît aux frais du peuple romain. Voici comme il s'exprime dans ſon plaidoyer contre *Clodius*.

Aſpicite, pontifices, aſpicite hominem religioſum, monete eum modum eſſe religionis nimium, eſſe ſuperſtitioſum, non oportere; quid tibi neceſſe fuit anili ſuperſtitione, homo fanatice, ſacrificium quod alienæ domi fieret inviſere?

Le mot *fanaticus* ſignifie-t-il en cette place, inſenſé fanatique; impitoyable fanatique, abominable fanatique, comme on l'entend aujourd'hui? ou bien ſignifie-t-il, pieux, conſécrateur, homme religieux, dévot zélateur des temples? ce mot eſt-il ici une injure ou

une

une louange ironique ? je n'en ſais pas aſſez pour décider, mais je vais traduire.

« Regardez, pontifes, regardez cet homme » religieux, avertiſſez-le que la religion même » a ſes bornes, qu'il ne faut pas être ſi ſcru- » puleux. Quel beſoin, vous conſécrateur, » vous fanatique, quel beſoin avez-vous de » recourir à des ſuperſtitions de vieilles pour » aſſiſter à un ſacrifice qui ſe feſait dans une » maiſon étrangère. »

Cicéron fait ici alluſion aux myſtères de la bonne déeſſe, que *Clodius* avait profanés en ſe gliſſant déguiſé en femme avec une vieille, pour entrer dans la maiſon de *Céſar*, & pour y coucher avec ſa femme : c'eſt donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux ; l'ironie doit donc être ſoutenue dans tout ce paſſage. Il ſe ſert de termes honorables pour mieux faire ſentir la honte de *Clodius*. Il me paraît donc qu'il emploie le mot *fanatique* comme un mot honorable, comme un mot qui emporte avec lui l'idée de conſécrateur, de pieux, de zélé deſſervant d'un temple.

On put depuis donner ce nom à ceux qui ſe crurent inſpirés par les Dieux.

Les Dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don,
Ne peut-on être prophète
Sans qu'on perde la raiſon ?

Le même dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent *Clovis fanatique & païen*. Le lecteur déſirerait

qu'on eût désigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis* dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapak où je demeure.

On entend aujourd'hui par *fanatisme* une folie religieuse, sombre & cruelle. C'est une maladie d'esprit qui se gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées & les discours. On s'échauffe rarement en lisant; car alors on peut avoir le sens rassis. Mais quand un homme ardent & d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ses yeux sont en feu, & ce feu se communique; ses tons, ses gestes ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie: DIEU vous regarde, sacrifiez ce qui n'est qu'humain; combattez les combats du Seigneur: & on va combattre.

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère.

Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, & ses imaginations pour des prophéties, est un fanatique novice qui donne de grandes espérances; il pourra bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère *Jean Diaz*, qui n'était encore qu'enthousiaste luthérien, vivement convaincu que le pape est l'antechrist, ayant le signe de la bête. *Barthelemi* encore plus vivement persuadé que le pape est Dieu en terre, part de Rome pour aller convertir ou tuer son frère; il l'assassine; voilà du par-

fait : & nous avons ailleurs rendu juſtice à ce *Diaz*.

Polyeucte qui va au temple, dans un jour de ſolennité, renverſer & caſſer les ſtatues & les ornemens, eſt un fanatique moins horrible que *Diaz*, mais non moins ſot. Les aſſaſſins du duc *François de Guiſe*, de *Guillaume* prince d'Orange, du roi *Henri III*, du roi *Henri IV* & de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatiſme eſt celui des bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la St Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la meſſe. *Guyon*, *Patouillet*, *Chaudon*, *Nonotte*, l'ex-jéſuite *Paulian* ne ſont que des fanatiques du coin de la rue, des miſérables à qui on ne prend pas garde. Mais, un jour de St Barthelemi, ils feraient de grandes choſes.

Il y a des fanatiques de ſang-froid ; ce ſont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux, & ces juges-là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain, que n'étant pas dans un excès de fureur comme les *Clément*, les *Châtels*, les *Ravaillacs*, les *Damiens*, il ſemble qu'ils pourraient écouter la raiſon.

Il n'eſt d'autre remède à cette maladie épidémique que l'eſprit philoſophique qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des

progrès, il faut fuir & attendre que l'air ſoit purifié. Les lois & la religion ne ſuffiſent pas contre la peſte des ames; la religion, loin d'être pour elles un aliment ſalutaire, ſe tourne en poiſon dans les cerveaux infectés. Ces miſérables ont ſans ceſſe préſent à l'eſprit l'exemple d'*Aod* qui aſſaſſine le roi *Eglon*; de *Judith* qui coupe la tête d'*Holopherne*, en couchant avec lui; de *Samuël* qui hache en morceaux le roi *Agag*; du prêtre *Joad* qui aſſaſſine ſa reine à la porte-aux-chevaux, &c. &c. &c. Ils ne voient pas que ces exemples, qui ſont reſpectables dans l'antiquité, ſont abominables dans le temps préſent: ils puiſent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les lois ſont encore très-impuiſſantes contre ces accès de rage; c'eſt comme ſi vous liſiez un arrêt du conſeil à un frénétique. Ces gens-là ſont perſuadés que l'Eſprit-ſaint qui les pénètre eſt au-deſſus des lois, que leur enthouſiaſme eſt la ſeule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & qui en conſéquence eſt ſûr de mériter le ciel en vous égorgeant?

Lorſqu'une fois le fanatiſme a gangrené un cerveau, la maladie eſt preſqu'incurable. J'ai vu des convulſionnaires qui, en parlant des miracles de *St Pâris*, s'échauffaient par degrés parmi eux; leurs yeux s'enflammaient, tout leur corps tremblait, la fûreur défigurait leur viſage, & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Oui, je les ai vus ces convulſionnaires, je

les ai vus tordre leurs membres & écumer. Ils criaient : *Il faut du ſang.* Ils ſont parvenus à faire aſſaſſiner leur roi par un laquais, & ils ont fini par ne crier que contre les philoſophes.

Ce ſont preſque toujours les fripons qui conduiſent les fanatiques, & qui mettent les poignard entre leurs mains ; ils reſſemblent à ce Vieux de la montagne qui feſait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaiſirs dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient aſſaſſiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une ſeule religion dans le monde qui n'ait pas été ſouillée par le fanatiſme, c'eſt celle des lettrés de la Chine. Les ſectes des philoſophes étaient non-ſeulement exemptes de cette peſte, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philoſophie eſt de rendre l'ame tranquille ; & le fanatiſme eſt incompatible avec la tranquillité. Si notre ſainte religion a été ſi ſouvent corrompue par cette fureur infernale, c'eſt à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainſi du plumage qu'il eût
Icare pervertit l'uſage ;
Il le reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon dommage.

BERTAUD, *évêque des Sées.*

SECTION III.

Les fanatiques ne combattent pas toujours les combats du Seigneur; ils n'aſſaſſinent pas toujours des rois & des princes. Il y a parmi eux des tigres, mais on y voit encore plus de renards.

Quel tiſſu de fourberies, de calomnies, de larcins, des fanatiques de la cour de Rome contre les fanatiques de la cour de *Calvin*; des jéſuites contre les janſéniſtes *& viciſſim!* & ſi vous remontez plus haut, l'hiſtoire eccléſiaſtique, qui eſt l'école des vertus, eſt auſſi celle des ſcélérateſſes employées par toutes les ſectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau ſur les yeux, ſoit quand il faut incendier les villes & les bourgs de leurs adverſaires, égorger les habitans, les condamner aux ſupplices, ſoit quand il faut ſimplement tromper, s'enrichir & dominer. Le même fanatiſme les aveugle; elles croient bien faire: tout fanatique eſt fripon en conſcience, comme il eſt meurtrier de bonne foi pour la bonne cauſe.

Liſez, ſi vous pouvez, les cinq ou ſix mille volumes de reproches que les janſéniſtes & les moliniſtes ſe ſont faits pendant cent ans ſur leurs friponneries; & voyez ſi *Scapin* & *Trivelin* en approchent.

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites, eſt, à mon gré, celle d'un petit évêque; (on nous aſſure dans la relation que c'était un évêque biſcayen; nous trouverons

bien, un jour ſon nom & ſon évêché) ſon diocèſe étant partie en Biſcaye, & partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroiſſe qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le ſeigneur de la paroiſſe n'eſt point mahométan ; il eſt très - bon catholique comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot *catholique* veut dire univerſel.

M. l'évêque ſoupçonna ce pauvre ſeigneur, qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaiſes penſées, de mauvais ſentimens dans le fond de ſon cœur, je ne ſais quoi qui ſentait l'héréſie. Il l'accuſa même d'avoir dit en plaiſantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Biſcaye, & qu'un honnête marocain pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Etre ſuprême qui eſt le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France, ſeigneur ſuzerain de ce pauvre petit ſeigneur de paroiſſe. Il pria dans ſa lettre le ſeigneur ſuzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidelle en baſſe - Bretagne ou en baſſe-Normandie, ſelon le bon plaiſir de ſa majeſté, afin qu'il n'infectât plus les Baſques de ſes mauvaiſes plaiſanteries.

Le roi de France & ſon conſeil ſe moquèrent, comme de raiſon, de cet extravagant.

Notre paſteur biſcayen, ayant appris quelque temps après que ſa brebis françaiſe était malade, défendit aux portes-Dieu du canton de la communier, à moins qu'elle ne donnât un billet de confeſſion par lequel il devait appa-

raître que le mourant n'était point circoncis, qu'il condamnait de tout son cœur l'hérésie de *Mahomet*, & toute autre hérésie dans ce goût, comme le calvinisme & le jansénisme, & qu'il pensait en tout comme lui évêque biscayen.

Les billets de confession étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui son curé qui était un ivrogne imbécille, & le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux, s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant se sentait un extrême besoin. Le curé eut peur, il administra mon homme, lequel, après la cérémonie, déclara hautement devant témoins, que le pasteur biscayen l'avait faussement accusé auprès du roi d'avoir du goût pour la religion musulmane; qu'il était bon chrétien, & que le biscayen était un calomniateur. Il signa cet écrit par-devant notaire; tout fut en règle; il s'en porta mieux, & le repos de la bonne conscience le guérit bientôt entièrement.

Le petit biscayen outré qu'un vieux moribond se fût moqué de lui, résolut de s'en venger; & voici comme il s'y prit.

Il fit fabriquer en son patois, au bout de quinze jours, une prétendue profession de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit signer par le curé & par trois ou quatre paysans qui n'avaient point assisté à la cérémonie. Ensuite on fit contrôler cet acte de faussaire, comme si ce contrôle l'avait rendu authentique.

Un acte non signé par la partie seule intéressée, un acte signé par des inconnus, quinze jours après l'événement, un acte désavoué par les

les témoins véritables, était visiblement un crime de faux ; & comme il s'agissait de matière de foi, ce crime menait visiblement le curé avec ses faux témoins aux galères dans ce monde, & en enfer dans l'autre.

Le petit seigneur châtelain, qui était goguenard & point méchant, eut pitié de l'ame & du corps de ces misérables ; il ne voulut point les traduire devant la justice humaine, & se contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il serait mort il se donnerait le plaisir de faire imprimer toute cette manœuvre de son biscayen avec les preuves, pour amuser le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes, & point du tout pour instruire l'univers. Car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'univers, qui s'imaginent rendre l'univers attentif, qui croient l'univers occupé d'eux, que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de personnes dans l'univers entier. Revenons au fanatisme.

C'est cette rage de prosélytisme, cette fureur d'amener les autres à boire de son vin, qui amena le jésuite *Castel* & le jésuite *Routh* auprès du célèbre *Montesquieu* lorsqu'il se mourait. Ces deux énergumènes voulaient se vanter de lui avoir persuadé les mérites de l'attrition & de la grâce suffisante. Nous l'avons converti, disaient-ils ; c'était dans le fond une bonne ame ; il aimait fort la compagnie de JESUS. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales ; mais comme dans ces momens-là on a toujours

l'esprit plus net, nous l'avons bientôt convaincu

Ce fanatisme de convertisseur est si fort, que le moine le plus débauché quitterait sa maîtresse pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le père *Poisson* cordelier à Paris, qui ruina son couvent pour payer ses filles de joie, & qui fut enfermé pour ses mœurs dépravées : c'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, & un des convertisseurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Versailles *Fantin*. Cette liste pourrait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines personnes constituées en certaines places. Vous savez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de son père ; il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU seulement en nous levant & en nous couchant, qu'il nous délivre des fanatiques, comme les pélerins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer *de visages tristes* sur le chemin.

SECTION IV.

Ludlow, enthousiaste de la liberté plutôt que fanatique de religion, ce brave homme qui avait plus de haine pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rapporte que les milices du parlement étaient toujours battues par les troupes du roi, dans le commencement de la guerre civile ; comme le régiment des portes-cochères ne tenait pas du temps de la fronde

contre le grand *Condé ; Cromwell* dit au général *Fairfax :* Comment voulez-vous que des portes-faix de Londres, & des garçons de boutique indisciplinés résistent à une noblesse animée par le fantôme de l'honneur ? présentons-leur un plus grand fantôme, le fanatisme. Nos ennemis ne combattent que pour le roi, persuadons à nos gens qu'ils font la guerre pour DIEU.

Donnez-moi une patente, je vais lever un régiment de frères meurtriers, & je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas, il composa son régiment des frères rouges, de fous mélancoliques ; il en fit des tigres obéissans. *Mahomet* n'avait pas été mieux servi par ses soldats.

Mais pour inspirer ce fanatisme, il faut que l'esprit du temps vous seconde. Un parlement de France essayerait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes-cochères ; il n'ameuterait pas seulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques & de les conduire ; mais ce n'est pas assez d'être fourbe & hardi, nous avons déjà vu que tout dépend de venir au monde à propos.

SECTION V.

LA géométrie ne rend donc pas toujours l'esprit juste. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encore avec ces lisières de la raison ?

Un fameux proteſtant, (*) que l'on compt
entre les premiers mathématiciens de nos jour
& qui marchait ſur les traces de *Newton*, d
Leibnitz, des *Bernouilli*, s'aviſa, au comme
cement de ce ſiècle, de tirer des corollair
aſſez ſinguliers. Il eſt dit qu'avec un grain
foi on tranſportera des montagnes; & lui, p
une analyſe toute géométrique, ſe dit à lu
même: J'ai beaucoup de grains de foi, dor
je ferai plus que tranſporter des montagne
Ce fut lui qu'on vit à Londres en l'anné
1707, accompagné de quelques ſavans, d
même de ſavans qui avaient de l'eſprit, an
noncer publiquement qu'ils reſſuſciteraient un
mort dans tel cimetière que l'on voudrait.
Leurs raiſonnemens étaient toujours conduits
par la ſynthèſe. Ils diſaient: Les vrais diſciples
doivent faire des miracles; nous ſommes les
vrais diſciples, nous ferons donc tout ce qu'il
nous plaira. De ſimples ſaints de l'Egliſe ro-
maine, qui n'étaient point géomètres, ont
reſſuſcité beaucoup d'honnêtes gens; donc à
plus forte raiſon, nous qui avons réformé les
réformés, nous reſſuſciterons qui nous voudrons.

Il n'y a rien à répliquer à ces argumens;
ils ſont dans la meilleure forme du monde.
Voilà ce qui a inondé l'antiquité de prodiges;
voilà pourquoi les temples d'*Eſculape* à Ep
daure, & dans d'autres villes, étaient plein
d'*ex voto*; les voûtes étaient ornées de cuis
redreſſées, de bras remis, de petits enfan
d'argent; tout était miracle.

Enfin, le fameux proteſtant géomètre dom

(*) *Fatio Duillier.*

parle était de si bonne foi, il assura si positivement qu'il ressusciterait les morts, & cette proposition plausible fit tant d'impression sur le peuple, que la reine *Anne* fut obligée de lui donner un jour, une heure & un cimetière à son choix pour faire son miracle loyalement & en présence de la justice. Le saint géomètre choisit l'Eglise cathédrale de St Paul pour faire sa démonstration : le peuple se rangea en haie, des soldats furent placés pour contenir les vivans & les morts dans le respect ; les magistrats prirent leurs places ; le greffier écrivit tout sur les registres publics ; on ne peut trop constater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du saint ; il pria, il se jeta à genoux, il fit de très-pieuses contorsions ; ses compagnons l'imitèrent ; le mort ne donna aucun signe de vie ; on le reporta dans son trou, & on punit légèrement le ressuscitеur & ses adhérens. J'ai vu depuis un de ces pauvres gens ; il m'a avoué qu'un d'eux était en péché véniel, & que le mort en pâtit, sans quoi la résurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude de gens à qui l'on doit le plus sincère respect, je dirais ici que *Newton*, le grand *Newton*, a trouvé dans l'Apocalypse, que le pape est l'antechrist, & bien d'autres choses de cette nature ; je dirais qu'il était arien très-sérieusement. Je sais que cet écart de *Newton* est à celui de mon autre géomètre, comme l'unité est à l'infini : il n'y a point de comparaison à faire. Mais quelle pauvre espèce que le genre-humain, si le grand *Newton* a cru trouver dans l'Apocalypse l'histoire présente de l'Europe !

Il ſemble que la ſuperſtition ſoit une maladie épidémique, dont les ames les plus fortes ne ſont pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon ſens, qui ſe feraient empaler pour certains ſentimens d'*Abubeker*. Ces principes une fois admis, ils raiſonnent très-conſéquemment : les Navariciens, les Radariſtes, les Jabariſtes ſe damnent chez eux réciproquement avec des argumens très-ſubtils; ils tirent tous des conſéquences plauſibles; mais ils n'oſent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de ſoixante & dix pieds ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ſes cheveux, de quelle grandeur eſt ſon pouce, quelles dimenſions ont ſes ongles : on crie, on cabale, on ſe bat; ceux qui ſoutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaiſſeur. Mais, Meſſieurs, votre géant exiſte-t-il? dit modeſtement un paſſant. Quel doute horrible! s'écrient tous ces diſputans; quel blaſphème! quelle abſurdité! Alors ils font tous une petite trève pour lapider le paſſant, & après l'avoir aſſaſſiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils ſe battent entr'eux comme de coutume, au ſujet du petit doigt & des ongles.

FANTAISIE.

Fantaisie signifiait autrefois l'*imagination*, & on ne se servait guère de ce mot, que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets sensibles.

Descartes, *Gassendi*, & tous les philosophes de leur temps, disent que *les espèces*, *les images des choses se peignent en la fantaisie*; & c'est de-là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abstraits sont reçus à la longue dans un sens différent de leur origine, comme des instrumens que l'industrie emploie à des usages nouveaux.

Fantaisie veut dire aujourd'hui *un désir singulier*, *un goût passager* : il a eu la fantaisie d'aller à la Chine : la fantaisie du jeu, du bal lui a passé.

Un peintre fait un portrait de fantaisie, qui n'est d'après aucun modèle. Avoir des fantaisies, c'est avoir des goûts extraordinaires qui ne sont pas de durée. Fantaisie en ce sens est moins que *bizarrerie* & que *caprice*.

Le caprice peut signifier un *dégoût subit & déraisonnable*. Il a eu la fantaisie de la musique, & il s'en est dégoûté par caprice.

La bizarrerie donne une idée d'inconséquence & de mauvais goût, que la fantaisie n'exprime pas; il a eu la fantaisie de bâtir, mais il a construit sa maison dans un goût bizarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des fantaisies & être fantasque : le fantasque approche beaucoup plus du bizarre.

Ce mot désigne une caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot fantasque, au lieu qu'il y a des fantaisies agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, *des fantaisies musquées ;* mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bizarreries d'hommes d'un rang supérieur, qu'on n'ose condamner*, comme le dit le dictionnaire de Trévoux : au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi ; & *musquée* en cette occasion, est une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *sottise pommée*, *folie fieffée*, pour dire, sottise & folie complète.

FASTE.

Des différentes significations de ce mot.

FASTE vient originairement du latin *fasti*, jours de fête ; c'est en ce sens qu'*Ovide* l'entend dans son poëme, intitulé *Les Fastes*.

Godeau a fait sur ce modèle les *Fastes de l'Eglise*, mais avec moins de succès : la religion des Romains païens était plus propre à la poésie que celle des chrétiens ; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur poëte que *Godeau*.

Les fastes consulaires n'étaient que la liste des consuls.

Les fastes des magistrats étaient les jours où il était permis de plaider ; & ceux auxquels on ne plaidait pas s'appelaient *nefastes*, *ne-*

faſti, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en juſtice.

Ce mot *nefaſtus*, en ce ſens, ne ſignifiait pas *malheureux*; au contraire *nefaſtus* & *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre ſens, qui ſignifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli; *ille nefaſto te poſuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres faſtes encore, *faſti urbis*, *faſti ruſtici*; c'était un calendrier de l'uſage de la ville & de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de ſolennité à étaler quelqu'appareil dans ſes vêtemens, dans ſa ſuite, dans ſes feſtins. Cet appareil étalé dans d'autres jours, s'eſt appelé *faſte*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent repréſenter; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faſte* ne ſoit pas toujours injurieux, *faſtueux* l'eſt toujours. Un religieux qui fait parade de ſa vertu, met du faſte juſque dans l'humilité même.

FAVEUR.

De ce qu'on entend par ce mot.

FAVEUR, du mot latin *favor*, ſuppoſe plutôt un bienfait qu'une récompenſe.

On brigue ſourdement la faveur; on mérite & on demande hautement des récompenſes.

Le dieu *Faveur*, chez les mythologiſtes ro-

mains, était fils de la Beauté & de la Fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque chose de gratuit ; il m'a fait la faveur de m'introduire, de me présenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La faveur des princes est l'effet de leur goût, & de la complaisance assidue ; la faveur du peuple suppose quelquefois du mérite, & plus souvent un hasard heureux.

Faveur diffère beaucoup de *grâce*. Cet homme est en faveur auprès du roi, & cependant il n'en a point encore obtenu de grâces.

On dit, *il a été reçu en grâce ;* on ne dit point *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on dise *être en faveur :* c'est que la faveur suppose un goût habituel ; & que *faire grâce*, *recevoir en grâce*, c'est pardonner, c'est moins que donner sa faveur.

Obtenir grâce, c'est l'effet d'un moment ; obtenir la faveur est l'effet du temps. Cependant on dit également, *faites-moi la grâce*, *faites-la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appelaient autrefois *des lettres de faveur*. *Sévère* dit dans la tragédie de Polyeucte :

> Je mourrais mille fois plutôt que d'abuser
> Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser.

On a la faveur, la bienveillance, non la grâce du prince & du public. On obtient la faveur de son auditoire par la modestie : mais il ne vous fait pas grâce, si vous êtes trop long.

Les mois des *gradués*, avril & octobre, dans lesquels un collateur peut donner un bénéfice simple au gradué le moins ancien, sont des mois de faveur & de grâce.

Cette expression, *faveur*, signifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaisance des femmes ; & quoiqu'on ne dise point il a eu des faveurs du roi, on dit il a eu les faveurs d'une dame.

L'équivalent de cette expression n'est point connu en Asie, où les femmes sont moins reines.

On appelait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée donnés par une dame.

Le comte d'*Essex* portait à son chapeau un gant de la reine *Elisabeth*, qu'il appelait faveur de la reine.

Enfin, l'ironie se servit de ce mot pour signifier les suites fâcheuses d'un commerce hasardé : faveurs de *Vénus*, faveurs cuisantes.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

Ces mots ont un sens, tantôt plus resserré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puissance, quelquefois seulement il signifie un homme qui plaît à son maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que

des mignons ; il en eut qui gouvernèrent l'Etat, comme les ducs de *Joyeuſe* & d'*Epernon*. On peut comparer un favori à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le prince.

Un ancien a dit : *Qui doit être le favori d'un roi ? c'eſt le peuple.* On appelle les bons poëtes *les favoris des muſes*, comme les gens heureux, *les favoris de la fortune*, parce qu'on ſuppoſe que les uns & les autres ont reçu ces dons ſans travail. C'eſt ainſi qu'on appelle un terrain fertile & bien ſitué, *le favori de la nature.*

La femme qui plaît le plus au ſultan s'appelle parmi nous la ſultane favorite : on a fait l'hiſtoire des *favorites*, c'eſt-à-dire, des maîtreſſes des plus grands princes.

Pluſieurs princes en Allemagne ont des maiſons de campagne qu'on appelle la *favorite.*

Favori d'une dame ne ſe trouve plus que dans les romans & les hiſtoriettes du ſiècle paſſé.

FAUSSETÉ.

Fausseté eſt le contraire de la vérité. Ce n'eſt pas proprement le menſonge dans lequel il entre toujours du deſſein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écraſés dans le tremblement de terre de Lisbonne, ce n'eſt pas un menſonge, c'eſt une fauſſeté.

La fauſſeté eſt preſque toujours encore plus qu'erreur. La fauſſeté tombe plus ſur les faits, l'erreur ſur les opinions.

C'eſt une erreur de croire que le ſoleil

tourne autour de la terre ; c'eſt une fauſſeté d'avancer que *Louis XIV* dicta le teſtament de *Charles II.*

La fauſſeté d'un acte eſt un crime plus grand que le ſimple menſonge ; elle déſigne une impoſture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la fauſſeté dans l'eſprit, quand il prend preſque toujours à gauche ; quand ne conſidérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, & que ce vice de jugement eſt tourné chez lui en habitude.

Il y a de la fauſſeté dans le cœur, quand on s'eſt accoutumé à flatter & à ſe parer des ſentimens qu'on n'a pas ; cette fauſſeté eſt pire que la diſſimulation, & c'eſt ce que les Latins appelaient *ſimulatio.*

Il y a beaucoup de fauſſetés dans les hiſtoriens, des erreurs chez les philoſophes, des menſonges dans preſque tous les écrits polémiques, & encore plus dans les ſatiriques.

Les eſprits faux ſont inſupportables, & les cœurs faux ſont en horreur.

Fauſſeté des vertus humaines.

QUAND le duc de *la Rochefoucauld* eut écrit ſes penſées ſur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce reſſort de l'homme, un monſieur *Eſprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé : *De la fauſſeté des vertus humaines.* Cet *Eſprit* dit qu'il n'y a point de vertu ; mais par grâce il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne.

Auſſi, ſelon le ſieur *Eſprit*, ni *Caton*, ni *Ariſtide*, ni *Marc-Aurèle*, ni *Epictète*, n'étaient des gens de bien : mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques ; parmi les catholiques, il fallait encore en excepter les jéſuites, ennemis des oratoriens ; partant, la vertu ne ſe trouvait guère que chez les ennemis des jéſuites.

Ce M. *Eſprit* commence par dire que la prudence n'eſt pas une vertu ; & ſa raiſon eſt qu'elle eſt ſouvent trompée. C'eſt comme ſi on diſait que *Céſar* n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si M. *Eſprit* avait été philoſophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuſe ; car un ſcélérat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette eſpèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis !

Qu'eſt-ce que la vertu, mon ami ? c'eſt de faire du bien : fais-nous-en, & cela ſuffit. Alors nous te ferons grâce du motif. Quoi ! ſelon toi, il n'y aura nulle différence entre le préſident de *Thou* & *Ravaillac* ? entre *Cicéron* & ce *Popilius* auquel il avait ſauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? & tu déclareras *Epictète* & *Porphire* des coquins, pour n'avoir pas ſuivi nos dogmes ? Une telle inſolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FÉCOND.

Fécond eſt le ſynonyme de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond* & *fertile*, *fertiliſer* & *féconder un champ*.

La maxime, qu'il n'y a point de ſynonymes, veut dire ſeulement qu'on ne peut ſe ſervir dans toutes les occaſions des mêmes mots : ainſi une femelle, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, n'eſt point fertile, elle eſt féconde.

On féconde des œufs, on ne les fertiliſe pas ; la nature n'eſt pas fertile, elle eſt féconde. Ces deux expreſſions ſont quelquefois également employées au figuré & au propre : un eſprit eſt fertile ou fécond en grandes idées.

Cependant les nuances ſont ſi délicates, qu'on dit, un orateur fécond & non pas un orateur fertile ; fécondité & non fertilité de paroles ; cette méthode, ce principe, ce ſujet eſt d'une grande fécondité, & non pas d'une grande fertilité ; la raiſon en eſt qu'un principe, un ſujet, une méthode produiſent des idées qui naiſſent les unes des autres, comme des êtres ſucceſſivement enfantés ; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux Scudéri dont la fertile plume.

Le mot fertile eſt là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, ſe répandait ſur toutes ſortes de ſujets.

Le mot fécond convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des temps féconds en crimes, & non pas fertiles en crimes.

L'uſage enſeigne toutes ces petites différences.

FÉLICITÉ.

Des différens uſages de ce terme.

Félicité eſt l'état permanent, du moins pour quelque temps, d'une ame contente ; & cet état eſt bien rare.

Le bonheur vient du dehors ; c'eſt originairement une *bonne heure :* un bonheur vient, on a un bonheur ; mais on ne peut dire, *il m'eſt venu une félicité, j'ai eu une félicité ;* & quand on dit, cet homme jouit d'une félicité parfaite, *une* alors n'eſt pas pris numériquement, & ſignifie ſeulement qu'on croit que ſa félicité eſt parfaite.

On peut avoir un bonheur ſans être heureux : un homme a eu le bonheur d'échapper à un piége, & n'en eſt quelquefois que plus malheureux ; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur & *le* bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur eſt un événement heureux : le bonheur pris indéciſivement ſignifie une ſuite de ces événemens.

Le plaiſir eſt un ſentiment agréable & paſſager ; le bonheur, conſidéré comme ſentiment, eſt une ſuite de plaiſirs ; la proſpérité, une ſuite d'heureux

d'heureux événemens ; la félicité, une jouiſſance intime de ſa proſpérité.

L'auteur des Synonymes dit que *le bonheur eſt pour les riches, la félicité pour les ſages, la béatitude pour les pauvres d'eſprit ;* mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'eſt en effet, & la félicité eſt un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne ſe dit guère en proſe au pluriel, par la raiſon que c'eſt un état de l'ame, comme tranquillité, ſageſſe, repos ; cependant la poéſie, qui s'élève au-deſſus de la proſe, permet qu'on diſe dans Polyeucte :

Où leurs félicités doivent être infinies.
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites.

Les mots, en paſſant du ſubſtantif au verbe, ont rarement la même ſignification. *Féliciter* qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux ;* il ne dit pas même ſe réjouir avec quelqu'un de ſa *félicité* : il veut dire ſimplement *faire compliment* ſur un ſuccès, ſur un événement agréable ; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il eſt d'une prononciation plus douce & plus ſonore.

Fin du ſixième Volume.

Il y a des temps féconds en crimes, & non pas fertiles en crimes.

L'uſage enſeigne toutes ces petites différences.

FÉLICITÉ.

Des différens uſages de ce terme.

Félicité eſt l'état permanent, du moins pour quelque temps, d'une ame contente ; & cet état eſt bien rare.

Le bonheur vient du dehors ; c'eſt originairement une *bonne heure :* un bonheur vient, on a un bonheur ; mais on ne peut dire, *il m'eſt venu une félicité, j'ai eu une félicité ;* & quand on dit, cet homme jouit d'une félicité parfaite, *une* alors n'eſt pas pris numériquement, & ſignifie ſeulement qu'on croit que ſa félicité eſt parfaite.

On peut avoir un bonheur ſans être heureux : un homme a eu le bonheur d'échapper à un piége, & n'en eſt quelquefois que plus malheureux ; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur & *le* bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur eſt un événement heureux : le bonheur pris indéciſivement ſignifie une ſuite de ces événemens.

Le plaiſir eſt un ſentiment agréable & paſſager ; le bonheur, conſidéré comme ſentiment, eſt une ſuite de plaiſirs ; la proſpérité, une ſuite d'heureux

d'heureux événemens ; la félicité, une jouiſſance intime de ſa proſpérité.

L'auteur des Synonymes dit que *le bonheur eſt pour les riches, la félicité pour les ſages, la béatitude pour les pauvres d'eſprit ;* mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'eſt en effet, & la félicité eſt un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne ſe dit guère en proſe au pluriel, par la raiſon que c'eſt un état de l'ame, comme tranquillité, ſageſſe, repos ; cependant la poéſie, qui s'élève au-deſſus de la proſe, permet qu'on diſe dans Polyeucte :

Où leurs félicités doivent être infinies.
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites!

Les mots, en paſſant du ſubſtantif au verbe, ont rarement la même ſignification. *Féliciter* qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux ;* il ne dit pas même *ſe réjouir* avec quelqu'un de ſa *félicité* : il veut dire ſimplement *faire compliment* ſur un ſuccès, ſur un événement agréable ; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il eſt d'une prononciation plus douce & plus ſonore.

Fin du ſixième Volume.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

Du pouvoir de chaſſer les diables donné à l'Egliſe. 3

Des martyrs de l'Egliſe. 5

De l'établiſſement de l'Egliſe ſous Conſtantin. 10

De la ſignification du mot Egliſe. Portrait de l'Egliſe primitive. Dégénération. Examen des ſociétés qui ont voulu rétablir l'Egliſe primitive, & particulièrement des primitifs appelés quakers. 15

Du nom d'Egliſe dans les ſociétés chrétiennes. 18

De la primitive Egliſe, & de ceux qui ont cru la rétablir. 19

Des primitifs appelés quakers. 24

Querelle entre l'Egliſe grecque & la latine, dans l'Aſie & dans l'Europe. 29

De la préſente Egliſe grecque. 35

ÉGLOGUE. 37

Eglogue allemande. 39

ÉLÉGANCE. 41

ÉLIE ET ÉNOCH. 44

ÉLOQUENCE. 48

EMBLÈME. *Figure, allégorie, ſymbole, &c.* 58

De quelques emblèmes dans la nation juive. 61

De l'emblème d'Oolla & d'Oliba. 69

D'Oſée & de quelques autres emblèmes. 72

EMPOISONNEMENS. 73

ENCHANTEMENT, *magie, évocation, ſortilége, &c.* 79

Enchantement des morts, ou évocation. 84

Des autres ſortiléges. 85

Enchantement pour ſe faire aimer. 87

ENFER. 89

ENFERS. 101

ENTERREMENT. 104

ENTHOUSIASME. 107

ENVIE. 114

ÉPIGRAMME. 116

Sur les ſacrifices à Hercule. 117

Sur Laïs qui remit ſon miroir dans le temple de Vénus. ib.

Sur une ſtatue de Vénus. ibid.

Sur une ſtatue de Niobé. ibid.

Sur des fleurs à une fille grecque, qui paſſait pour être fière. 118

Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête. ibid.

ÉPHIPHANIE. *La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.* 121
ÉPOPÉE. *Poëme épique.* 123
D'Héſiode. 124
De l'Iliade. 128
De Virgile. 133
De Lucain. 135
Du Taſſe. 136
De l'Arioſte. ibid.
De Milton. 148
Du reproche de plagiat fait à Milton. 164
ÉPREUVE. 169
ÉQUIVOQUE. 176
ESCLAVES. SECTION I. 179
SECTION II. 184
SECTION III. 186
SECTION IV. *Serfs de corps, ſerfs de glèbe, main-morte, &c.* 187
ESPACE. 190
ESPRIT. SECTION I. 193
SECTION II. 203
SECTION III. 211
SECTION IV. *Bel eſprit, eſprit.* 214
SECTION V. 222
SECTION VI. *Eſprit faux.* 224
ESSÉNIENS. 227

ÉTATS, GOUVERNEMENS. *Quel eſt le meilleur ?* 235
ÉTATS-GÉNÉRAUX. 241
ÉTERNITÉ. 243
ÉVANGILE. 245
EUCHARISTIE. 248
ÉVÊQUE. 252
EUPHÉMIE. 255
EXAGÉRATION. ib.
EXPIATION. 261
EXTRÊME. 266
EZÉCHIEL. *De quelques paſſages ſinguliers de ce prophète, & de quelques uſages anciens.* 270
ÉZOURVÉDAM. 276
FABLE. 277
De quelques fanatiques qui ont voulu proſcrire les anciennes fables. 285
FACILE (GRAMMAIRE.) 290
FACTION. *De ce qu'on entend par ce mot.* 292
FACULTÉ. 293
FAIBLE. 295
FANATISME. SECTION I. 296
SECTION II. 303
SECTION III. 310
SECTION IV. 314
SECTION V. 315

FANTAISIE. 319
FASTE. *Des différentes significations de ce mot.* 320
FAVEUR. *De ce qu'on entend par ce mot.* 321
FAVORI ET FAVORITE. *De ce qu'on entend par ces mots.* 323
FAUSSETÉ. 324
Fausseté des vertus humaines. 325
FÉCOND. 327
FÉLICITÉ. *Des différens usages de ce terme.* 328

Fin de la Table.

FANTAISIE. 319
FASTE. *Des différentes significations de ce mot.* 320
FAVEUR. *De ce qu'on entend par ce mot.* 321
FAVORI ET FAVORITE. *De ce qu'on entend par ces mots.* 323
FAUSSETÉ. 324
Fausseté des vertus humaines. 325
FÉCOND. 327
FÉLICITÉ. *Des différens usages de ce terme.* 328

Fin de la Table.